

Alexandre Vaughan

MÉMOIRES D'ERÛSARDEN

Table des matières

Table des matières	1
1 Prologue - Comète	3
2 Hînkon ardayn	7
3 La Guerre des Sorcami	77
4 Les Nains et l'Empire	104
5 Nemosor	171
6 Epilogue - Rêves	214
A Chronologie	217

Chapitre 1

Prologue - Comète

Il y a très longtemps, quelque part dans l'espace...

C'était la première fois que Toshio s'aventurait dans le vide de l'espace. Bien sûr, depuis les baies d'observation du Phoenix, il avait pu contempler depuis son plus jeune âge l'immensité du vide étoilé, mais rien ne pouvait vraiment le préparer à sa première sortie.

La première chose qu'il avait ressentie était une sensation de légèreté et de libération, lorsqu'il avait quitté la pesanteur artificielle créée par la rotation de l'anneau du gigantesque vaisseau-monde. C'était comme si un fardeau venait de lui être enlevé. Ce sentiment disparut cependant rapidement quand Toshio réalisa que tout ce qui le séparait à présent du vide était la fine cloison de sa combinaison spatiale. Pour éviter de paniquer le jeune homme se concentra sur les données défilant sur son affichage tête haute. Tous les paramètres étaient dans le vert, ce qui était plutôt rassurant.

Toshio se tourna vers la forme blanche du robot mineur COMEX-2 que son tuteur, Phil, était occupé à vérifier.

— Comment te sens-tu, Toshio ? demanda-t'il via le canal de

communication local.

— J'ai été légèrement désorienté au départ, mais ça va maintenant, cap', répondit le jeune homme.

— OK. Le COMEX est prêt. Je vais avertir le Phoenix et on va pouvoir y aller.

Sans attendre de réponse, Phil changea son canal de communication et indiqua du ton le plus impersonnel qu'il pouvait prendre.

— Phoenix-contrôle, ici le capitaine Philip Assam. Check-list pour la mission P-6700-R terminée. Demande autorisation de départ.

— Autorisation accordée, annonça une voix tout aussi impersonnelle. Bonne chance P-6700-R.

— OK Toshio, arrime-toi au COMEX, je vais lancer la mise à feu.

D'un geste qui se voulait assuré, le jeune homme brancha le cordon ombilical de sa combinaison au robot pentagonal. Il leva alors le pouce pour indiquer qu'il était prêt, et Phil appuya sur l'un des boutons du robot. Toshio sentit l'accélération brutale le tirer en arrière alors que la petite fusée du COMEX entamait sa propulsion. Lorsque le COMEX atteignit sa vitesse et sa direction optimales, la fusée s'arrêta, laissant l'engin continuer sur sa lancée.

La destination de Toshio et Phil était une petite comète d'environ quatre kilomètres de diamètre à la forme bicornue, immatriculée P-6700. C'était du moins ce que Toshio avait vu lors du briefing de mission, car la comète était si noire qu'il était impossible de la distinguer à l'œil nu, surtout à plus de quarante kilomètres de distance. Ce que Toshio ne pouvait s'empêcher de regarder, par contre, était la forme brillante du Phoenix, son anneau s'éloignant doucement. C'était une vision d'une beauté incomparable, et rien que pour cela, Toshio n'aurait voulu céder sa place à personne.

La mission du jeune homme et de son tuteur était simple : ils devaient accompagner le robot COMEX jusqu'à P-6700 puis le surveiller alors qu'il récupérait sa cargaison de matières premières pour le Phoenix. L'eau que contenait les comètes que le Phoenix croisait sur son chemin était vitale pour le vaisseau-colonie. Elle servait bien

sûr de source de vie, mais aussi de carburant, car l'hydrogène qu'elle contenait permettait d'assurer la propulsion du vaisseau. C'était grâce aux comètes que le Phoenix avait pu accomplir son voyage de deux cents ans à travers les étoiles.

"Savais-tu, Toshio, dit Phil, que pendant longtemps les comètes ont été un mystère pour les humains ? Ce n'est qu'aux balbutiements de l'exploration spatiale que nous avons pu en savoir plus sur elles. Et c'est ce savoir qui nous permet à présent de voyager vers notre nouvelle planète. Cela en dit long sur la ténacité de l'espèce humaine."

Toshio ne répondit rien, perdu dans ses propres pensées. Le COMEX s'approchait de la comète, et on en distinguait à présent vaguement les contours. Le robot enclencha ses rétrofusées pour la décélération, et alluma son projecteur. La comète ressemblait à un morceau de charbon recouvert de gravats.

Arrivé à moins de trente mètres de la surface, le COMEX coupa sa rétrofusée, laissant la gravité de la comète faire le reste du travail. Le corps était si peu massif que Toshio ne sentait pratiquement pas son poids. Le jeune homme se rappelait du briefing : il devait rester attaché au COMEX en permanence, car la vitesse de libération de la comète était si faible qu'il risquait de dériver dans l'espace rien qu'en marchant...

L'endroit où s'était posé le COMEX était extrêmement accidenté. D'un côté, il y avait une petite plaine de gravats fins, mais de l'autre, une large falaise sombre bloquait le soleil. Toshio ne s'attarda cependant par sur ce paysage noir, car il devait se concentrer sur son travail.

Le COMEX avait déjà commencé à forer, et le long train de containers qui y était accroché se remplissait lentement.

"Cette comète est très riche en éléments Toshio, dit Phil. Si tout se passe bien, ce sera la dernière fois que nous aurons à ravitailler le Phoenix avant notre destination."

Une pointe d'excitation se distinguait dans la voix de Phil. Un sentiment que partageait bien sûr Toshio. Six générations d'humains s'étaient succédé lors du long voyage du Phoenix. Après tant d'an-

nées, les voyageurs allaient enfin atteindre leur objectif. C'était un petit point qui orbitait autour du soleil jaune qui illuminait le Phoenix. Une simple planète accompagnée d'une lune qui remplissait toutes les conditions propices à la terraformation. Un monde que les mystiques qualifiaient de don de Dieu, et auquel certains avaient déjà donné un nom : Erûsarden.

Chapitre 2

Hînkon ardayn

1.

Notre histoire commence en 1269, Ere de Dûen (E.D). Un chasseur de trésor nommé Wicdel est sur le point de partir pour une expédition dans la forêt d’Oniros, au nord de la république de Niûsanif. Il espère y trouver une fortune laissée là par l’une des premières exploratrices du continent de Sorcasard.

Wicdel embrassait du regard la cité de Sorelmûnd. La nuit était tombée depuis peu, et les lumières nocturnes commençaient à embraser les rues de leur éclat rougeâtre. La ville avait été construite en hauteur, et de son balcon Wicdel pouvait apercevoir au loin les formes sombres de la lisière de la forêt d’Oniros, sa destination. L’explorateur alluma une chandelle et jeta un œil sur le livre se trouvant à côté de lui. La couverture, qui avait dû être d’un rouge éclatant à l’origine, était à présent d’un brun terne, mais on pouvait encore y distinguer le titre, écrit à la main en runique il y avait de cela

presque quatre cents ans :

△V▷X◇▷ XK▷W▷

Hînkon ardayn

Ces mots étaient du Sorûeni et signifiaient Terres Inconnues, une inscription qui avait immédiatement attiré l'attention de Wicdel. Bien sûr, lorsqu'il avait trouvé ce livre dans la jungle de Sorcamien huit ans auparavant, le jeune homme ne connaissait pas le Sorûeni, et il lui avait fallu attendre plusieurs années avant de comprendre ce langage. Mais quelle n'avait pas été alors son excitation à la lecture du livre qu'il possédait depuis si longtemps. Il s'était juré de suivre les pas de la jeune femme qui l'avait écrit et de découvrir à son tour les merveilles de Sorcasard. Après deux années de périple, il avait enfin fini par rejoindre la république de Niûsanif. La première étape de son voyage était terminée, et son exploration allait pouvoir commencer.

Wicdel ouvrit précautionneusement le livre. A l'intérieur se trouvait une carte, dessin qui avait guidé ses pas jusqu'à Sorelmûnd.



On y distinguait clairement la côte est de Nūsanif, et il n'avait pas fallu longtemps au jeune homme pour découvrir que la ville de Sorkhoroa, point de départ de la carte, était l'ancien nom de Sorelmūnd, lorsque les hommes-sauriens en étaient maîtres. Tout l'ouest de la carte était marqué de la mention HĪnkon ardayn, indiquant que ces terres n'avaient pas encore été explorées lorsque le livre avait été écrit.

Une grande croix indiquait la destination finale de Wicdel, en plein cœur de la forêt d'Oniros. Il lui tardait d'y être, et le fait de devoir attendre jusqu'au lendemain avant de pouvoir partir lui

paraissait une intolérable torture. Pour tromper son attente, il se mit à lire pour la énième fois le livre qui avait changé sa vie.

*
* *

9 octobre 920

Je ne sais si quelqu'un lira un jour ces mots, mais ce journal est le seul témoignage que je peux laisser de mon histoire. J'écris donc ces lignes dans l'espoir que d'autres pourront un jour suivre mes pas et découvrir la richesse du continent que les hommes de l'ouest ont appelé Sorcasard. Donc bienvenue à toi, futur lecteur.

Mon nom est Liri'a, et je suis née en 885 dans la ville d'Onisamar, l'un des plus importants port du domaine de Sanif, en Erûsard. Mon père, Uraytîn, seigneur de Shâminid, était l'un des personnages les plus importants de la ville. Je ne l'ai jamais vraiment connu, n'étant pour lui qu'une commodité dont il comptait se servir pour former une quelconque alliance par mariage. Je n'étais après tout que la fille de sa quatrième épouse, et selon les lois de Sanif, ma vie ne m'appartenait pas vraiment. Je n'ai d'ailleurs jamais connu ma mère, ayant été séparée d'elle dès mon plus jeune âge.

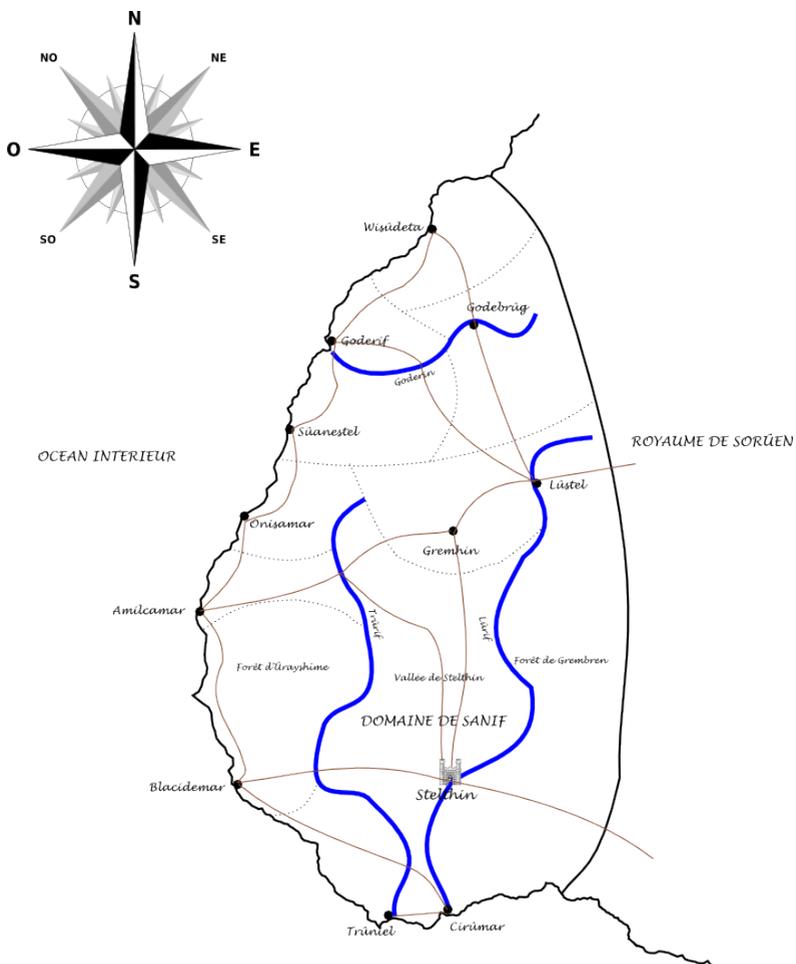
Mon enfance n'a pas toujours été facile, entre les coups de ma gouvernante et les leçons forcées censées faire de moi une bonne épouse. Mes seuls moments de joie étaient les rares instants où je me retrouvais seule dans la bibliothèque du palais de mon père. Je pouvais alors m'évader dans les ouvrages s'y trouvant, rêvant aux terres lointaines et aux mondes oubliés qu'ils décrivaient.

Lors de mon quinzième anniversaire, mon père est venu m'annoncer qu'il me destinait à épouser Mîbayr, seigneur de Brîmin'th. Selon la loi de Sanif, le mariage aurait lieu le jour de mes seize ans, me liant à vie à cet homme. J'avais appris par mes servantes que Mîbayr était un homme cruel, et que plusieurs de ses femmes avaient

péri sous ses coups pour avoir refusé ses affections. J'étais donc terrorisée à l'idée de devenir son épouse. Mais que pouvais-je faire face à la volonté de mon père ?

En proie au désespoir le plus total, j'ai résolu de m'enfuir et de quitter le palais de Shâminid. Je ne connaissais que peu de choses du monde extérieur, mais, à l'époque, il me semblait que rien ne pouvait être pire que d'épouser un homme que je n'aimais pas.

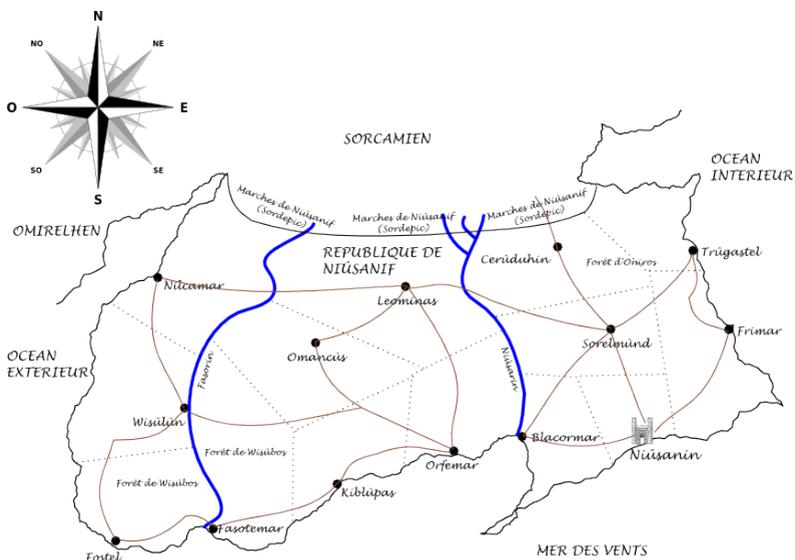
J'ai donc attendu la nuit pour quitter le palais. Je me suis déguisée en servante afin de tromper les gardes. Sortir de Shâminid a été étonnamment facile, et je me suis bientôt retrouvée dans les rues d'Onisamar, une nouvelle vie s'offrant à moi.



2.

Wicdel releva la tête. Dehors les premières lueurs de l'aube com-

mençaient déjà à apparaître, baignant sa chambre d'une lumière écarlate. Le jeune homme n'avait même pas eu conscience de s'endormir, son livre à la main. La réalité le frappa alors. Il y était ! C'était enfin le grand jour ! Le moment du départ où il allait pouvoir suivre les traces de Liri'a. Après s'être passé un peu d'eau sur le visage, Wicdel s'empara du baluchon qui contenait toutes ses possessions et y glissa Hînkon ardayn puis sortit, descendant quatre à quatre les marches de l'auberge. Après avoir déjeuné et payé à l'aubergiste ce qu'il lui devait, le jeune homme se dirigea vers la place du marché de Sortelmûnd, où il devait retrouver Maychiri, le guide qu'il avait engagé avec ses maigres économies.



Maychiri était un jeune garçon d'à peine plus de treize ans, mais il avait paru étonnamment débrouillard aux yeux de Wicdel. Il disait connaître la région et la forêt d'Oniros comme sa poche. Bien qu'une partie de ce qu'il racontait ne fût sûrement que de la vantardise, Maychiri avait une attitude qui rappelait à Wicdel son passé

de chenapan à Omirelhen, avant qu'il ne soit engagé par son mentor, Cersam Gindûn. C'était l'une des raisons qui l'avait fait choisir Maychiri comme guide, et il espérait ne pas avoir à le regretter.

Le jeune garçon attendait déjà Wicdel, assis sur le rebord de la fontaine centrale, les jambes ballantes.

"Tu es prêt, chasim ?" demanda-t-il à la vue de Wicdel.

Ce dernier acquiesça. Maychiri sauta alors sur ses pieds, et s'emparant d'un baluchon similaire à celui de son "employeur", se mit à marcher en direction de la porte de la ville.

"Pas de temps à perdre, chasim," dit-il. "Nous marcher beaucoup avant d'entrer dans forêt."

Le dûeni de Maychiri laissait un peu à désirer, mais il se refusait à parler à Wicdel en Sorûeni, pour une raison inconnue. Le garçon avançait à bonne allure, et bientôt, les deux voyageurs sortirent de Sorelmûnd, s'enfonçant sur la route de Cerûdûhin. Ils la quittèrent cependant rapidement, empruntant d'étroits sentiers. La lisière de la forêt d'Oniros se faisait de plus en plus proche, et lorsqu'ils s'arrêtèrent pour manger, Wicdel commençait déjà à sentir son oppressante présence. Pour se changer les idées, il reprit sa lecture du livre de Liri'a.

*
* *

J'étais à présent libre, mais j'avais conscience que la ville d'Onisamar pouvait se révéler dangereuse pour une jeune fille voyageant seule. J'ai donc décidé de me couper les cheveux et de me faire passer pour un garçon. Je n'aurais jamais pensé que la poitrine plate dont mes sœurs s'étaient si souvent moquées se révélerait un jour un avantage. Je savais que mon père enverrait des gardes à ma recherche, mais il ne serait jamais venu à l'idée de ces imbéciles de chercher un garçon.

J'ai donc passé plusieurs mois à errer dans les rues d'Onisamar, vivant de menus travaux et devant parfois voler pour manger à ma faim. Je devais de temps en temps me cacher lorsque je croisais un

membre de la maisonnée de mon père, mais aucun ne m'a jamais reconnue. Au bout de huit mois de cette vie, j'ai réussi à amasser assez d'argent pour m'offrir un passage dans une caravane en direction d'Amilcamar. J'étais ainsi certaine que mon père ne pourrait jamais me retrouver.

Le voyage vers Amilcamar a duré près de dix jours, et lorsque je suis arrivée, j'ai immédiatement été séduite et émerveillée par cette ville. Tout comme Onisamar, Amilcamar est un port, mais de taille bien plus importante. Il y avait, amarrés aux quais d'Amilcamar, plusieurs centaines de navires, de toute tailles et de toutes formes. Certains étaient de simples navires de pêche, d'autres des bateaux de transport cabotant le long des côtes de Sanif, et d'autres encore étaient de gigantesques vaisseaux composés de plusieurs ponts et renfermant de merveilleuses et exotiques marchandises. Toutes les nations d'Erûsard étaient représentées : Sanif bien sûr, mais aussi Sorûen et Dûen, et on distinguait même les longs navires utilisés par les hommes du nord, de la lointaine Setidel. Tous se côtoyaient sans distinction, et les clameurs de leurs équipages se mêlaient aux clapots de l'eau frappant les quais et aux cris des mouettes et autres volatiles marins.

Il était facile de trouver du travail à Amilcamar. Il y avait de nombreuses tâches à effectuer sur les docks : chargement et déchargement des navires, nettoyage, transport de marchandises, et j'en passe. Les mois que j'avais passés dans la rue m'avaient rendue plus forte et je me suis aisément intégrée dans les équipes de dockers opérant sur le port. Étrangement, aucun de mes compagnons de travail n'a soupçonné que j'étais une fille. Il faut dire que l'aspect crasseux que je de vais avoir était bien éloigné de celui d'une jeune demoiselle de la noblesse Sanifaise.

J'étais devenue très habile dans mon travail, à tel point que le contremaître qui dirigeait mon équipe me demanda un jour :

"Liothil (c'était mon nom d'emprunt), que dirais-tu de travailler sur un bateau plutôt que de rester vivre sur ces quais ? L'armateur Censam Frisûn prépare une grande expédition vers l'ouest et cherche des marins."

Poussée par la curiosité et le désir de monter enfin sur ces grands navires, j'acceptais la proposition, ignorant encore qu'elle allait me permettre de vivre la plus grande aventure de ma vie.

3.

Une fine bruine avait commencé à tomber, rendant misérable cette fin d'après-midi. Wicdel et son jeune guide étaient cependant des marcheurs expérimentés, et le fait d'être mouillé ne les dérangeait que peu. La lisière de la forêt d'Oniros était à présent toute proche, et Wicdel estimait qu'il ne leur faudrait pas plus d'une heure pour la rejoindre. Cependant les deux explorateurs avaient déjà parcouru plus de huit lieues, et la fatigue commençait à se faire sentir. Wicdel avait espéré entrer dans la forêt avant la fin de la journée, mais il se demandait maintenant s'il ne lui faudrait pas revoir ses plans. Il fit part de ses inquiétudes à Maychiri qui s'empressa de lui répondre d'un ton enjoué :

"Chasim déjà fatigué ? Nous arriver au pont de Gamoka dans pas longtemps. Nous pouvoir reposer après."

Wicdel ne répondit pas. Il se demandait ce que pouvait être ce pont de Gamoka. Sûrement un nom pompeux donné à un petit pont de pierre surmontant un ruisseau. Il le découvrirait de toute manière bien assez tôt. Le jeune homme prit donc son mal en patience et continua son chemin.

Un peu moins d'une heure plus tard, Wicdel et Maychiri arrivèrent au dit pont. En guise de passerelle, il s'agissait d'une simple corde tendue au dessus d'une haute ravine creusée par un cours d'eau, que Wicdel soupçonna être la Gamoka. La ravine avait une hauteur de plus de quinze toises, et Wicdel savait que toute chute serait mortelle. La corde semblait cependant le seul moyen de rejoindre la lisière de la forêt, de l'autre côté du cours d'eau. Maychiri, agile comme un singe, s'y était déjà accroché, et s'aidant de ses mains et ses jambes, approchait du bord opposé.

Wicdel savait que sa traversée serait moins aisée. Il était plus lourd que son guide, et n'avait jamais été très à l'aise avec les hau-

teurs. Il n'allait cependant pas laisser un simple cours d'eau se mettre en travers de son chemin. Il y avait bien trop en jeu pour cela. Imitant les mouvements de Maychiri, le jeune homme s'accrocha à son tour à la corde et commença sa traversée. La pluie avait rendu glissantes les fibres, et l'avancée était difficile. Arrivé au milieu du "pont", Wicdel fit un faux mouvement, et l'accroche de ses jambes lâcha, lui donnant la peur de sa vie. Il réussit cependant à se remettre d'aplomb et rejoignit tant bien que mal l'autre bord.

Maychiri y était déjà depuis longtemps, et avait commencé à préparer le campement, sous la protection d'un des grands chênes de la forêt.

"Te voilà enfin, chasim. Nous avoir dîner puis dormir."

Wicdel, épuisé par cette traversée, ne dit rien. Il se contenta de s'asseoir, et, pour chasser de son esprit la ravine, sortit une nouvelle fois le livre de Liri'a.

*
* *

L'Amatshîme était le plus grand navire que j'aie jamais vu. Il y avait au moins quatre ponts, surmontés par des mâts si hauts qu'ils semblaient toucher le ciel. Un tel navire pouvait accueillir plusieurs centaines d'hommes et des tonnes de provisions et de matériel. Seul le pont supérieur était armé de canons. C'était un fait surprenant, car la plupart des navires marchands étaient fortement armés, devant assurer leur défense contre les pirates qui sillonnaient les côtes de Sanif à la recherche de butin facile.

L'Amatshîme n'était cependant pas réellement un navire marchand, mais plutôt un vaisseau d'exploration. Depuis que l'empire de Dùen avait perdu la Guerre des Mages, ses navires avaient reçu l'interdiction de naviguer plus à l'ouest que l'île de Lanerbal. C'étaient, disait-on, les mages eux mêmes qui avaient imposé cette clause dans le traité de paix qu'ils avaient fait signer à l'Empire. Mais les Dùeni étaient malins, et pour contourner cette interdiction, les armateurs de l'Empire finançaient de nombreuses expéditions partant de Sanif,

et tout particulièrement d'Amilcamar. L'Amatshîme était le navire de l'une de ses expéditions, et son capitaine, Censam Frisûn, arrivait tout droit de Dûen. Pour sauver les apparences, il s'était fait naturaliser Sanifais, mais tout le monde savait bien d'où venait l'argent derrière l'Amatshîme.

Indépendamment de tout cela, l'Amatshîme représentait pour moi une opportunité comme il ne s'en serait jamais présenté d'autre dans ma vie. J'avais l'occasion de partir explorer ces terres de l'ouest mentionnées dans les légendes, et, lorsque je montais la passerelle qui devait me mener à mon poste de travail, mon excitation était à son comble.

J'avais été embauchée sur ce navire comme mousse et je savais que je devrais apprendre le métier de marin pendant le voyage, mais cela ne me faisait pas peur. La seule chose qui m'inquiétait était que l'on découvre que j'étais une fille. La promiscuité à bord était grande et je savais que je ne pourrais pas maintenir éternellement l'illusion. Cela aurait bien sûr beaucoup moins d'importance une fois en mer, car le navire ne ferait sûrement pas demi-tour pour moi.

Je n'ai cependant pas eu le loisir de m'attarder sur ces pensées car un quartier-maître s'est mis à aboyer des ordres furieux pas moins de cinq minutes après mon arrivée sur le pont. Le navire se préparait clairement au départ, et je devais m'occuper des cordes d'amarrage, sous la supervision d'un marin plus expérimenté.

Le travail était dur et nécessitait une grande force physique, mais mes quelques mois en tant que docker m'avaient endurcie, et je me suis acquittée de ma tâche avec honneur. Au moment où les cordes d'amarrage sont retombées sur le quai, coupant notre dernier lien avec le continent d'Erûsard mon sentiment d'excitation était à son comble. Je partais enfin pour l'inconnu !

4.

La nuit de Wicdel avait été agitée. Ils n'étaient qu'à la lisière de la forêt d'Oniros, mais déjà des bruits étranges et inquiétants se faisaient entendre. La forêt rappelait vaguement au jeune homme

la jungle de Sorcamien, et c'était un souvenir sur lequel il n'aimait pas s'attarder. Maychiri semblait quant à lui avoir bien dormi, et il affichait toujours le même entrain.

Après un frugal petit déjeuner, les deux compagnons s'enfoncèrent sur le sombre chemin qui s'offrait à eux. Wicdel s'en remettait totalement à Maychiri. Il lui avait montré où il souhaitait aller dans la forêt et le jeune garçon avait lui-même choisi les sentiers qu'ils devraient emprunter. Ce que Wicdel avait omis de dire à son guide, cependant, c'était que ce qu'il lui avait indiqué comme destination n'était en fait qu'un point de départ. A partir de cet endroit, ils devraient s'enfoncer plus avant dans la forêt en suivant les indications inscrites sur la dernière page d'Hïnkon ardayn.

La végétation se faisait de plus en plus dense au fur et à mesure qu'ils avançaient, et il devint bientôt difficile de distinguer le ciel. Le bruit du vent dans les feuilles et des petits animaux de la forêt était omniprésent. Parfois, Wicdel pouvait aussi distinguer des sons étranges qui le faisaient sursauter. Il s'en inquiéta auprès de son jeune guide, lui demandant s'il savait de quoi il s'agissait. Maychiri se contenta de prendre un air mystérieux pour répondre :

"Ça être esprits de la forêt. Eux pas dangereux si nous rester sur chemin. Toi pas t'éloigner."

Wicdel n'arriva pas à en tirer plus de son guide. Des esprits de la forêt ? Wicdel avait assez voyagé pour savoir que ces termes cachaient souvent quelque légende ou conte de bonne femme et rarement un danger réel. La forêt d'Oniros était cependant très ancienne, et Erû seul savait quels monstres datant de l'époque des Sorcami s'y trouvaient encore.

Malgré la densité de la végétation, les deux explorateurs avançaient à bonne allure, et ils avaient parcouru quatre lieues lorsqu'ils s'arrêtèrent pour déjeuner. Alors qu'ils commençaient leur repas, un grand fracas se fit entendre. Pour la première fois depuis leur départ, Wicdel vit Maychiri prendre un air inquiet. Le jeune garçon se saisit d'un bout de bois se trouvant non loin de lui et se mit à observer de tous les côtés. Instantanément, Wicdel se mit sur le qui-vive et dégaina la machette dont il ne se séparait jamais.

"Toi rester ici, dit Maychiri. Moi aller voir."

Le jeune garçon disparut alors d'un bond dans l'épaisse verdure, laissant Wicdel seul face à ses inquiétudes. Le jeune homme ne put s'empêcher de penser à Liri'a, et ce qu'elle aurait fait dans pareille situation...

*
* *

La vie de marin est bien plus dure que celle d'un docker, et je m'en suis rapidement rendu compte. Le travail était physiquement intense, et les temps de repos bien trop courts, les quarts ne dépassant jamais six heures d'affilée. La promiscuité était de plus omniprésente et je devais déployer des ruses de plus en plus osées pour cacher ma véritable identité. Même lorsque je pouvais enfin me reposer, le tangage et le roulis du hamac rendaient mon sommeil difficile, sans parler de l'odeur infâme qui régnait sur les ponts inférieurs.

Les seuls moments où je me sentais vraiment bien étaient lorsque j'étais affectée à la vigie. Je montais alors aux échelles de corde jusqu'au sommet du grand mât et je n'avais rien d'autre à faire qu'à observer la mer. C'était un moment magique, la brise marine emplissant mes poumons de son parfum iodé. L'océan intérieur s'étendait à perte de vue, et après trois jours de navigation on ne distinguait plus aucune trace des côtes de Sanif...

Durant les dix premiers jours de la traversée, la mer a été très calme, et le moral de l'équipage était lui aussi au beau fixe. Mais au onzième jour, le ciel a commencé à s'obscurcir à l'ouest, et l'inquiétude commençait à s'afficher sur le visage des plus expérimentés. Nous n'avions pas encore dépassé la longitude de l'île de Lanerbal et nous trouvions encore en eaux connues, mais aucun marin n'aime la tempête.

Bientôt nous avons commencé à sentir les vents se renforcer, accompagnés des premières gouttes de pluie. Puis en quelques dizaines de minutes, nous nous sommes retrouvés dans la tourmente. Le vent et la pluie, bien plus puissants que tout ce que j'avais pu connaître,

nous cinglaient le visage, mêlés aux embruns apportés par les gigantesques vagues. L'Amatshïme tanguait dangereusement et ses mâts craquaient en un bruit infernal. Les gabiers étaient dans les voiles, les tenant pour éviter qu'elles ne redescendent.

Les matelots du pont, dont je faisais partie, avaient pour mission de s'accrocher à tous les cordages possibles afin qu'ils ne cèdent pas. Nous n'y voyions pas grand chose mais nous faisons tout ce que nous pouvions pour rester en vie.

C'est alors que, au plus fort de la tempête, une bourrasque a arraché ma chemise mouillée, l'envoyant par dessus bord et exposant aux yeux de tous ma féminité. Je n'avais aucun moyen de me cacher et j'ai vu les yeux du quartier-maître s'écarquiller tout grand à ma vue. La tempête le maintenait trop occupé pour s'occuper de moi pour le moment mais je me doutais qu'il n'oublierait pas ce qu'il avait vu. Qu'allait-il donc advenir de moi ?

5.

Cela faisait maintenant près d'une demi-heure que Maychiri avait laissé Wicdel, et ce dernier commençait à sérieusement s'inquiéter. Le jeune garçon était absent depuis bien trop longtemps : il s'était forcément passé quelque chose. Wicdel se trouvait à présent face à une difficile décision : soit il partait à la suite de son guide en espérant le retrouver, soit il rebroussait chemin afin d'aller chercher de l'aide. Cette dernière option signifiait bien sûr la fin de son expédition, ou au moins son report jusqu'à une date indéterminée. C'est donc sans trop d'hésitation que Wicdel écarta ce choix et s'enfonça à son tour dans la forêt, suivant les traces de Maychiri.

Hors du sentier la végétation était extrêmement dense et les branches et autres ronces venaient fouetter le visage et les mains de Wicdel. Le jeune homme devait souvent utiliser sa machette pour se frayer un chemin dans ce labyrinthe vert. Il suivait ce qu'il pensait être les traces de Maychiri, mais qui pouvaient cependant tout aussi bien être la piste de quelque animal de la forêt. Bientôt, même ces traces disparurent, laissant le jeune homme dans l'expectative. La

végétation était si dense qu'il était impossible de voir le soleil ou quelque autre point de repère, et Wicdel dut admettre qu'il s'était perdu.

Alors qu'il réalisait la gravité de sa situation, Wicdel sentit une matière visqueuse lui effleurer le cou. Réagissant instantanément, le jeune homme se retourna, pour se trouver face à face avec la créature la plus immonde qu'il ait jamais vue. L'animal possédait une dizaine de longs tentacules dont certains, enroulés autour des branches d'un arbre lui permettaient de se maintenir suspendu. Les autres se rapprochaient de Wicdel de manière menaçante, comme s'ils voulaient l'emprisonner. Tous ces appendices étaient reliés à l'abdomen de la créature, constitué d'une peau noire et visqueuse. En bas de l'abdomen se trouvait une bouche surmontée d'horribles mandibules. Wicdel n'arrivait pas à distinguer les yeux de la bête et il soupçonnait que cette dernière n'en possédait pas. Il n'allait d'ailleurs pas essayer de le découvrir : prenant sa machette, Wicdel découpa d'un geste le tentacule le plus proche de lui, l'envoyant se tortiller au sol. La bête émit un cri strident alors qu'un sang noirâtre commençait à couler de son membre coupé. Instantanément, cinq autres tentacules s'approchèrent de Wicdel, qui ne savait plus où donner de la tête. Le jeune garçon en coupa trois et, prenant son courage à deux mains, s'approcha de l'abdomen de la créature pour tenter de lui porter un coup. Il réussit à placer la lame entre les mandibules de l'animal. Celui-ci, surpris par l'attaque de sa proie décida de repartir et, utilisant ses tentacules valides, s'enfonça dans le feuillage des arbres, laissant Wicdel seul.

Alors que le jeune homme retrouvait à peine son souffle, il sentit de nouveau quelque chose lui effleurer la tête. Cette fois cependant, la sensation fut suivie d'un choc violent qui lui fit perdre connaissance...

*

* *

La tempête a duré ce qui m'a paru être une éternité mais qui n'a en réalité été que quelques heures. J'avais réussi à remettre ma

chemise et à continuer mon travail, mais je savais qu'avec l'accalmie allait venir pour moi le temps des explications. Le quartier maître s'est d'ailleurs rapidement approché de moi, le regard sévère.

"Suis moi, Liothil, ou quel que soit ton nom. Je crois que le lieutenant sera intéressé par ta condition," a-t-il ordonné.

Je ne pouvais pas faire grand chose d'autre que d'obéir et je lui ai emboîté le pas alors qu'il me conduisait vers le lieutenant Naytlinaur, responsable du pont supérieur. L'angoisse m'étreignait alors que je songeais au châtement que j'allais subir.

Le lieutenant paraissait de fort mauvaise humeur. Le pont avait subi de nombreux dégâts et Naytlinaur allait devoir en rendre compte au capitaine. C'est donc d'un ton très contrarié qu'il s'est adressé au quartier maître.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Lieutenant, nous avons un matelot inscrit avec une fausse identité.

— Et alors, a coupé le lieutenant. Ce ne sera pas la première fois. Du moment qu'il fait son travail, ça ne m'intéresse pas.

— Les hommes n'apprécieront cependant pas beaucoup la présence d'une femme à bord lieutenant.

Naytlinaur m'a alors regardée comme s'il me voyait pour la première fois, ce qui était d'ailleurs probablement le cas.

— Une femme ! Manquait plus que ça. Mettez la aux fers pendant que...

— Que se passe-t-il, Neytlinaur ?

La voix qui venait de parler d'un ton si impérieux avait un fort accent étranger, et on sentait que le Sorûeni n'était pas sa langue natale. Elle appartenait à un homme d'une grande prestance dont la barbe et le regard sombre dénotaient une expérience conséquente de la mer. Je ne l'avais aperçu que deux fois auparavant, mais j'ai tout de suite reconnu le capitaine Frisûn. Il était d'ailleurs impossible de se tromper, à voir la réaction du lieutenant devant son supérieur.

— Mon capitaine, il semblerait que nous ayons une femme à bord. J'allais la faire mettre aux fers et...

— J'ai entendu lieutenant, et je dois vous dire que je n'apprécie pas ces manières. On ne met pas aux fers un matelot qui a fait son travail, fût-il homme ou femme. Faites-la conduire à ma cabine, je statuerai sur son sort plus tard. Et maintenant, j'attends votre rapport sur les dommages qu'a subis le pont.

Je n'en revenais pas. J'allais être conduite à la cabine du capitaine de l'Amatshîme. Qu'allait-il donc pouvoir me dire ? Alors que le quartier maître me conduisait à la poupe du navire, je me rendais compte que jamais mon sort n'avait été plus incertain. Cette incertitude contenait cependant une lueur d'espoir, et c'est avec un certain optimisme que j'ai franchi la porte de la cabine du capitaine.

6.

La tête de Wicdel était comme prise dans un étau. La douleur était la première chose qu'il avait ressentie lorsqu'il avait commencé à reprendre ses esprits. Il se rendit cependant rapidement compte que quelque chose d'autre clochait. Wicdel réalisa alors qu'il se trouvait la tête en bas, et qu'il était en mouvement. Ses mains et ses pieds étaient attachés à une épaisse branche portée par deux créatures vêtues de vert.

Les créatures communiquaient dans un langage que Wicdel ne connaissait pas, mais dont les cliquetis lui semblaient familiers. Le jeune homme s'aperçut alors que la couleur verte de ses ravisseurs n'était pas leurs vêtements, mais leurs peaux. Il distinguait encore mal leur tête, mais leur nature ne fit plus aucun doute dans son esprit : des Sorcami !

La première réaction de Wicdel à cette découverte fut de l'incrédulité : il se trouvait à Niûsanif : que faisaient des hommes-sauriens en territoire humain ? Le traité de Niûsanin interdisait à leur race de franchir la frontière naturelle que formait la chaîne des Sordepic, au Nord de la forêt d'Oniros. Il se pouvait cependant que ces Sorcami soient des survivants de la conquête de Niûsanif, qui, cachés dans la forêt, avaient échappé aux traques des humains.

Se sentant un peu plus réveillé, Wicdel se mit à tourner la tête

pour observer les environs. C'est alors qu'il vit qu'un second couple de Sorcami transportait un autre être humain accroché à une branche. Wicdel ne pouvait distinguer le visage du second captif, mais sa petite taille et sa peau sombre ne laissaient aucun doute : il s'agissait de Maychiri. Ironiquement, le jeune homme avait fini par retrouver son guide.

Les Sorcami marchèrent pendant près de deux heures, s'enfonçant toujours plus profondément dans la forêt. Ils émettaient de temps en temps quelques mots dans leur langage à clics que Wicdel ne comprenait pas. Le jeune homme avait commencé à réfléchir à la meilleure manière de se sortir de cette situation, mais aucun plan d'action ne lui venait à l'esprit.

Les hommes-sauriens s'arrêtèrent soudain, déposant violemment au sol Wicdel et Maychiri. Ils se trouvaient au centre d'une clairière parsemée de petites huttes qui ne pouvaient être que les logements des Sorcami. L'un de ces êtres sortit d'ailleurs de la hutte la plus proche. Il était impressionnant et son visage reptilien était couvert de tatouages. Il s'agissait sûrement du chef de ce village. Il discuta brièvement avec les ravisseurs de Wicdel et Maychiri qui lui remirent le baluchon de Wicdel. Le chef se mit alors à fouiller frénétiquement dans les affaires du jeune homme, comme s'il cherchait quelque chose. Il finit par sortir Hïnkon ardayn, et émit un cri qui pouvait s'interpréter comme de la satisfaction. Il se rapprocha alors de Wicdel, et à la grande surprise de celui-ci, se mit à lui parler en SorÛeni :

"Humain ! Où as tu volé ce livre ?"

*

* *

J'ai attendu dans la cabine du capitaine FrisÛn pendant plus d'une heure. Le quartier-maître m'avait fait asseoir dans un fauteuil et était reparti aussi vite. Aucun marin ne voulait rester trop longtemps dans ce saint des saints qu'était la cabine du maître du bord. Moi même je n'ai rien osé toucher, et je suis restée immobile à attendre le retour du propriétaire des lieux.

Lorsque la porte s'est ouverte, j'ai involontairement sursauté. Le capitaine semblait fatigué et apparemment surpris de me voir, mais il a dû se rappeler ce qui m'amenait dans sa cabine, et s'est approché de moi avec une esquisse de sourire.

"Ah voici notre matelot clandestin. Ou plutôt clandestine, devrais-je dire. C'est la première fois de ma carrière que je vois une jeune fille si avide de prendre la mer qu'elle se fait embaucher comme matelot sur un navire. Quel est ton nom ?"

Je ne voyais aucune raison de mentir au capitaine. J'étais de toute manière déjà exposée, et il ne ferait pas demi-tour pour me ramener, quoi qu'il arrive. La vérité était donc ma meilleure arme.

"Je m'appelle Liri'a, sire capitaine, et je viens d'Onisamar. Je vous remercie de ne pas m'avoir fait mettre aux fers."

Le capitaine a alors ri.

"Ne t'inquiète pas Liri'a. Je viens de l'empire de Dûen et jamais je ne pourrai faire mettre une femme au cachot. Cela va à l'encontre de tout ce que j'ai appris. Je suis cependant très curieux. La façon dont tu parles et dont tu te tiens m'indique que tu as reçu une certaine éducation. Tu ne viens pas de la rue et je serai très intéressé de connaître ton histoire."

Continuant à jouer la carte de la sincérité, j'ai alors tout raconté à Censam Frisûn, de mon départ du palais de Shâminid jusqu'à mon embarquement à bord de l'Amatshîme. Le capitaine m'a écouté sans m'interrompre, avec une attention sans relâche. Lorsque que j'ai fini de parler, il s'est penché vers moi, et a dit :

"Une histoire très intéressante, jeune Liri'a, et qui montre bien ta force de caractère. Il en fallait assurément pour devenir matelot, l'un des métiers les plus durs qu'il soit. Mais à présent que les hommes savent que tu es une femme, je ne peux plus te laisser retourner sur le pont."

A ces derniers mot, j'ai ressenti une certaine angoisse qui a cependant vite été apaisée lorsque le capitaine a repris :

"Je peux cependant utiliser quelqu'un comme toi. Tu sais lire, écrire et compter, et j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à tenir les journaux de bord. Accepterai-tu ce rôle Liri'a ? Cela ferait de toi

un officier honoraire de l'Amatshîme pendant ce voyage, et j'aurais la compagnie de quelqu'un d'éduqué, pour changer."

Je ne revenais pas de la chance qui m'était offerte. J'ai bien évidemment accepté de tout cœur, et j'étais prête dès le lendemain à commencer mon nouveau travail.

7.

Le Sorcami avait un accent sifflant, et Wicdel ne put s'empêcher de sursauter à ses paroles. Le jeune homme n'avait que peu d'options. Il se doutait que le Sorcami n'apprécierait guère la vérité, à savoir qu'il avait trouvé Hïnkon ardayn caché près d'un temple Sorcami dans la jungle de Sorcamien. Malgré tout, l'homme Saurien semblait connaître le livre, et lui mentir risquait probablement d'être difficile, voire très risqué. C'est donc d'une voix rauque, la gorge sèche, que Wicdel expliqua, en Sorûeni :

"J'ai trouvé ce livre dans la jungle de Sorcamien, près des Sordepic, lors d'une expédition à laquelle j'ai participé. C'est un livre écrit par une humaine, et j'ai pensé qu'il devait nous revenir."

L'expression du chef Sorcami était à présent indéchiffrable. Le visage des hommes sauriens exprimait les émotions différemment de celui des humains, et il était très difficile d'interpréter leur langage corporel. Après un long moment, le Sorcami se mit à parler.

"Le nom de Liri'a est sacré pour nous, les Sorklath d'Inokos. Avant de quitter notre peuple, elle nous a dit qu'un jour quelqu'un viendrait avec son livre et que nous devons aider cette personne à retrouver les trésors perdus de notre peuple. Es-tu l'envoyé de Liri'a ?"

Wicdel n'en revenait pas. Mais il commençait à présent à comprendre qui étaient ces Sorcami et ce qu'ils faisaient en territoire humain. Cela faisait probablement trois siècles qu'ils devaient attendre sa venue. Wicdel n'avait à présent d'autre choix que de mentir, ne serait-ce que pour sauver sa vie et celle de Maychiri, toujours inconscient. Il commençait d'ailleurs à soupçonner que ce qui lui arrivait à présent avait été plus ou moins prévu par Liri'a.

"Oui, je suis l'héritier de Liri'a, et je suis venu réclamer mon dû. Détachez-moi, à présent !"

Wicdel avait pris son ton le plus autoritaire, espérant impressionner son interlocuteur. Ce dernier observait Wicdel avec suspicion, mais il finit par faire signe à ses hommes de le libérer.

Wicdel se remit péniblement debout, et s'inclina alors devant son hôte.

— Merci à toi, dit-il au Sorcami. Puis-je connaître ton nom ?

— Je suis Ethwinok, shaman du clan d'Inokos et gardien du savoir. Et toi humain, quel est ton nom ?

— Je m'appelle Wicdel, et mon jeune guide, ici présent, se nomme Maychiri. Merci de ta magnanimité, Ethwinok.

Le Sorcami sembla apprécier ces paroles, et fit signe à Wicdel de le suivre.

— Viens avec moi, homme-Wicdel, nous avons à parler.

*

* *

L'honneur qui m'avait été fait par la capitaine Frisûn m'a permis de voyager bien plus agréablement qu'un simple matelot. J'avais à présent ma propre cabine, un luxe que peu pouvaient se permettre, même à bord d'un navire aussi grand que l'Amatshîme. Mon travail était aussi bien moins fatigant, et me laissant beaucoup de temps libre, que j'utilisais à observer l'horizon, debout à la vigie, plus proche du ciel que je ne l'ai jamais été.

Je passais pratiquement toutes mes soirées avec le capitaine Frisûn, lui tenant compagnie, et l'aidant à la gestion du navire. Bientôt d'ailleurs, ma curiosité à propos de cet homme était devenue plus forte que ma timidité, et un soir, je n'ai pu m'empêcher de lui demander :

— Capitaine, qu'est-ce qui vous a poussé à monter cette expédition vers l'ouest ?

Le capitaine m'a observée un long moment avant de répondre.

— Ah Liri'a, c'est une question complexe, et je ne sais pas si je pourrais vraiment te répondre. Mais pour faire court, disons que c'est la curiosité qui m'a poussé à partir. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai entendu de nombreuses légendes concernant une terre à l'ouest de Lanerbal, qui contiendrait toutes les richesses de nos ancêtres, les hommes de l'empire des Anciens, l'empire de Blûnen. J'ai toujours été fasciné par ces histoires, et les interdits qui s'y rattachaient n'ont fait que renforcer ma soif de savoir.

— Interdits ? quels interdits ? ai-je demandé.

— Et bien comme toute bonne histoire de trésor, il semblerait que celui des anciens soit protégé par des monstres : des êtres à moitié humains à moitié reptiliens qui ont volé le trésor à nos ancêtres et nous en ont interdit l'accès. Je n'attache cependant que peu de crédibilité à ces récits, qui sont plus probablement une tentative de découragement de la part des mages de Dafashûn qu'autre chose. Toujours est-il que j'ai voulu vérifier par moi-même la véracité de toutes ces légendes, et la perspective de toutes ces richesses est très attirante. Aussi lorsque j'ai pu monter cette expédition, j'ai sauté sur l'occasion.

Je n'ai pas réussi à en tirer plus du capitaine ce soir là. D'ailleurs, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, je sentais son enthousiasme s'éteindre. L'équipage devenait lui aussi de plus en plus nerveux, et de nombreux conflits éclataient entre les matelots et les officiers. Cela faisait maintenant plus d'un mois que nous étions partis, et toujours pas de terre à l'horizon.

Plusieurs soirs, j'ai entendu le capitaine discuter bruyamment avec son second qui souhaitait faire demi-tour. Je savais qu'il craignait une mutinerie. Un soir il m'a même confié ses pensées les plus sombres.

"Tu sais Liri'a, si nous ne trouvons pas la terre avant la fin de la semaine, je serai forcé de faire demi-tour, et cette expédition aura été un échec."

La seule chose que j'ai pu répondre à cet aveu de faiblesse étaient ces quelques paroles d'encouragement.

— Ne vous inquiétez pas, capitaine, je suis sûre que nous trouverons bientôt la terre des anciens.

— J'espère que tu as raison, m'a-t-il répondu, l'air triste.

Le lendemain, j'étais de nouveau à la vigie, respirant la brise marine. Alors que je scrutais l'horizon, j'ai commencé à entendre des bruits étranges. Au dessus de moi, des mouettes s'étaient mises à tourner, lançant leurs cris stridents. J'étais surprise et intriguée, les mouettes étant des oiseaux nichant normalement près des côtes.

C'est à ce moment que j'ai distingué une fine ligne noire se détachant au lointain. Abasourdie, j'ai mis un moment avant de réaliser de quoi il s'agissait. Mais bientôt la nature de ce que j'observais est devenue indubitable. Envahie par une joie indescriptible, j'ai crié de toute la force de mes poumons :

"Terre! "

8.

Contrairement à ce que son aspect extérieur laissait à penser, la hutte du chef Ethwinok était richement décorée. Des tapisseries pendaient au mur, représentant des scènes quotidiennes de la vie des Sorcami. Malgré son expédition dans la jungle de Sorcamien, c'était la première fois que Wicdel était en contact direct avec la culture Sorcami, et ces derniers étaient loin d'être les bêtes qu'il avait imaginées.

"Homme-Wicdel, dit Ethwinok. Si tu es vraiment l'héritier de Liri'a, alors tu sauras déchiffrer son testament."

Le Sorcami tenait à la main une étoffe de soie rouge, recouvrant un objet de forme circulaire. Il ouvrit l'étoffe, laissant apparaître un médaillon de terre cuite, recouvert d'inscriptions runiques.



L'objet piqua immédiatement la curiosité de Wicdel. La première ligne de texte du médaillon était le nom de Liri'a, mais tout le reste était indéchiffrable, une suite de runes sans queue ni tête. Au centre se trouvait une reproduction de la cote de Niûsanif, un cercle indiquant la forêt d'Oniros. Après avoir observé le médaillon un long moment, Wicdel finit par demander :

"Quel est cet objet, Ethwinok ?"

Le Sorcami arbora de nouveau son expression indéchiffrable, mais finit par expliquer :

"Lorsque Liri'a a quitté nos terres, elle nous a laissé ceci, en nous expliquant que ce médaillon représentait la clé des trésors qu'elle avait cachés, et que seul son héritier serait capable de l'utiliser. Si tu es vraiment digne de suivre les traces de Liri'a, tu dois pouvoir saisir le sens de ce médaillon. Sinon c'est que tu m'as menti."

Le ton du Sorcami ne laissait aucun doute sur le sort qu'il réservait à Wicdel si celui-ci se trouvait incapable de prouver sa bonne foi. Le jeune homme essaya toutefois de faire abstraction de cette menace pour se concentrer sur l'énigme qui lui était posée. La seule explication logique à l'existence du médaillon était qu'il s'agissait d'une carte, invalidant probablement celle qui se trouvait au dos d'Hînkon ardayn. La carte du livre était sans doute un leurre, conçu par Liri'a pour détourner les pillards de sa cachette. Il était donc doublement vital que Wicdel déchiffre ce médaillon : il devait sauver son existence et sa quête. Le jeune homme demanda au Sorcami :

"Avez-vous de quoi écrire ?"

Sans un mot, le Sorcami tendit à Wicdel un stylet en bois et une tablette d'argile mou. Ce dernier s'en empara et se mit à recopier frénétiquement les symboles du médaillon.

U U V R U X T V Y W O X O D D I X K D X D F X V X V O
 V X O X D X W Y U D X W D X R X D W E T X X D W D Y T Y

La première chose qui le frappa était seuls deux des symboles étaient des chiffres. Il s'agissait du chiffre sept (un L inversé), présent à deux endroits dans le message. Il s'agissait sûrement d'un indice, et Wicdel devait en percer la signification.

"Le chiffre sept représente-t-il quelque chose de particulier pour vous ? demanda-t-il au Sorcami."

Le Sorcami sembla surpris par l'ignorance de Wicdel.

"Bien sûr. Le sept est le pilier de notre culture. Il représente les sept patriarches des clans Sorcami, ceux qui ont permis à notre

peuple de se soulever contre les mages. Par extension, le sept représente les sept contrées de notre royaume : le désert, l'ouest, la mer, les plaines, la montagne, la jungle, et la ville. Il est présent sur presque toutes nos œuvres artistiques, de cette simple étoffe aux fresques de Sorcakin."

La présence du sept n'était donc clairement pas un hasard. Liri'a avait longtemps baigné dans la culture Sorcami, et le sens profond de ce chiffre n'avait pu lui échapper. Le gardant en tête, Wicdel se concentra sur le texte se trouvant au centre du médaillon, en dessous du nom de son auteur.

XƳXOXO 77

Il ne lui fallut pas longtemps pour réaliser que les lettres de ce mot étaient présentes dans le texte entourant le médaillon, espacées de sept en sept, à commencer par la quatorzième lettre du texte. Encore sept ! C'était de nouveau un signe que la clé du texte devait être basée sur ce chiffre.

Wicdel commença à griffonner sur sa tablette, essayant différentes combinaisons des lettres basées sur le chiffre sept. Ethwinok l'observait, impassible.

Pendant près d'une demi heure, Wicdel essaya toutes sortes de méthodes pour changer le texte, rajoutant ou retranchant sept à chaque lettre, ajoutant les lettres du texte central ... Le jeune homme commençait à désespérer quand lui vint une idée : commençant par la septième lettre du texte, il souligna les lettres de sept en sept, obtenant l'inscription suivante :

UUVRU~~U~~⁷VƳƳWOX~~O~~⁷DD~~6~~XK~~D~~⁷X~~D~~⁷FXV~~X~~⁷V~~O~~⁷
V~~X~~⁷O~~X~~⁷D~~X~~⁷W~~Ƴ~~⁷U~~D~~⁷W~~D~~⁷X~~R~~⁷X~~D~~⁷W~~E~~⁷7~~X~~⁷X~~D~~⁷W~~D~~⁷Ƴ~~7~~⁷

faïloayl li

Suis le sentier de la lumière
Dans la forêt de l'ombre
Ouvre les portes de la caverne
Le trésor est dans la tombe

C'était un texte assez cryptique, et il restait à l'interpréter, mais il constituait un premier pas dans la lecture de cette carte. Et maintenant que Wicdel avait déchiffré le médaillon de Liri'a, peut-être qu'Ethwinok pourrait l'aider. Le but de Wicdel était proche, il le sentait de toute son âme !

9.

Après un mois à naviguer sur les eaux tumultueuses de l'océan occidental, nous avons finalement découvert une nouvelle côte ! Etait-ce, comme certains le pensaient, la côte est du continent d'Erûsard (dans ce cas nous avons fait le tour du monde) où s'agissait-il des rives du continent perdu dont parlaient les légendes du capitaine Frisûn ? Dans tous les cas, nous n'allions pas tarder à le découvrir.

L'impatience et l'excitation de tout l'équipage était presque palpable. Une sorte d'euphorie régnait sur tous les ponts de l'Amatshîme, et tous attendaient les ordres du capitaine.

Celui-ci était monté sur le pont dès qu'il avait entendu mon cri et se trouvait à présent sur le gaillard d'avant, scrutant la côte à l'aide de sa longue vue. Je me tenais à ses côtés, un morceau de papier et une plume à la main, notant ses observations.

"Cette côte ne correspond à aucune de mes cartes, Liri'a, et je suis surpris qu'elle se situe au nord du navire. Nous avons dû dériver au sud bien plus que ce que je soupçonnais. En tout cas il nous faut en savoir plus. Lieutenant, cap sur la côte ! et faites préparer les canots ! Liri'a, tu m'accompagneras sur le premier canot. Je te charge de noter sur papier tout ce que nous verrons."

Cette dernière phrase m'a mise dans un état de joie indescriptible, et je suis vite retournée à ma cabine pour chercher d'autres papiers.

A environ une demi lieue de la côte, le capitaine a fait jeter l'ancre. Il ne voulait pas rapprocher plus l'Amatshîme, de peur de l'échouer. Nous avons alors mis les canots à la mer. L'Amatshîme était équipé de quatre canots, chacun pouvant transporter trente hommes environ. Nous étions donc cent-vingt à nous diriger vers ces hînkon ardayn, ces terres inconnues qui représentaient notre destination finale.

Le capitaine Frisûn et moi nous trouvions dans le canot de tête. Le maître de l'Amatshîme avait à la main un drapeau de Sanif, enroulé sur lui même, et son regard ne quittait pas la côte. Cette dernière se rapprochait insensiblement, et alors même que nous étions encore à une bonne vingtaine de mètres de la plage où nous comptions accoster, j'ai vu le capitaine sauter du canot et plonger dans la mer. Il avait de l'eau jusqu'à la taille et avançait péniblement, mais il était plus rapide que le canot. Imitant son exemple je n'ai pas tardé à le suivre, tout comme une grande partie des hommes. L'eau était froide mais je n'en avais cure.

Bientôt nous avons atteint la plage. Là j'ai vu le capitaine, perdant son impassibilité habituelle, se baisser pour embrasser le sable. Puis, alors que nous prenions à notre tour pied sur ce continent que nous appellerions, bien des années plus tard, Sorcasard, le capitaine à déroulé son drapeau avant d'annoncer d'un ton solennel :

"Que tous ici présents en soient témoin. Je prend possession de cette terre, que je nomme Niûsanif, au nom du Grand maître de Sanif et de l'empereur de Dûen. Puissent ces nouvelles contrées nous apporter la fortune!"

Suivant les instructions du capitaine, les hommes ont rapidement mis en place un campement dans la prairie bordant la plage, les premières tentes de ce qui allait devenir la colonie de Niûsanin. Le capitaine Frisûn tenait absolument à ce que nous ayons une base arrière stable avant de commencer à explorer les environs. Certains d'entre nous (moi y compris) auraient préféré partir tout de suite, mais nous nous sommes pliés à ces ordres, ravalant notre impatience.

Il a d'ailleurs fallu plusieurs semaines avant que le capitaine nous autorise à nous éloigner un peu du campement. Une attente que nous

avons mise à profit pour transformer nos tentes en rudimentaires maison de bois. Nous utilisions pour nous nourrir et nous loger les ressources d'une forêt se trouvant à moins d'un quart de lieue du campement. Jamais nous ne perdions l'Amatshïme de vue, toujours ancré au large de notre petite colonie.

Depuis que nous étions arrivés à terre, les hommes, et notamment les matelots des ponts inférieurs, me parlaient plus volontiers, et passaient souvent par moi s'ils avaient des requêtes à soumettre au capitaine. Je sentais mon influence grandir chez certains d'entre eux, et je n'ai donc pas été surprise lorsque plusieurs matelots m'ont demandé d'intervenir auprès du capitaine pour que nous puissions commencer de plus sérieuses explorations.

Nous n'avions en effet pas rencontré âme qui vive depuis notre arrivée, et certains hommes s'en inquiétaient. Sans parler de ceux qui commençaient à s'ennuyer, comme moi, il faut bien l'avouer.

Lorsque j'en ai parlé au capitaine, il s'est contenté de me dire :
"Patience Liri'a, nous ne sommes pas encore prêts."

Je n'ai pas insisté, cette première fois. Mais lorsque les matelots sont revenus me voir deux jours plus tard, j'ai soumis leur requête au capitaine avec plus de vigueur. Il a alors paru légèrement ennuyé :

"Liri'a, nous ne sommes pas vraiment équipés pour le combat, et nous n'avons pas les moyens de nous défendre si nous rencontrons un peuple hostile. Je ne peux pas autoriser d'expédition pour le moment."

Je n'ai pas répondu, mais l'immobilisme du capitaine m'a beaucoup déçu. C'est alors qu'a germé en moi une idée : j'ai décidé de partir tout de même, accompagnée de quelques volontaires. Je savais qu'une telle action représentait un acte d'insubordination, et même une sorte de trahison, envers un capitaine qui avait été si généreux avec moi, mais ma curiosité était la plus forte.

J'en ai donc parlé avec deux des jeunes matelots qui avaient travaillé avec moi lors de mon bref séjour dans les ponts inférieurs et nous avons résolu de partir cette nuit même.

C'est donc une fois le soleil couché que nous nous sommes subrepticement glissés derrière la palissade du camp, hors de vue des

hommes de guet. Après moins de dix minutes de marche, nous étions plus loin du camp que nous n'avions jamais été, prêts à nous jeter dans l'aventure.

10.

Lorsque Wicdel avait montré à Ethwinok la manière dont il avait déchiffré le médaillon de Liri'a, le Sorcami avait presque paru impressionné. Du moins était-ce ainsi que Wicdel avait choisi d'interpréter le froncement de sourcil de son interlocuteur. Quelles qu'aient été les pensées réelles de l'homme-saurien, la prouesse de Wicdel avait tout de même réussi à ôter de l'esprit d'Ethwinok tout doute quant à la véracité des propos du jeune homme. Il avait immédiatement ordonné à ses hommes de réveiller le jeune Maychiri, et Wicdel et lui s'étaient vu confier une hutte.

Wicdel avait raconté au jeune garçon ce qui s'était passé, et la réaction de Maychiri l'avait quelque peu surpris : il s'était prosterné devant lui, disant :

"Tu as réussi à dominer les esprits de la forêt, chasim. Tu es grand sorcier, et Maychiri sera ton serviteur."

Wicdel, qui venait d'un milieu modeste, ne pouvait en aucune manière accepter une telle servitude. Il avait donc aidé Maychiri à se relever, et avait expliqué :

"Non Maychiri. Je t'ai engagé en tant que guide, et c'est ce que tu seras jusqu'à ce que j'ai atteint mon objectif. Et sois assuré que tu seras généreusement payé. En attendant j'ai besoin de ton aide. Le message que j'ai déchiffré est assez obscur, et il va nous falloir trouver à quelle partie de la forêt d'Oniros il fait référence."

Wicdel et son guide avaient ainsi passé plusieurs heures à consulter les cartes du jeune homme pour trouver de quelle tombe voulait parler Liri'a, mais sans grand succès. Il faut dire que la forêt d'Oniros avait été peu explorée, et les cartes étaient pour la plupart très incomplètes. Wicdel avait fini par se rendre à l'évidence : il lui faudrait l'aide d'Ethwinok pour trouver l'endroit où se trouvait le trésor

de Liri'a. Il était donc a présent, accompagné de Maychiri, devant la hutte du chef Sorcami, attendant que celui-ci veuille bien le recevoir.

Lorsque l'homme-saurien fit son apparition, Maychiri eut un petit mouvement de recul. Le jeune garçon resta cependant près de Wicdel alors que celui-ci commençait à parler :

"Chef Ethwinok, j'ai besoin de votre aide. J'ai réussi a lire le message de Liri'a, mais je ne connais pas assez bien la forêt pour savoir de quel endroit il parle. Sauriez-vous où commence ce sentier de la lumière?"

Le Sorcami sembla jauger Wicdel, mais finit par répondre :

"Tu as mis bien longtemps avant de venir me demander ce renseignement, homme-Wicdel. J'ai moi-même réfléchi à la signification de ce message et j'ai une idée. Il y a très longtemps, se trouvait à la place de la forêt d'Oniros une cité des Mages, les anciens hommes qui ont autrefois asservi mon peuple. La nature a depuis bien longtemps réclamé ses droits sur cette antique ville, mais il en reste quelques ruines, au plus profond de la forêt. Et certains de mes hommes auraient vu ces ruines s'illuminer, par la nuit la plus noire. C'est peut-être là ce que Liri'a appelle le sentier de la lumière."

Il s'agissait d'un indice ténu, mais c'était là le seul que détenait Wicdel.

— Pourriez-vous indiquer à mon guide où se trouvent ces ruines ? Nous partirons dès demain les explorer, avec votre permission.

— Je ferai mieux que cela, homme-Wicdel. Je t'accompagnerai personnellement jusqu'à cet endroit. L'héritage de Liri'a se trouve dans les mains de notre clan depuis bien des années, et je veux moi aussi savoir où il mène.

C'était inespéré. Avec l'aide du Sorcami, Wicdel trouverait beaucoup plus facilement ce qu'il cherchait. Le jeune homme était instinctivement enclin à faire confiance à cet homme-saurien qui avait gardé les secrets de Liri'a pendant si longtemps...

*

* *

Le campement était entouré par des plaines couvertes de hautes herbes, parcourues de quelques sentiers laissés par des animaux. Notre progression a donc été bien plus lente que ce à quoi je m'attendais, et au bout deux heures de marche nous n'avions parcouru qu'une lieue et demie. Il faut dire que nous étions lourdement chargés. Mes deux compagnons avaient insisté pour transporter les rations les plus lourdes et l'eau, mais mon fardeau était loin d'être négligeable.

J'ai rapidement commencé à sentir la lassitude et la fatigue envahir mon corps. Nous ne pouvions cependant pas nous arrêter si près du camp. Je savais que le capitaine Frisûn enverrait quelqu'un à notre recherche et nous devions au moins parcourir trois lieues si nous ne voulions pas être rapidement retrouvés.

Nous avons donc continué à marcher toute la nuit, malgré les douleurs qui parcouraient nos membres. Ce n'est que lorsque les premières lueurs rouges du soleil ont commencé à apparaître, à l'est que nous nous sommes arrêtés. Nous nous sommes cachés derrière un rocher, et, montant la garde à tour de rôle, nous avons commencé à dormir.

Nous avons marché de cette manière pendant plusieurs nuits, nous cachant le jour pour ne pas être repérés. Au bout du cinquième jour, nous avons constaté que le terrain commençait à monter, menant vers des collines verdoyantes recouvertes d'arbustes. A partir de ce moment, nous avons décidé de voyager de jour. Nos rations commençaient à s'épuiser, et il allait bientôt falloir que nous ayons recours à la cueillette ou à la chasse pour nous nourrir.

Alors que nous progressions dans les collines, nous avons repéré, en contrebas de l'une d'elle, une ligne sinueuse. Il était difficile, de là où nous nous trouvions, de savoir exactement de quoi il s'agissait, mais nous espérions tous trois qu'il s'agissait d'un rivièrre, car nos réserves d'eau s'étaient considérablement réduites. Nous nous sommes donc dirigés vers cette ligne et quelle n'a pas été notre surprise lorsque nous avons pu constater qu'il s'agissait d'une route. L'excitation qui s'est emparée de moi était quasi intenable. C'était la première fois que nous voyions la trace d'une civilisation depuis

notre départ ! Enfin nous allions savoir si les légendes étaient vraies !

J'ai donc pressé mes compagnons pour que nous suivions la route. Cette dernière était inégalement pavée de pierres polies, et était bien plus agréable à suivre que les sentiers que nous avons empruntés jusqu'alors. Mais dans mon excitation, je n'avais pas réfléchi à ce qui allait se produire lorsque nous rencontrerions les constructeurs de cette route. Nous avons donc été complètement pris au dépourvu lorsque nous avons croisé pour la première fois les habitants de ce nouveau continent...

11.

Jamais Wicdel n'aurait pu imaginer que la forêt d'Oniros puisse être aussi grande. Cela faisait trois jours que le jeune homme accompagné de Maychiri et guidé par Ethwinok, marchait dans la végétation dense, et il semblait que cet enfer vert n'avait pas de fin. Au contraire, plus les voyageurs avançaient vers le nord, plus les arbres se resserraient, formant à certains endroits des murs qui n'étaient pas sans rappeler à Wicdel la jungle de Sorcamien.

Ethwinok semblait cependant parfaitement à l'aise dans ce milieu, évoluant gracieusement parmi les lianes et autres plantes étranges. Plusieurs fois, les trois compagnons avaient croisé des êtres insolites, rappelant le monstre tentaculaire qui avait assailli Wicdel. Toutes ces créatures ne ressemblaient à aucun animal connu, et Wicdel s'en était étonné auprès d'Ethwinok, qui avait répondu de manière cryptique :

"Les créatures de la jungle ne sont que le reflet des péchés de tes ancêtres, les mages, homme-Wicdel. Nous avons appris il y a longtemps à vivre avec elles, tu n'as qu'à faire de même."

Wicdel s'était bien gardé d'insister, et avait continué sans mot dire. Il ruminait à présent de sombres pensées, se demandant si le Sorcami ne lui avait pas menti avec son histoire de ruines lumineuses. Mais alors qu'il s'appretait à poser une nouvelle question à Ethwinok, il sentit que le sol sous ses pieds avait changé de consistance.

Regardant sous lui, il constata avec surprise qu'il marchait à présent sur un sentier pavé, recouvert de mousse.

"Contemple, homme-Wicdel, les ruines de la cité d'Onirakin, témoins muets de la décadence des anciens mages."

Levant les yeux, Wicdel eut la surprise de sa vie. Devant lui, les arbres omniprésents avaient fait place à d'étranges constructions d'une hauteur impressionnante. Bien que se trouvant dans un état de délabrement avancé, ces tours n'avaient rien perdu de leur majesté, et la végétation qui les recouvrait ne faisait qu'ajouter à leur aura de mystère. Ces ruines avaient plus de mille ans, et c'était la première fois que Wicdel contemplait de ses yeux le travail des mages de l'Empire de Blûnen, les anciens maîtres d'Erûsarden.

Le sentier sur lequel Wicdel et ses deux compagnons marchaient à présent menait au cœur même des ruines, et bientôt, le jeune homme se retrouva entouré par les anciens bâtiments. De nombreux chemins circulaient parmi ces derniers, et n'importe lequel d'entre eux pouvait être le sentier lumineux qui était le point de départ du cryptogramme de Liri'a.

"Que faisons-nous, à présent ?" demanda Wicdel à Ethwinok.

"Nous devons attendre la nuit, homme-Wicdel. Si ce que m'ont rapporté mes hommes est vrai, une partie de ces ruines devraient s'illuminer, nous indiquant où aller ensuite."

Wicdel savait que le Sorcami avait raison, mais ne pouvait s'empêcher de sentir l'impatience le gagner. Devoir encore attendre, si près du but ! C'était insoutenable. Le jeune homme prit cependant son mal en patience et, pour se calmer, se remit à lire Hïnkon ardayn.

*
* *

Nous avons à peine parcouru une demi-lieue sur la route lorsque nous avons aperçu les "autochtones". Ma première réaction en les voyant a été de penser à me cacher, mais il était déjà trop tard. Il était clair que les étrangers nous avaient également vus. Ils se

trouvaient cependant encore à une centaine de toise, nous laissant le temps de nous organiser.

Alors qu'ils se rapprochaient, j'ai remarqué que les nouveaux arrivants avaient un aspect étrange. Leur peau semblait avoir une teinte verdâtre, et leur tête avait une forme bizarre. Peut-être portaient-ils des casques ou autre couvre-chef ornamental ?

Je me suis cependant rapidement rendu compte de mon erreur, prenant conscience de l'aspect monstrueux de ces indigènes. Le vert de leur peau n'était pas un vêtement, mais des écailles luisantes, et leur tête n'avait absolument rien d'humain, rappelant plus le serpent qu'autre chose. Ils correspondaient parfaitement aux descriptions des hommes-sauriens des légendes que m'avait conté le capitaine Frisûn.

Ces nouveaux venus se sont mis à courir en notre direction, entraînant une réaction immédiate de mes deux compagnons, qui, posant leur fardeaux, ont sorti les machettes qui leur servaient à la fois d'outil et d'arme, se préparant à défendre chèrement leur vie. Pour ma part, je ne savais trop quoi faire. Contrairement à mes compagnons, je n'avais pas été formée au combat, et je risquais d'être plus une gêne qu'autre chose. Je me suis donc légèrement reculée, un peu honteuse et très effrayée.

Les hommes sauriens sont arrivés rapidement sur nous, et lorsqu'il se sont trouvé à moins de deux toises, mes deux compagnons les ont chargés en poussant des cris de guerre.

Deux matelots mal nourris ne faisaient cependant pas le poids face à ces masses de la nature que sont les hommes sauriens. Les êtres reptiliens étaient de plus équipés de lances acérées et n'eurent aucun mal à embrocher mes compagnons avant même que ceux-ci n'aient pu les approcher suffisamment pour les frapper, le tout sous mes yeux horrifiés.

Le combat s'était déroulé en un instant, et mes partenaires, si vivants quelques minutes auparavant n'étaient plus que deux masses inertes dont le sang venait se mêler aux pavés de la route.

Par instinct de survie plus qu'autre chose, j'ai décidé de me rendre aux hommes-sauriens. Je n'avais de toute manière aucune chance de les vaincre. J'ai donc levé les bras puis me suis agenouillée

sur le sol en signe de soumission. Les hommes-sauriens se sont rapprochés et m'ont encerclée. Je pouvais presque toucher leur peau écailleuse tant ils étaient proches. Ils parlaient dans une langues que je ne connaissais pas, et dont les sonorités étaient étranges, pleines de cliquetis et de sifflements.

L'un des hommes-sauriens s'est alors emparé de moi. Le contact de sa main reptilienne n'était pas aussi froid que ce j'avais pu imaginer. L'être m'a relevé et m'a intimé d'un geste, de marcher avec lui et ses acolytes. J'ai bien entendu obéi à cet ordre, et me suis engagée, entourée de ces monstres sur la route. Je n'avais aucune idée de notre destination, mais j'étais vivante, et pour l'instant, il n'y avait que cela qui comptait.

12.

La nuit mit une éternité à tomber. C'était du moins le ressenti de Wicdel qui n'avait pas la patience d'Ethwinok. Quand enfin les dernières lueurs du jour disparurent derrière la cime des arbres, le jeune homme se leva, scrutant intensivement les ruines à la recherche de la lumière qu'avait mentionné son compagnon Sorcami.

Alors que les premières étoiles commençaient à apparaître dans le ciel, l'une des hautes tours en ruine s'illumina soudain, éblouissant presque Wicdel. Sur le côté de cette tour, les bords de l'une des antiques routes s'étaient également illuminés, fines traînées dorées serpentant dans la forêt. Il n'y avait plus aucun doute sur le fait que Wicdel se trouvait en présence du sentier lumineux mentionné par Liri'a. A côté de lui Maychiri était bouche bée, tentant vainement d'appréhender ce qu'il voyait. Ethwinok restait quant à lui impassible, comme si rien ne pouvait le surprendre.

Wicdel fut le premier à rompre le silence :

"Vous aviez raison, Ethwinok. Voici le premier indice que nous a laissé Liri'a ! Il ne nous reste plus qu'à suivre ce sentier et nous trouverons son héritage. Notre but est proche !"

Le Sorcami était cependant bien plus circonspect que son compagnon.

"N'en sois pas si sûr, homme-Wicdel. La suite du médaillon de Liri'a parle d'une caverne, et je n'en vois ici aucune, pour l'instant. Il va nous falloir suivre le chemin jusque dans une partie de la forêt que ni moi ni mes hommes ne connaissons. Ceux de mes ancêtres qui y ont pénétré n'ont jamais voulu en parler en détail, mais m'ont interdit d'y entrer, comme si l'endroit était maudit."

Une malédiction, à présent ! Ce n'était pas cela qui allait empêcher Wicdel de continuer à avancer. Il était trop proche de son objectif.

"Probablement juste une légende permettant de garder le trésor de Liri'a à l'abri, Ethwinok. De toute façon nous n'avons pas d'autre choix que de continuer. Nous n'allons pas rebrousser chemin pour quelques superstitions."

"Non homme-Wicdel, mais restons prudents."

Les trois compagnons se mirent donc en route, suivant, comme l'avait écrit Liri'a le sentier de la lumière dans la forêt de l'ombre. Wicdel ne pouvait s'empêcher d'admirer la science et les connaissances des Anciens, qui leur avait permis de concevoir ce chemin lumineux. Il était bien dommage que la plupart de leur savoir ait disparu.

*

* *

Je ne sais pas combien de temps nous avons marché, mais le rythme des hommes sauriens était tel qu'au bout d'un moment, mes jambes ont commencé à se dérober sous moi. Ma fatigue, à la fois physique et mentale, était telle que je n'avais même plus la force d'avancer. Je suis donc tombée au sol, m'attendant, résignée, à ce que mes gardiens m'achèvent.

C'est tout le contraire qui s'est produit. J'ai entendu les hommes-sauriens converser dans leur langage étrange pendant un moment puis l'un d'eux m'a prise dans ses bras. Je n'avais plus été portée comme cela depuis très longtemps, et la sensation était étrange. Le

contact des écailles du Sorcami (c'est ainsi que ces êtres sont nommés) n'était pas désagréable et, bercée par le rythme de marche rapide de mon "porteur", je me suis endormie.

J'ai dû dormir longtemps, car lorsque je me suis réveillée, les Sorcami étaient devant une large porte, seule ouverture d'une grande muraille de pierre qui emplissait mon regard. Ce ne pouvait être que l'enceinte d'une ville. Instantanément, ma curiosité s'est réveillée, occultant même la peur qui m'étreignait. Le Sorcami qui me tenait, voyant que je me sentais mieux, m'a reposée à terre avec une délicatesse étonnante. Risquant le tout pour le tout, j'ai alors demandé.

"Où sommes nous ? Que comptez-vous faire de moi ?"

Le Sorcami a pesé mes paroles un long moment, comme s'il essayait de les comprendre. Au bout d'un moment il a désigné la muraille du bras en prononçant ce simple mot :

"Sorkhoroa."

Il s'agissait, comme j'allais le découvrir plus tard, du nom de cette ville Sorcami, l'une des plus grandes de la région. Voyant que mon ravisseur semblait d'humeur communicative, je m'apprêtais à lui poser d'autres questions, mais j'ai été coupée de court lorsque son supérieur lui a fait signe d'avancer. Nous avons alors franchi la porte de la ville, et je me suis retrouvée devant le plus imposant spectacle de ma vie.

Devant moi se trouvait une gigantesque pyramide, recouverte de verdure. Autour de la pyramide s'étendait un grand jardin dont les fontaines miroitaient à la lumière du soleil. Et autour du jardin, il y avait un certain nombre d'habitations pyramidales plus petites desquelles entraient et sortaient non pas des Sorcami, mais des humains. Ceux-ci s'inclinaient respectueusement au passage des Sorcami, et il était clair qu'ils avaient dans cette cité un rôle subalterne. Ils semblaient cependant bien traités, et leurs conditions de vie paraissaient bien meilleures que celles d'un docker à Amilcamar.

Durant notre traversée de la ville, je n'ai cependant pas eu le temps de converser avec ces humains, les Sorcami me dirigeant sans vergogne vers la pyramide centrale. C'est à ce moment que j'ai réalisé que les hommes sauriens devaient penser que j'étais une habitante

de ce continent, peut-être une fugitive. Ils n'avaient aucun moyen de savoir que je venais de par delà la mer. J'avais donc peut-être une chance de m'en sortir si j'arrivais à leur faire comprendre d'où je venais. C'est en m'accrochant à ce mince espoir que je suis finalement rentrée dans la pyramide centrale de Sorkhoroa.

13.

Je n'aurais jamais imaginé qu'un bâtiment à l'allure si austère puisse contenir tant de merveilles. L'intérieur de la pyramide centrale de Sorkhoroa était, contre toute attente, très brillant. De nombreuses ouvertures apportaient la lumière du jour jusque dans ses recoins les plus reculés. Les grandes fresques colorées recouvrant la plupart des murs ajoutaient encore à cette impression de luminosité. Certaines ouvertures présentaient de magnifiques vitraux dont le chatoyement multicolore réjouissait les yeux. Même le palais de Shâminid où j'étais née ne pouvait rivaliser avec cette splendeur. J'étais subjuguée à un tel point que j'en oubliais presque ma condition de prisonnière.

J'ai cependant rapidement été rappelée à la réalité, lorsque les Sorcami m'ont fait rentrer dans une pièce qui ressemblait à une salle d'audience. Au fond de la pièce se trouvait en effet une estrade surmontée de trois sièges richement ornés. Sur le siège central était assis un imposant homme-saurien, vêtu d'une simple robe blanche. Arrivé à quelques toises de ce notable, les gardes m'accompagnant m'ont fait m'agenouiller, en signe de soumission. Puis ils ont commencé à parler, utilisant leur langage étrange. Les gardes faisaient clairement leur rapport à ce qui ne pouvait être que leur maître, et je savais que j'étais une importante partie de ce rapport.

Lorsque les gardes eurent fini de s'exprimer, le maître Sorcami s'est tourné vers moi et a commencé à me parler. A ma grande surprise, j'ai reconnu la langue qu'il employait. Ce n'était plus la langue étrange des Sorcami, mais une forme archaïque du Dûeni...

Le Dûeni n'est pas ma langue maternelle, et bien que j'aie suivi des cours étant enfant, je ne maîtrisais qu'imparfaitement cette langue.

J'étais bien plus à l'aise avec le Sorûeni mais je pouvais malgré tout comprendre sans trop de problèmes le Dûeni. Le vocabulaire des deux langues était en effet très proche, celles-ci provenant d'une racine commune. J'ai donc fait de mon mieux pour répondre à la première question du Sorcami, qui était d'ailleurs très simple.

— D'où venez vous, humaine ?

— Je viens de par delà la mer, seigneur. ai-je répondu le plus humblement possible, espérant ne pas avoir fait de faute.

Le visage reptilien du Sorcami s'est alors contracté en une expression étrange, que j'ai interprétée comme étant de la consternation. A coté de moi, les gardes ont commencé à chuchoter entre eux, comme si quelque chose n'allait pas.

— Ne me mentez pas, humaine ! tonna alors le maître Sorcami. Les humains de Dûngen n'ont pas le droit de venir sur ces terres.

La voix du Sorcami était terrifiante mais j'ai réussi à tenir bon. Mes pensées s'emballaient. Le Sorcami avait utilisé le terme de Dûngen pour désigner l'endroit d'où je venais. C'était, dans les légendes, le nom de l'Empire de Dûen avant la guerre des Sables et la sécession du royaume de Sorûen. Dans tous les cas, cela faisait au moins plusieurs siècles que l'Empire de Dûen n'avait été désigné sous ce nom.

"C'est pourtant de là que je viens, seigneur. Je suis venue sur un grand navire avec de nombreux compagnons. Nous voulions savoir ce qui se trouvait à l'ouest."

Le Sorcami s'est alors levé de son siège et s'est approché de moi. J'ai senti la chaleur de son souffle sur mon visage.

"Vous semblez sincère, humaine. Et votre façon de parler est étrange, même pour quelqu'un de votre espèce. Je vais devoir en référer au Sorkokia."

Le Sorcami a fait un geste de la main, et ses gardes se sont à nouveau saisi de moi, m'emmenant hors de la salle. Il m'ont conduit dans une petite salle obscure située au plus profond de la pyramide et m'y ont laissée, avec pour seul compagnon un bol rempli d'eau.

Les sentiments qui m'agitaient étaient nombreux, je passais du désespoir à la curiosité à la peur, retournant dans ma tête toutes

sortes de scénarios. Au bout d'un moment, la fatigue a fini par avoir raison de moi et je me suis endormie sur le sol froid de ma cellule.

Lorsque je me suis réveillée, j'ai tout de suite senti une présence autre que la mienne dans la petite pièce. D'instinct, je me suis reculée, et je n'ai pu cacher ma surprise lorsque j'ai constaté que c'était un humain qui se tenait là. Il s'agissait clairement de l'un de ces serviteurs humains en robe blanche qui habitaient à l'extérieur de la pyramide. Il s'est d'ailleurs adressé à moi en Dûeni.

— Je suis Ogirak, et je suis chargé de vous préparer pour l'audience.

— Audience ? De quoi parlez-vous ? ai-je demandé, inquiète.

— Vous allez être conduite devant le Sorkokia, qui a des questions à vous poser. Je serai votre traducteur, car vous ne parlez pas notre langue. Mais d'abord, vous devez vous laver et enfiler la tenue cérémonielle. Suivez-moi je vous prie.

Je savais que le mieux pour moi était de me conformer aux instructions d'Ogirak. Je l'ai donc suivi dans une salle d'eau où des femmes m'ont lavée puis m'ont donné une de ces tuniques blanches omniprésente. Lorsque je suis sortie, Ogirak m'attendait.

— Bien. Venez avec moi à présent. Le Sorkokia n'aime pas attendre.

J'ai donc emboité le pas à cet homme étrange. Le Sorkokia était, comme j'allais le découvrir plus tard, le patriarche de ce clan Sorcami, l'équivalent d'un roi pour ce peuple. Mais j'étais loin de me douter du sort qu'il me réservait.

*

* *

Le sentier lumineux était bien plus long que ne l'avait imaginé Wicdel. Il semblait serpenter sans fin dans la forêt d'Oniros. Bientôt les ruines de la cité des Anciens disparurent aux yeux du jeune homme et de ses compagnons, ne laissant comme seul point de repère que l'étrange lumière du sentier.

"Ne vous éloignez pas du chemin, ordonna Ethwinok aux deux humains. Nul ne sait quelles horreurs se cachent dans les profondeurs de la forêt. Les péchés des Anciens ont donné naissance à des créatures que personne ne voudrait rencontrer."

Wicdel et Maychiri n'avaient pas besoin de l'avertissement du Sorcami. Il ne leur serait jamais venu à l'idée de s'aventurer dans les ténèbres boisées entourant le chemin. Wicdel ne pouvait cependant s'empêcher de les scruter, cherchant désespérément quelque indice du passage de Liri'a, trois siècles auparavant.

Mais alors qu'il regardait autour de lui, Wicdel ne prêtait pas attention à ce qui se trouvait sous ses pieds, et c'est donc avec une certaine surprise qu'il sentit l'un des pavés du chemin s'enfoncer sous son poids, déclenchant devant lui une explosion de lumière...

14.

Devant Wicdel, la nuit avait fait place à un jour étrange, comme artificiel. La forêt avait disparu faisant place à une cité telle que Wicdel n'en avait jamais vu. Ses hautes tours de verre semblaient défier le ciel. Ce même ciel était d'ailleurs balafré par les traînées d'engins qui rappelaient les dragons des mages, mais en bien plus grand. Wicdel reporta alors son attention devant lui. Le sentier s'était empli d'une foule d'hommes et de femmes à l'aspect étrange qui avançaient d'un pas solennel et régulier. La foule était précédée par six hommes transportant ce qui ne pouvait être qu'un cercueil. L'objet aux parois transparentes laissait en effet apparaître le corps d'un vieillard. Les six hommes de tête pénétrèrent alors dans un bâtiment pyramidal qui semblait être un mausolée.

Ce fut à ce moment que la vision disparut, et Wicdel se retrouva à nouveau dans la forêt d'Oniros, baignée par la seule lumière du sentier, Ethwinok et Maychiri à ses côtés. Instantanément, Wicdel comprit ce qu'il s'était passé. Il s'agissait sûrement d'un mécanisme des Anciens permettant de voir le passé, mécanisme que Liri'a avait également du déclencher, trois siècles auparavant.

Il fit alors signe à ses compagnons de le suivre :

"Venez ! Je sais où se trouve la tombe dont parle Liri'a !"

*
* *

Ogirak m'a menée jusqu'au point névralgique de la cité de Sor-khoroa, l'endroit où son Sorkokia donnait ses audiences, la Grande Salle du Trône. Aucun mot, aucun adjectif ne peut rendre compte avec exactitude de la majesté de cette pièce. Située au sommet de la pyramide de Sor-khoroa, la salle n'avait pas de mur, mais son plafond était supporté par des rangées de colonnades finement ciselée laissant apparaître l'extérieur et offrant une vue imprenable sur la cité. Le trône lui même se trouvait au fond de la salle, gigantesque siège de pierre ouvragée sur lequel était assis un Sorcami à l'allure impressionnante qui ne pouvait être que le Sorkokia. A ses côtés se tenait l'homme-saurien qui m'avait interrogée la veille.

Les membres tétanisés je me suis approché du trône. Ogirak a dû me soutenir plusieurs fois alors que je sentais mes jambes céder sous moi. Arrivée à quelque toises du Sorkokia je me suis agenouillée, n'osant lever les yeux ou croiser le regard du roi Sorcami. Ogirak s'est alors mis à parler avec une voix solennelle :

"Lève-toi humaine !" a t'il dit, traduisant les paroles du Sorkokia. "Thûldos, Sorkokia de Sor-khoroa souhaite entendre ton histoire. D'où viens tu et que cherchais tu à faire sur nos terres ? "

Je sais que j'aurais pu mentir, mais la terreur et une autre sensation que je ne saurais définir m'ont poussée à dire la vérité. J'ai donc raconté du mieux que j'ai pu toute mon histoire, depuis mon départ d'Amilcamar jusqu'à ma capture par les Sorcami, omettant seulement le fait que j'avais agi seule lorsque j'avais quitté le campement que nous avions construit. Le Sorkokia écoutait attentivement, et son regard semblait mesurer chacun de mes mots.

A la fin de mon récit, le Sorkokia s'est tourné vers son subalterne et après avoir brièvement conféré il a annoncé, via Ogirak :

"Humaine, si ce que tu dis est vrai, alors toi et tes compagnons avez violé l'interdit principal du traité de Dûngenkin, que tes an-

cêtres ont signé avec les miens il y a neuf siècles. Nul humain de l'Est n'a le droit de mettre les pieds sur les terres des hommes - sauriens. En violant cet interdit vous avez abandonné votre droit à la vie et mis en danger la paix qui existe entre nos deux peuples. Te rends tu compte de la gravité de ces accusations ?"

J'étais abasourdie. Je venais de réaliser que ce nous avions fait, mes compagnons et moi constituait, aux yeux de ce peuple un acte de guerre. Mais comment aurais-je pu savoir que je violais un traité dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Les légendes des hommes-sauriens que m'avait contées le capitaine ne parlaient pas de ce traité de Dûn- genkin. Bien sûr, je savais que de nombreux écrits avaient été détruits lors des âges sombres qui avaient précédé la guerre des Sables, il y a de cela six cents ans. Ce traité en faisait peut-être partie. Mais il fallait dans l'immédiat que je sauve ma vie, les questions devraient attendre.

"Seigneur, si mes compagnons et moi avons commis une infraction en pénétrant sur vos terres, je vous en demande pardon. Nous n'avions connaissance d'aucun traité nous interdisant de venir et ne souhaitions qu'explorer de nouvelles terres. Nous ne sommes pas venus apporter la guerre."

Le Sorkokia s'est remis à conférer avec son subalterne.

"Je suis tenté de te croire, humaine. Si ce que tu dis est vrai, tes compagnons partiront d'eux mêmes car les terres au sud de Sorkhoroa sont infertiles et peu propices à la fondation d'une ville. Tant qu'ils ne remontent pas jusqu'à la route du Sud, je leur laisserai donc la vie sauve. S'ils découvrent notre présence, cependant je serai forcé d'agir. Quant à toi, tu connais notre existence et je ne peux te laisser retourner chez les tiens. Tu es jeune cependant, et il n'est pas dans mon habitude de tuer des enfants. Tu seras donc condamné à vivre dans l'enceinte de Sorkhoroa jusqu'à la fin de tes jours, en tant que servante de la pyramide. Ogirak te formera. J'ai dit !"

Ces derniers mots constituaient clairement la fin de l'audience. M'inclinant, je suis donc repartie, Ogirak me soutenant. J'avais la vie sauve et c'était tout ce qui comptait. Mais j'étais loin de me douter des merveilles que j'allais découvrir à Sorkhoroa...

15.

L'intérieur de la grotte était d'une obscurité presque palpable. Wicdel n'arrivait même pas à distinguer les formes de ses deux compagnons, pourtant tout proches de lui.

"Je retourne dehors chercher du bois pour une torche", annonça le jeune homme. "Nous avons besoin de lumière et..."

Wicdel s'interrompit brutalement. Au moment où il avait prononcé le mot lumière, un blanc éclatant avait empli son regard, le rendant presque aveugle. Après un petit temps d'adaptation, Wicdel constata que la grotte était à présent entièrement illuminée : on y voyait comme en plein jour. Ethwinok et Maychiri étaient tout aussi surpris que lui, et étaient à court de mots. Maychiri fut le premier à rompre le silence.

"C'est de la sorcellerie, chasim ! Partons avant qu'un sort nous soit jeté."

Wicdel ne répondit pas. Il était trop occupé à observer l'intérieur de ce qu'il avait pris pour une grotte. Ils étaient clairement dans l'antichambre d'un mausolée, ce qui correspondait parfaitement à la vision de Wicdel. Les murs étaient couverts de fresques étranges, dont le temps avait effacé une bonne partie. Près de l'entrée se trouvaient des bancs de pierres, mais la pièce était par ailleurs dénuée de tout mobilier. En face se trouvait une porte métallique rongée par les ans et recouverte d'une fine couche de poussière. Des toiles d'araignées pendaient de partout, donnant à l'ensemble un aspect lugubre, malgré la lumière.

"Chasim, sortons !" réitéra Maychiri d'un ton inquiet.

"Non Maychiri. Tu n'as pas à t'inquiéter. La magie des Anciens est puissante mais je ne pense pas qu'elle soit dangereuse. Liri'a y est venue et en est ressortie sans dommage."

Wicdel jeta un coup d'œil à Ethwinok qui semblait toujours pris dans ses pensées. Il était difficile de savoir ce qui passait par la tête du Sorcami, et Wicdel préférait ne pas le brusquer. Il se dirigea donc vers la porte en métal, curieux de savoir ce qui se trouvait derrière.

La porte n'avait pas de poignée, et était probablement magique, soupçonna Wicdel. A côté se trouvait une plaque de verre sur laquelle était dessinée une main. Sans réfléchir Wicdel posa sa paume à l'emplacement du dessin. La plaque se mit à vibrer puis clignota d'une lumière rouge. Wicdel entendit alors un cri affolé derrière lui.

"Chasim !"

Au centre de la pièce venait d'apparaître un être gigantesque, plus grand qu'Ethwinok, et recouvert d'une armure étincelante. L'armure semblait d'ailleurs faire partie de lui car ses bras n'étaient en fait que deux gigantesques lames sortant de la cuirasse. L'être s'approchait de Wicdel d'un pas vif. Le jeune homme eut à peine le temps de sortir sa machette pour parer le premier coup de la brute.

La lame de l'être métallique fendit la machette comme du beurre, ne laissant dans la main de Wicdel qu'une poignée sans lame. Le jeune homme ne pouvait plus rien faire : il était collé au mur, et la brute ne lui avait laissé aucune issue.

C'était sans compter sur Ethwinok. Alors que Wicdel se croyait perdu, le Sorcami planta sa lance d'un geste précis dans le cou de son adversaire, au seul endroit où l'armure laissait apparaître une matière noire plus souple. Instantanément, l'être métallique arrêta son mouvement et se tourna vers Ethwinok, la lance toujours fichée dans le cou.

Le Sorcami n'avait cependant pas lâché prise, et, bandant ses muscles, il enfonça plus profondément son arme dans le cou de son adversaire, à tel point que celle-ci sembla presque avoir disparu. Aucun sang ne sortait cependant de la plaie du géant de métal et la lance ne semblait que peu l'incommoder.

Alors, d'un coup sec, Ethwinok retira sa lance, arrachant d'un coup une quantité impressionnante de petits fils et composants métalliques qui semblaient venir de l'intérieur du géant. Le brute émit un bourdonnement étrange puis s'affaissa soudainement, ne donnant plus signe de vie.

Reprenant son souffle, Wicdel regarda tour à tour le géant et le Sorcami qui l'avait vaincu et inclina sa tête en un signe de gratitude. Ce n'était pas la première fois que le Sorcami lui sauvait la vie, mais

c'est à ce moment qu'il se rendit vraiment compte de l'ampleur du courage et de la puissance du guerrier Sorcami...

*
* *

Je crois que c'est pendant mon séjour à Sorkhoroa que j'ai vécu les années les plus heureuses de ma vie. Bien sûr, pendant les premières semaines, la frustration de ne pouvoir rentrer chez moi était présente, mais j'étais en vie et c'était tout ce qui comptait.

Ogirak m'a enseigné la langue Sorcami, et au bout de deux mois, j'étais capable de tenir une conversation correcte avec les hommes-sauriens. Ogirak m'a alors engagée comme aide-scribe. J'avais pour mission de le suivre partout où il allait et de noter ce qu'il me disait de noter. J'ai ainsi pu découvrir toutes les facettes de Sorkhoroa, et bientôt, la frustration a fait place à l'émerveillement.

A Sorkhoroa, les humains et les Sorcami vivaient en bonne intelligence. Même si en théorie les humains étaient subordonnés aux hommes-sauriens, il n'était pas rare que ceux-ci obtiennent, comme Ogirak, des postes d'importance. Il faut dire que Sorkhoroa était l'une des plus grandes villes de l'empire Sorcami. Le Sorkokia de Sorkhoroa régnait en effet sur tous les clans du Sud de Sorcasard et sa capitale était devenu le point névralgique de la région. Ses marchés regorgeaient de mets étranges et d'étoffes colorées. Ses artisans, humains et Sorcami, étaient d'une habileté incomparable...

Plus le temps passait plus j'appréciais ma nouvelle vie, et les Sorcami m'ont très vite fait confiance. J'en suis même venue à me lier d'amitié avec l'un d'entre eux, Lyotus, l'un des gardes de la pyramide. Nous échangeons beaucoup sur l'histoire de nos peuples respectifs et il était aussi avide que moi de connaître l'histoire d'Erûsard.

La vie était douce et les mois ont succédé aux mois. Je m'étais faite à l'idée de passer le reste de mes jours en paix à Sorkhoroa, à rassembler toutes les connaissances que je pouvais sur les Sorcami.

Mais le sort devait en décider autrement. Et c'est deux ans après mon arrivée à Sorkhoroa que tout a basculé...

16.

Le monstre de métal avait, malgré la terreur qu'il inspirait, piqué la curiosité de Wicdel. L'être n'était en effet mentionné nulle part dans les écrits de Liri'a. Il s'agissait très vraisemblablement d'une sorte de gardien du mausolée, maintenu en vie pendant des siècles par la magie des Anciens. Mais comment Liri'a avait-elle pu l'éviter ? Et que gardait-il exactement ? Des reliques des Anciens, ou les trésors que l'auteur d'Hînkon ardayn avait probablement cachés ici même ? La réponse se trouvait sûrement derrière la porte de métal qui s'était ouverte au moment où la brute était apparue.

"Chasim, nous devons partir. Les ancêtres ne veulent pas que nous venions ici. C'est sacrilège !"

Les paroles de Maychiri, n'affectèrent pas Wicdel. Poussé par sa soif de savoir, il avait déjà commencé à s'approcher de la porte. Bien que la présence de la brute lui ait inspiré une prudence salutaire, sa curiosité était toujours la plus forte. Avant de franchir le pas de la porte, il se tourna cependant vers Ethwinok.

"Qu'en pensez-vous, Ethwinok ? Devrions nous nous arrêter ici ?"

Le Sorcami jeta un simple coup d'oeil à la masse de métal inerte.

"Ce n'est pas mon avis. Continuons."

Le ton laconique de l'homme-saurien était sans appel, et, en deux pas, il avait passé la porte. Wicdel le suivit sans hésitation et Maychiri, ne souhaitant pas rester seul, leur emboîta le pas à contrecœur.

La porte donnait sur un long couloir éclairé par la même lumière que celle de l'antichambre. Les murs, d'un gris terne, étaient nus, parcourus de toiles d'araignées. Le passage était interminable, et il fallut de longues minutes à Wicdel et à ses compagnons pour en atteindre le bout. Une porte de métal similaire à celle de l'antichambre se trouvait au fond. Contrairement à la porte de l'antichambre, cependant, celle-ci était déjà entrouverte et les trois compagnons purent s'y faufiler.

Derrière se trouvait la plus grande pièce qu'il ait été donnée de voir à Wicdel. Son diamètre représentait au moins cent toises. Le plafond était un dôme soutenu par des voûtes gigantesques et laissant apparaître le ciel au travers de vitres colorées. Ils n'étaient clairement plus dans une grotte mais bien dans un bâtiment construit il y avait des millénaires par les anciens. Les murs étaient l'antithèse même du gris du couloir : ils étaient recouverts de magnifiques motifs dorés que le temps, étrangement, semblait à peine avoir altérés.

Au centre de la pièce se trouvait un autel sur lequel était posé un long coffre de pierre. La nature de ce dernier ne faisait aucun doute : "Une tombe!", s'exclama Wicdel. Son excitation était palpable : il touchait au bout. "Le trésor est dans la tombe", dit-il, répétant inconsciemment les mots de Liri'a.

*
* *

Je me rappelle de ces événements comme s'ils s'étaient produits hier. Alors que, comme à mon habitude, je rêvassais devant l'une des innombrables fontaines de Sorkhoroa, j'ai vu apparaître Ogirak. Celui qui avait été mon mentor pendant mes difficiles premières semaines dans la ville Sorcami avait l'air très inquiet, angoissé même. Je ne l'avais jamais vu dans cet état là.

"Liri'a, tu es convoquée immédiatement à la grande salle d'audience. Le Sorkokia t'attend."

Je me suis levée d'un bond, présentant la gravité de ce qui était arrivé.

"Je te suis, Ogirak."

J'ai emboîté le pas au scribe, l'esprit en alerte. J'ai bien entendu essayé de l'interroger durant notre trajet jusqu'à la salle d'audience, mais en vain. Ce n'est que lorsque j'ai été amenée devant le Sorkokia que j'ai su ce qui justifiait une si exceptionnelle entrevue. Ce n'était que la deuxième fois que je me trouvais devant le maître de Sorkhoroa, et sa présence était toujours aussi impressionnante. Cette fois-ci,

cependant, je pouvais comprendre ses paroles sans traduction, et cela me donnait une confiance toute relative.

"Liri'a d'Amilcamar, le peuple Sorcami a besoin de ton aide. Comme je n'en ai jamais douté, tu disais vrai à propos de la colonie que tes compagnons de voyage ont fondé au sud de notre cité. Mais contrairement à mes espérances, tes compatriotes ont réussi à prospérer sur cette terre infertile, et ils ont apparemment décidé de venir plus au nord. Un nombre important d'entre eux a trouvé la route de Sorkhoroa et se dirige vers ici. Mes éclaireurs les suivent de loin, mais ne sont pour l'instant pas entrés en contact. Il est cependant vital qu'ils n'atteignent pas notre cité, et je suis prêt à employer tous les moyens pour les arrêter. Mes conseillers prônent un assaut militaire, mais je suis enclin à trouver une solution pacifique si elle existe. C'est pour cela que j'ai besoin de tes conseils, toi qui connais ces hommes."

Les paroles du Sorkokia étaient comme autant de coups de tonnerre ébranlant le fragile édifice de mon esprit. Le capitaine Frisûn s'était donc finalement décidé à explorer les terres du Nord. Et comme moi deux ans auparavant il allait se heurter aux Sorcami. Et c'était à moi que revenait la responsabilité d'éviter que cette rencontre se termine en un bain de sang. Je devais me montrer à la hauteur...

17.

Tous les Sorcami et humains de la cour du Sorkokia me regardaient d'un air mauvais. Je pouvais presque lire dans leur pensées : "Qui était cette étrangère qui avait réussi à gagner la confiance du Sorkokia au point qu'il lui demande conseil?". Le Sorcami qui m'était le plus hostile était clairement Riùkhlos, qui m'avait interrogée en premier lors de mon arrivée à Sorkhoroa. Il était le commandant en chef de l'armée du Sorkokia et son principal conseiller militaire. C'était sûrement lui qui avait conseillé l'assaut à son souverain, ce qui en faisait mon principal "adversaire". Il s'agissait donc pour moi d'être plus convaincante que lui. Prenant mon courage à

deux mains, j'ai donc commencé mon plaidoyer :

"Ô noble Sorkokia, je ne pense pas que la destruction de mes compagnons soit la meilleure solution à votre problème. Comme vous l'avez dit, j'ai voyagé avec eux et je connais leurs motivations. Je ne vous mentirai pas en disant que leurs intentions sont entièrement désintéressées. Ces hommes, et notamment leur capitaine, Censam Frisûn, sont partis à l'aventure dans l'espoir de récolter gloire et richesse. Mais la force n'est pas le seul moyen d'atteindre cet objectif : si vous les amenez à voir la splendeur de cette ville, je suis sûre qu'ils seront prêts à commercer avec vous. Nos deux peuples ont beaucoup à échanger, et peut-être est-il temps de combler le fossé qui nous sépare."

Je n'étais pas mécontente de mon petit discours. Je sentais qu'il avait fait impression, laissant le Sorkokia dans une profonde réflexion. Du moins jusqu'à ce que Riùkhlos prenne la parole.

"Ce que propose cette humaine n'est pas conforme à nos lois, maître. Le traité de Dûngenkin est formel : le châtement pour les humains de l'est venant sur nos terres est la mort. Cette loi est sans équivoque. Nous devons l'appliquer. Et, personnellement je ne crois pas un mot de ce que raconte cette enfant ! Même si les hommes de l'orient commencent par commercer avec nous tant qu'ils se sentent en infériorité numérique, il ne faudra pas longtemps avant qu'ils jalouent nos richesses. Alors ils nous attaqueront pour prendre ce dont ils ont envie. C'est toujours ainsi qu'ils ont procédé, et c'est la raison profonde du traité de Dûngenkin. Laissez moi donc leur apprendre la valeur de cette loi !"

Le Sorcami avait parlé avec véhémence, et son ton trahissait la haine qu'il avait des humains. Il me restait cependant un dernier argument pour plaider ma cause :

"Il y a fort à a parier que l'expédition qui s'approche d'ici ne représente pas l'intégralité des hommes qui ont pris la mer avec moi. Si vous les attaquez, ceux qui sont restés en arrière sauront forcément que quelque chose de dangereux a mis fin à la vie de leur compagnons. Leur réaction pourrait alors bien être l'inverse de ce que vous escomptez. Plutôt que de les inciter à ne jamais reposer les

pieds sur ces terres, ils pourraient décider, par esprit de revanche, de revenir en force avec l'appui de nos souverains. Et alors ce serait la guerre, ce qui n'est souhaitable pour aucun d'entre nous."

A ma grande surprise, Riûkhlos n'a pas répondu et s'est contenté de sortir de la salle d'audience à grand pas. Je m'étonnais quelque peu de ce manque de respect envers son souverain, mais je n'ai pas eu le temps de m'attarder sur ce fait, car le Sorkokia avait repris la parole.

"Ton dernier argument est le même que celui que j'ai opposé à Riûkhlos. Cela me conforte donc dans ma décision. J'ai décidé de t'envoyer, en compagnie de Lyotus, pour négocier avec tes compagnons les termes d'un traité nous permettant de vivre en bonne intelligence. Tu pars dans l'heure, Liri'a d'Amilcamar."

Ces paroles avaient clairement valeur d'ordre. Je suis donc sortie de la salle sans mot dire. Ogirak m'a accompagnée jusqu'aux portes de la ville où m'attendait Lyotus. Je n'en revenait pas ! Après deux ans de "captivité" j'allais revoir mes compagnons de voyage.

*
* *

Wicdel commençait déjà à s'approcher de la tombe, mais Ethwinok le retint.

"Un peu de prudence, homme-Wicdel. Il y a peut-être encore des pièges protégeant ce que tu cherches."

Le jeune homme, se remémorant l'épisode du monstre de métal, s'arrêta net. Il valait effectivement mieux avancer avec circonspection. Il prit donc le temps d'observer attentivement la grande salle où il se trouvait. Le sol était recouvert de motifs étranges dont certains luisaient faiblement. Méfiant, Wicdel posa doucement le pied sur l'un des motifs non illuminés. Instantanément, un trait de lumière vint frapper la pierre, laissant une marque noire à l'endroit où le pied du jeune homme s'était trouvé un moment auparavant. Wicdel salua intérieurement la prudence d'Ethwinok. S'il avait continué sur sa lancée, il se serait fait transpercer de part en part par ce rayon.

Comprenant alors le véritable sens de la phrase de Liri'a "Suis le sentier lumineux", le jeune posa le pied sur l'un des motifs lumineux. Et bien sûr, aucun rayon ne vint le frapper. Il progressa alors rapidement, passant d'un motif lumineux à l'autre jusqu'à se retrouver au centre de la salle, tout près de la tombe. Mais là, une dernière surprise l'attendait...

18.

Les Sorcami ne possédaient pas de chevaux et se déplaçaient de ville en ville principalement en marchant. Il leur arrivait parfois d'utiliser des montures volantes qu'ils appelaient Raksûlaks, mais je n'en avais jamais vues. C'est donc à pied, en compagnie de Lyotus et d'Ogirak que j'ai franchi les portes de Sorkhoroa pour la seconde fois de ma vie. Je n'étais cependant plus l'adolescente effrayée qui était arrivée deux ans auparavant, prisonnière de la garde de la ville, mais une "ambassadrice" de l'un des plus puissants chefs des Sorcami. Même si j'appréhendais le premier contact de mes compagnons avec les hommes-sauriens, j'étais fière de pouvoir participer à ce moment historique.

Un petit vent frais parcourait les collines herbeuses entourant Sorkhoroa, me faisant frissonner sous mes vêtements de lin blanc. Lyotus ne semblait pas en être incommodé, mais je suppose que la peau écailleuse des Sorcami les protège plus efficacement que n'importe quel vêtement.

Nous avançons à pas mesuré. Je savais que les Sorcami auraient pu aller plus vite, mais ils devaient nous attendre, Ogirak et moi, car notre allure de marche était bien plus lente que la leur. Lyotus m'avait dit que nous avions près de dix lieues à parcourir pour retrouver l'endroit où les colons humains avait rejoint la route du Sud : c'était à cette allure, une marche d'une journée. Nous risquions donc d'arriver la nuit...

Cela faisait déjà plusieurs heures que nous marchions et j'étais silencieuse, absorbée dans mes pensées. J'ai alors aperçu une longue colonne de fumée noire au sud, vers notre destination. Lyotus, qui

avait le regard bien plus perçant que le mien, s'est écrié :

"Des Raksûlaks!"

Et effectivement, on distinguait autour de la colonne de fumée des petits points noirs qui tournaient et plongeaient vers le sol. C'est à ce moment que j'ai réalisé ce que cela signifiait : bravant les ordres de son souverain, Riûkhlos avait attaqué mes anciens compagnons de voyage. Et l'utilisation des montures volantes lui avait permis d'arriver bien avant nous. Prenant conscience de la gravité de la situation, j'ai demandé à Lyotus :

— Lyotus, il faut que vous nous portiez, Ogirak et moi. Nous devons arriver là bas le plus vite possible !

— Tu as raison Liri'a, a répondu le garde Sorcami. Monte sur mon dos, nous allons courir.

Et c'est donc perchée sur le dos écailleux du Sorcami que nous avons parcouru les quelques lieues nous séparant du lieu de la bataille. Les hommes sauriens couraient à une vitesse phénoménale, et il ne nous pas fallu plus d'une heure pour arriver à destination.

Au fur et à mesure que nous approchions, le ciel s'obscurcissait, et la fumée venait envahir mes poumons. Bientôt j'ai pu distinguer des cris de douleur et d'agonie qui resteront à jamais gravés dans ma mémoire. Arrivés au sommet de la colline surplombant le campement de mes compagnons, nous avons eu une vision d'horreur absolue.

Là où s'étaient probablement tenues des rangées de tentes se trouvaient des restes noirâtres et calcinés brûlés par des torches lancées par les Sorcami. Des silhouettes humaines gisaient autour de ces cendres. La plupart étaient inertes, mais certaines bougeaient encore, se raccrochant à ce qui leur restait de vie et se tordant de douleur. Un peu plus loin se trouvaient des hommes encore debout, tentant courageusement de résister à la menace venue du ciel. Je n'arrivais pas encore à les distinguer individuellement mais je savais que le capitaine Frisûn, s'il était encore vivant, devait se trouver parmi eux.

C'est alors que j'ai vu pour la première fois de ma vie un Raksûlak. Ces êtres terrifiants étaient tout aussi reptiliens que les Sorcami et ils descendaient du ciel comme des oiseaux de proie. Ils étaient

chacun montés par un Sorcami équipé de longues lances. Alors que les Raksûlaks piquaient, leurs cavaliers jetaient leurs lances sur les colons désemparés qui ne pouvaient que se protéger en levant leurs boucliers.

"Il faut arrêter ce massacre !" ai-je hurlé à Lyotus.

Le Sorcami ne m'a pas répondu mais a commencé à dévaler la colline à toute vitesse en direction des humains. Il a alors ramassé l'une des lances qui traînaient par terre, et, de toute la force de son bras, l'a envoyée vers le Raksûlak le plus proche. La lance a fait mouche, et le Raksûlak s'est écrasé à terre. Surpris de cette résistance inattendue, les autres monstres volants se sont éloignés, laissant les humains tranquilles pour quelques instants. L'un des colons a alors sauté sur son cheval et s'est éloigné au galop en direction du sud. Il a été si vite que j'ai à peine eu le temps de reconnaître, à sa barbe, le capitaine Frisûn. Je ne pouvais pas croire qu'il s'enfuyait, laissant ainsi ses hommes aux mains des Sorcami. J'ai crié :

"Capitaine, attendez ! C'est moi Liri'a !"

Mais ma voix s'est éteinte dans le bruit de la bataille et le capitaine a continué sa course vers le sud. Les pilotes des Raksûlak avaient d'ailleurs repris leurs esprits et certains se dirigeaient vers nous tandis que les autres continuaient leur boucherie. J'ai alors entendu une voix qui criait en Sorcami.

"Va t'en Lyotus, et emporte avec toi cette femelle humaine avant que je ne lui fasse subir le même sort qu'à ses compagnons. Ton travail ici est terminé. Tu peux dire au Sorkokia que la menace est écartée."

C'était Riûkhlos qui avait parlé sur ce ton impératif. Il se trouvait au dessus de nous, perché sur un Raksûlak. Lyotus lui a répondu d'un air de défi :

"Je n'ai d'autre choix que de t'obéir, Riûkhlos. Mais sois assuré que le Sorkokia sera mis au courant de tes actions."

"Laisse donc ce couard se lamenter. J'ai fait ce qui était nécessaire pour notre peuple et je n'ai pas à en avoir honte."

Riûkhlos a alors fait tourner son Raksûlak et est parti. La plupart des humains était à présent à terre. Il y avait là près de la moitié de

l'équipage de l'Amatshême, si j'avais bien compté. Alors que Lyotus s'en allait, cette vision d'horreur est restée à jamais gravée dans ma mémoire, me montrant que même un peuple aussi raffiné que les Sorcami était capable de la pire barbarie...

19.

La tombe était scellée ! Ou, plus précisément, Wicdel n'avait devant lui qu'un bloc de pierre grise uniforme, sans aucune ouverture ni poignée d'aucune sorte. Comment savoir s'il y avait quelque chose à l'intérieur de la tombe s'il était impossible de l'ouvrir ? La première réaction de Wicdel fut une bouffée de désespoir face à cette nouvelle difficulté, mais il se ressaisit vite. Liri'a ne l'aurait pas mené aussi loin, lui et ses compagnons, sans raison. Il y avait forcément une solution à ce problème...

Alors que Wicdel réfléchissait, Ethwinok s'était à son tour approché de la tombe, prenant bien soin de marcher lui aussi sur les motifs lumineux. Maychiri, incertain de ce qu'il avait à faire, était resté en arrière.

C'est au moment même où l'homme-saurien mettait le pied sur le piédestal soutenant la tombe que l'impensable se produisit. Une fente se dessina sur le bloc de pierre, aux trois quarts de sa hauteur, s'agrandissant petit à petit. La partie haute de la pierre se mit alors à coulisser d'elle même, révélant progressivement son contenu.

Wicdel eut un mouvement de recul qui lui fit presque perdre l'équilibre. Il se ressaisit cependant à temps et posa les yeux sur ce qui se trouvait à l'intérieur de cette "tombe".

Aucun reste humain n'était présent, mais le coffre de pierre regorgeait de merveilles telles que Wicdel n'en avait jamais vu. L'intérieur était rempli d'objets magnifiques tous fait de métaux rares ou de pierres précieuses. Il y avait là médailles, vases, statuettes, bijoux, armes, d'une beauté incomparable. Tous ces biens étaient finement ouvragés, témoignant de l'incroyable talent des artisans qui les avaient fabriqués. Et tous étaient indubitablement d'origine Sor-

cami. Il y'en avait là pour une véritable fortune, à en faire pâlir un seigneur de Dùen.

Wicdel était sous le choc, et c'est avec peine qu'il réalisa ce qui se trouvait sous ses yeux. Il avait trouvé le trésor de Liri'a! Il avait atteint son but et découvert ce secret caché il y avait plus de trois cents ans.

Un objet attira alors l'attention du jeune homme. Il s'agissait d'un livre à la couverture de cuir passée et qui devait être très ancien. Curieux, Wicdel s'en empara et l'ouvrit afin d'en lire la première page. Wicdel reconnut l'écriture familière de Liri'a...

"Bravo à toi, étranger. Si tu tiens ce livre entre tes mains, c'est que tu es parvenu à déchiffrer mes écrits. Tu détiens probablement déjà mon ouvrage Hînkon ardayn, qui t'a guidé jusqu'ici.

Je vais cependant te demander un effort de lecture supplémentaire, car la fin de Hînkon ardayn n'était pas complète. Je l'ai volontairement obfusquée afin que la découverte de ce trésor ne soit pas trop facile.

Tu as à présent entre tes mains la véritable fin d'Hînkon ardayn. Il est important que tu la connaisses afin de saisir véritablement la portée du trésor dont tu es à présent responsable. Je vais donc reprendre mes écrits à partir du moment où, les yeux emplis d'horreur, je suis rentrée à Sorkhoroa après avoir vu le massacre de mes anciens compagnons de voyage."

*
* *

Je ne me rappelle presque pas du voyage de retour vers la capitale Sorcami, tant la violence et l'horreur de ce qui s'était produit envahissaient mes pensées. La seule chose dont je me souviens avec certitude est que Lyotus m'a portée tout le long du chemin...

Ce n'est que lorsque nous avons franchi le mur d'enceinte de Sorkhoroa que j'ai recommencé à avoir une pensée cohérente. Je me suis alors rendue compte qu'il fallait que nous agissions rapidement.

Dès que Riùkhlos serait rentré, il ferait tout pour nous empêcher de voir le Sorkokia...

A ce moment, la nuit était déjà bien avancée. La lune était haute dans le ciel, éclairant d'une lueur fantomatique la pyramide centrale de la ville. Détachant mon regard de cette étrange vision, je me suis tournée vers Ogirak, qui merchait juste derrière Lyotus.

— Crois-tu que nous pourrions obtenir une audience à cette heure ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas Liri'a. D'ordinaire le Sorkokia ne reçoit personne de nuit, mais nous ne sommes pas porteurs d'un message ordinaire.

— Nous devons absolument le voir. Repose moi, Lyotus, je pense être capable de marcher jusqu'au palais, maintenant.

A ma grande surprise, les gardes du palais nous ont laissé rentrer sans aucune difficulté, ouvrant grand les portes à notre simple vue.

"Il semblerait que le Sorkokia nous attend", dit Lyotus. Tous les sens de l'homme-saurien étaient aux aguets, comme s'il s'attendait à tout moment à un guet-apens.

J'avais moi même des doutes quant à l'accueil que nous réservait le souverain Sorcami. Le fait qu'il nous attende était-il un bon ou un mauvais signe ? Est-ce que Riùkhlos avait pu nous devancer ? Autant de questions qui allaient bientôt trouver leur réponse.

20.

Lorsque nous sommes entrés dans les quartiers privés du Sorkokia, j'ai constaté avec soulagement qu'il se trouvait seul. Il semblait nous attendre impatiemment et s'est levé d'un bond en nous voyant arriver. Son visage était sombre, et c'est d'un ton grave qu'il s'est adressé à nous.

"Enfin vous voilà ! Je n'étais pas sûr de vous revoir. Le rapport que j'ai reçu disait que vous étiez repartis, mais..."

Le Sorkokia s'est repris :

"Comme vous vous en doutez, je suis au courant des actions de Riùkhlos et je sais pratiquement tout de ce qui est arrivé aux colons

humains. Riûkhlos peut penser que je suis faible et indécis, mais mon réseau de renseignement est toujours très efficace...

L'heure est grave, mes amis. D'ici quelques heures, Riûkhlos sera de retour à Sorkhoroa, et il n'y a rien que je puisse faire pour l'arrêter."

Cette dernière phrase m'a fortement surprise, à tel point que je n'ai pas hésité à couper la parole au Sorkokia.

"Comment cela, sire ? Riûkhlos vous a désobéi, vous devez sûrement pouvoir le faire arrêter, n'est ce pas ?"

Ogirak m'a regardé avec horreur, choqué par mon impertinence, mais le Sorkokia s'est contenté de me répondre calmement.

"Ce n'est pas aussi simple, jeune Liri'a. Mon pouvoir repose sur la confiance que m'accordent les chefs des grandes familles de la ville, et Riûkhlos dispose hélas de puissants alliés parmi eux. De plus, même s'il a ouvertement défié un de mes ordres, Riûkhlos peut invoquer le fait que cet ordre n'était pas légal. Le traité de Dûngenkin stipule en effet que tout humain de l'est mettant le pied sur nos terres doit mourir, et, en vous envoyant en tant qu'émissaire je ne l'ai pas respecté. Donc, si je l'emprisonnais maintenant, je devrais répondre de mes actes devant notre juge suprême, le Ūesakia, qui me forcerait probablement à abdiquer pour non-respect de la loi. C'est bien entendu ce que souhaite Riûkhlos : il est le mieux placé pour me succéder, et je le soupçonne d'avoir planifié ceci depuis longtemps."

J'étais abasourdie. Les paroles du souverain Sorcami m'ont fait réaliser que le pouvoir d'un Sorkokia était loin d'être aussi absolu que ce que j'avais imaginé. Le maître de Sorkhoroa se trouvait donc en fâcheuse situation. Je m'apprêtais à lui répondre, mais avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, Lyotus m'a devancé :

"Mais sire, c'est un coup d'état. Le peuple ne l'acceptera jamais."

"N'en sois pas si sûr, fidèle Lyotus. Le peuple n'irait pas à l'encontre d'une décision du Ūesakia. Et Riûkhlos sait se montrer ... persuasif. Mais ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention d'abdiquer. C'est pour cela que je ne vais pas faire emprisonner Riûkhlos, mais accepter la responsabilité de ses actes. Ceci risque hélas de mettre

la jeune Liri'a en danger. Riûkhlos va réclamer sa tête au nom du traité de Dûngenkin et je ne serai plus capable de la protéger."

J'en suis restée bouche bée. Allais-je donc devoir subir le même sort que mes anciens compagnons ? C'était impossible... Le Sorkokia, voyant mon expression, se remit à parler.

"J'ai cependant un plan qui me permettra de faire d'une pierre deux coups. Sauver Liri'a et porter un coup aux ambitions de Riûkhlos. Si j'ai violé le traité de Dûngenkin, c'est parce que je suis intimement convaincu qu'attaquer les humains constitue un suicide. En massacrant tes anciens compagnons, jeune LIri'a, nous avons commis un acte de guerre. Et s'il est une chose que l'histoire m'a apprise, c'est que les humains sont très doués pour le combat. J'ai bien peur que nous n'ayons bientôt à subir les conséquences de nos actes : les hommes de l'est vont revenir en force et nous ne pourrons rien faire pour les arrêter.

La terrible guerre qui nous attend n'épargnera rien. C'est pourquoi je souhaite dès maintenant mettre à l'abri mes biens les plus précieux, les soustrayant ainsi à la fois à Riûkhlos et aux éventuels envahisseurs. Liri'a, je vous confie, à Lyotus et toi, la mission de mettre en lieu sûr le trésor de ma famille. Il s'agit d'objets de grande valeur qui m'ont été transmis de génération en génération. Vous devrez les transporter jusqu'à la forêt d'Inokos qui se trouve au nord de Sorkhoroa, et qui recouvre les ruines de l'ancienne cité d'Onirakin. Là, je vous charge de les cacher à un endroit que personne ne pourra trouver. Vous devrez ensuite rester dans la forêt jusqu'à nouvel ordre. Un clan Sorcami y habite et vous aidera. Ainsi Liri'a sera soustraite à la fureur de Riûkhlos et mon trésor sera à l'abri. Acceptez-vous cette mission ?"

Lyotus et moi avons répondu "oui" d'une même voix, conscients de l'importance de ce que nous avons à faire. Je savais à présent où se trouvait mon devoir. Même si la décision que j'avais prise était en partie dictée par mon instinct de survie, j'étais douloureusement consciente de la véracité des propos du Sorkokia. Le capitaine Frisûn avait survécu à l'assaut de Riûkhlos et s'il parvenait à rentrer en Erûsard, il ne manquerait pas de faire son rapport. Et inévita-

blement d'autres navires viendraient, avec des intentions bien plus belliqueuses que l'Amatshïme. C'en serait fini de la tranquillité de Sorkhoroa. Il ne me restait donc qu'à partir, consciente de la situation précaire dans laquelle je me trouvais...

21.

Lyotus et moi avons quitté Sorkhoroa moins de deux heures après avoir vu le Sorkokia. Le souverain Sorcami avait fait préparer un chariot contenant les richesses qu'il voulait cacher et nous l'avait confié. Il faisait encore nuit lorsque nous sommes partis, et le jour ne s'est levé que plusieurs heures après notre départ : la pyramide de la cité était déjà loin.

Nous avons avancé vers le nord une bonne partie de la journée, jusqu'à nous retrouver à la lisière de la forêt qui marquait la frontière du domaine de Sorkhoroa.

"Inokos, a annoncé Lyotus. C'est un endroit étrange, Liri'a. Cette forêt a poussé sur les ruines d'une cité des Anciens, et on dit que les esprits des mages d'autrefois hantent ces lieux."

"Il n'y a donc pas de Sorcami ici ?" ai-je demandé, inquiète.

"Si, Liri'a. Le clan d'Inokos habite cette forêt. C'est un peuple tout aussi étrange que cet endroit. Ils vivent encore selon les plus anciennes traditions et refusent de sortir de leur forêt qu'ils considèrent comme sacrée. Ils sont cependant, du moins en théorie, soumis à l'autorité du Sorkokia. Ils sont très sauvages, et il vaut mieux que tu me laisses parler lorsque nous les rencontrerons."

Rencontre qui n'a pas tardé. Alors que nous discutions, un Sorcami à l'allure farouche est descendu d'un bond de l'arbre dans lequel il se cachait et s'est approché de nous. J'ai eu un mouvement de recul, mais Lyotus a fait face au nouvel arrivant sans broncher.

"Qui êtes-vous et que venez vous faire sur les terres d'Inokos ? " a demandé le Sorcami de la forêt d'un ton péremptoire.

"Paix sur toi, ami, a répondu Lyotus. Mon nom est Lyotus et cet humaine se nomme Liri'a. Elle m'accompagne dans une mission que nous effectuons pour Thûldos, Sorkokia de Sorkhoroa. Nous avons

été chargés de mener ce chariot dans la forêt d'Inokos afin d'en soustraire le contenu aux ennemis du Sorkokia. Nous laisseras-tu passer ?"

Le garde nous a regardés pendant un long moment, puis, mû par quelque décision interne s'est écarté et nous a fait signe de le suivre.

"Je vais vous conduire au Shaman. Il décidera de votre sort."

Nous nous sommes alors enfoncés dans la forêt, et bientôt, nous avons dû laisser là le chariot et les bêtes le tirant, transportant à la main son contenu. Transporter des caisses contenant de lourds objets métalliques ne semblait incommoder nullement les Sorcami. La force des hommes-sauriens est en effet bien supérieure à celle d'un humain. C'était donc moi qui ralentissait la marche, alors que je ne portais rien. Au bout de quelques heures nous sommes arrivés à un petit village planté au milieu de la forêt, où nous attendait un Sorcami qui paraissait très âgé.

Il s'agissait de Storokh, shaman et chef spirituel du clan d'Inokos. A notre grande surprise, il était déjà au courant de notre mission, en ayant été prévenu par un messager du Sorkokia.

"Le trésor de Thûldos sera à l'abri ici nous a-t'il dit. Et vous aussi. Mais je devrais vous demander de ne pas quitter ce village. La forêt d'Inokos peut être dangereuse pour ceux qui ne la connaissent pas, et j'ai promis à Thûldos de vous garder en vie."

C'est ainsi qu'a commencé mon long séjour dans la forêt d'Inokos. Petit à petit, les jours se sont transformés en semaines, puis en mois, puis en années. La vie était agréable, bien que souvent ennuyeuse. Il n'y avait pas grand chose à faire au village, sinon se promener. Les Sorcami ne me confiaient que peu de tâches, et j'étais le plus souvent livrée à moi même. Seules mes conversations avec Lyotus égayaient un peu mes journées.

J'ai donc commencé, malgré l'interdiction que nous en avait faite le shaman, à explorer la forêt, parfois accompagnée de Lyotus. Et quelles découvertes j'ai fait ! J'ai trouvé de nombreuses ruines dans cette forêt qui avait dû être une ville extraordinaire à l'époque des Anciens. La forêt était parcourue de nombreux sentiers dont certains s'illuminaient seuls la nuit. J'ai supposé qu'il s'agissait des routes des

anciens. Et c'est en suivant une de ces routes que j'ai fait ma plus belle découverte.

Il s'agissait probablement d'un mausolée dont l'entrée était marquée par une borne magique permettant de revivre à l'infini la cérémonie funèbre de celui qui avait été enterré là. L'endroit était parcouru de pièges, ou plutôt de systèmes de sécurité mis en place par les Anciens. Mes années d'exploration de la forêt m'avaient cependant donné une certaine expérience de ces pièges. Les gardiens d'acier des Anciens, par exemple, ces monstres mécaniques protégeant les plus grands secrets des mages d'autrefois, n'avaient désormais pour moi plus aucun secret. Mais ce n'est que lorsque j'ai aperçu le mausolée que j'ai compris à quoi ces connaissances allaient pouvoir servir.

Cela faisait alors quinze ans que j'étais à Inokos. La vie des Sorcami est bien plus longue que la nôtre et je savais que le Sorkokia pouvait se permettre d'attendre quinze ans de plus avant de réclamer son trésor, s'il le voulait. Je me doutais cependant que jamais le souverain Sorcami ne viendrait réclamer son bien. En le cachant dans la forêt, il voulait simplement le préserver du malheur, pour les générations futures...

Nous n'avions que peu de nouvelles de ce qui se passait à Sor-khoroa et cela me pesait. J'avais cependant réussi à apprendre que de nouveaux navires humains avaient accosté au sud de la ville et je savais, en mon for intérieur, que les prédictions du Sorkokia allaient bientôt se réaliser : la guerre était proche.

Réalisant ceci, je voulais, d'une manière ou d'une autre laisser un témoignage de ce que j'avais vécu ici, afin de permettre à d'autres hommes de comprendre et de réaliser la richesse de la culture Sorcami. Nous avons donc, avec Lyotus, décidé de cacher le trésor du Sorkokia dans le mausolée. Ainsi, il serait à l'abri de tous, car nous serions les seuls à en connaître l'emplacement. J'ai donc modifié les pièges des anciens, et notamment leurs gardiens d'acier, de manière à ce que seul un humain accompagné d'un Sorcami puisse les déjouer. Puis, dans l'hypothèse de mon décès, j'ai commencé à écrire ce livre, dont une version contenait une carte qui devait être le premier indice permettant de retrouver le trésor. Le deuxième indice

était un médaillon que j'ai confié au shaman du clan d'Inokos, et qui devait indiquer l'emplacement exact du mausolée.

Le livre final, cependant, (la version que tu tiens entre les mains, cher lecteur) je l'ai mis avec le trésor, afin que seul celui qui puisse se prétendre mon héritier puisse le lire...

Et c'est ainsi que j'en arrive à la fin de mon histoire. Au moment où j'écris ces derniers mots, nous sommes sur le point de refermer le mausolée sur son merveilleux contenu. Peut-être suis je trop pessimiste quant à l'avenir et qu'aucune guerre n'aura lieu, mais si c'est le cas, j'ai fait en sorte que seul un ami des Sorcami puisse s'emparer de ce trésor.

Je te le confie donc, cher lecteur, avec la tâche de le remettre à son véritable propriétaire : le Sorkokia Thûldos de Sorkhoroa ou un de ses descendants. Je vais à présent partir avec Lyotus pour la région de Sorcamien, où se trouve le Ũesakia, le juge suprême des Sorcami, afin de plaider auprès de lui la cause de la paix.

L'espoir ne m'a pas quittée et j'espère, mon héritier que tu sauras te montrer digne de l'honneur qui t'est fait.

Qu'Erû guide toujours tes pas.

Liri'a.

22.

L'esprit encore plein des mots de Liri'a, Wicdel referma le livre. Le jeune homme resta pendant un long moment plongé dans une profonde réflexion. Ethwinok l'observait attentivement. Maychiri, toujours posté près de l'entrée du mausolée, se demandait ce qu'il se passait.

La première chose qui avait frappé Wicdel à la lecture de ces pages était l'esprit visionnaire du Sorkokia et de Liri'a. En effet, moins de deux ans après l'écriture d'Hïnkon ardayn, l'armée de l'empire de Dûen avait débarqué sur les côtes de Nîtsanif. Ainsi avait commencé la Guerre des Sorcami, qui avait permis aux hommes de l'Empire de conquérir Sorcasard, ne laissant aux hommes-sauriens que leur fief de Sorcamien. Les plus sombres prédictions du Sorkokia

Thûldos s'étaient donc réalisées, et Wicdel se doutait qu'il avait dû périr lors des sanglants combats qui avaient déchiré Sorcasard.

Il était difficile de deviner ce qu'il avait pu advenir de Liri'a. Si elle était retournée parmi les hommes, les Dûeni l'auraient probablement considérée comme traîtresse et exécutée. Mais les Sorcami non plus ne devaient pas voir sa présence d'un bon œil : elle représentait la race qui les avait exterminés. Wicdel soupçonnait que Liri'a avait dû se réfugier dans les régions les plus reculées de Sorcamien, à l'abri de tous, là où elle avait laissé son livre. Un bien triste sort pour celle qui avait tenté, à ses risques et périls, d'unir hommes et Sorcami.

L'héritage de la jeune fille restait, cependant, et les merveilles qu'il avait devant les yeux étaient la preuve qu'elle n'avait pas totalement échoué. Wicdel avait maintenant la lourde responsabilité de décider quoi faire de ce trésor. Le choix ne lui fût pas difficile. Se tournant vers Ethwinok, il demanda :

"Chef Ethwinok, quel était le nom du père de votre père ?"

Le Sorcami sembla surpris de cette question, mais répondit sans hésitation :

"Son nom était Strorokh, shaman du clan d'Inokos."

Cela correspondait parfaitement avec ce que Wicdel venait de lire. Il n'y avait donc plus d'hésitation à avoir. Bien que ce choix fût difficile pour lui et Maychiri, il se devait de respecter les dernières volontés de Liri'a.

"Vous êtes donc le chef des derniers représentants du peuple Sorcami à Niûsanif. Tout ce que contient ce coffre revient de droit à votre peuple, et je ne puis le garder pour moi. Je pensais pouvoir rapporter avec moi le trésor de Liri'a, mais ses mots sont clairs : ces biens ne lui appartenaient pas : ils appartenaient au Sorkokia de Sorkhoroa et sont donc la propriété du peuple Sorcami."

Ethwinok mit un certain temps à digérer les paroles de Wicdel. Puis, soudainement, il s'inclina profondément devant le jeune homme.

"Liri'a d'Amilcamar était l'alliée des Sorcami, et elle a, par delà les âges, bien choisi son héritier. Je suis fier, homme-Wicdel, de pouvoir t'appeler ami. Le peuple d'Inokos saura faire bon usage du trésor

du Sorkokia. Ma première décision sera de t'en remettre une partie afin que tu puisses rentrer chez toi avec honneur. Le livre de Liri'a et son médaillon sont, quant à eux, ta propriété légitime. J'espère que tu sauras en faire bon usage et que ce que tu as accompli ici permettra un jour aux humains et aux Sorcami de mieux se comprendre."

Ce fut au tour de Wicdel de s'incliner. Il médita pendant longtemps les paroles d'Ethwinok, alors que les trois compagnons prenaient le chemin du retour, chargés de leur lourd fardeau.

*
* * *

Wicdel s'inclina dans son fauteuil en bois. Le souvenir de sa chasse au trésor à Niûsanif l'emplissait d'agréables pensées. Cela faisait maintenant plus de trente ans qu'il était rentré à Dùen, et, même si sa vie à Pamibrûg était agréable et sans surprises, il aimait à se rappeler ses aventures passées.

Le vieil homme se demandait à présent si Ethwinok était toujours vivant, et ce que les Sorcami d'Inokos avaient fait du trésor. Il avait, pour sa part, gardé précieusement ce que le shaman lui avait confié, et Hïnkon ardayn était bien à l'abri dans un de ses coffres. Un jour, il le lirait aux jeunes gens de Pamibrûg, qui peut-être comprendraient que les Sorcami n'étaient pas les monstres de la propagande impériale.

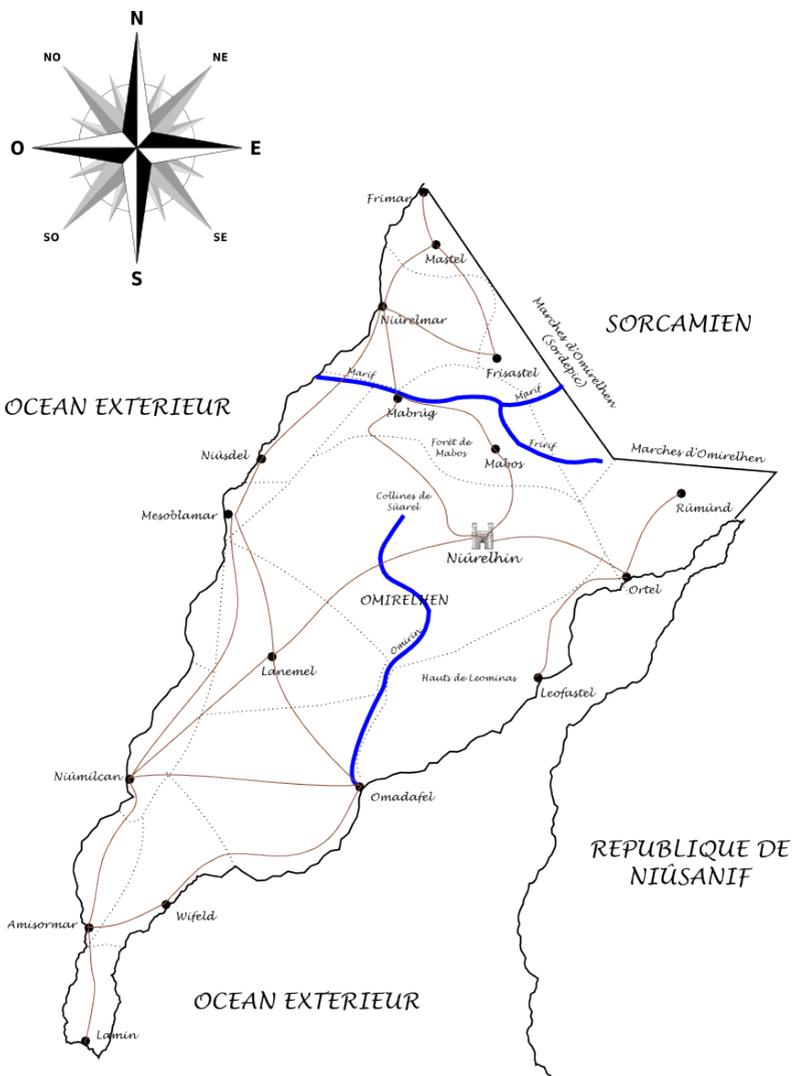
Il commençait à se faire tard quand le vieil homme entendit frapper à sa porte. Il savait que ce ne pouvait être que le jeune Leotel qui venait lui rendre visite. Visite intéressée, bien sûr, car Wicdel savait qu'il réclamerait une histoire. Le jeune garçon lui rappelait ce qu'il avait été à son âge, un être avide d'aventure et de légendes. Wicdel appréciait beaucoup de lui conter ses histoires, et il savait que Leotel serait un jour le mieux à même de comprendre le message d'Hïnkon ardayn.

C'est donc avec un petit sourire de satisfaction que le vieil homme ouvrit sa porte à son visiteur :

"Ah bonjour mon garçon ! Entre donc, je suis sûr que tu dois être fatigué. Les vendanges ont commencé, non ?"

Chapitre 3

La Guerre des Sorcami



Découvrons à présent ce qu'a été la Guerre des Sorcami, la conquête du continent de Sorcasard par l'empire de Dûen. Nous suivrons le journal de Fresil, l'un des ancêtres de Kosel, et le premier de sa famille à mettre le pied à Sorcasard.

Côte sud d'Omirelhen, 1er juillet 925

La terre, enfin ! Après ces longues semaines à lutter contre le mal de mer et à dormir dans un hamac malodorant, le contact du sable sous mes pieds est un bonheur quasi indescriptible. Le bruit du ressac sur la plage où nous avons posé pied est une douce musique à mes oreilles. Cela ne fait que trois mois que j'ai quitté Tirgammar, le port le plus occidental de l'empire de Dûen mais j'ai l'impression qu'un siècle s'est écoulé.

Il y a maintenant trois ans que la guerre fait rage sur le continent de Sorcasard, où nous avons pris pied. Trois ans depuis que la grande armada de l'empire de Dûen et ses alliés de Sanif sont venus réclamer ces terres aux Sorcami, les hommes sauriens qui appartenaient encore à la légende il y a moins de dix ans.

Comme beaucoup de nobles sans terres de Dûen, j'ai intégré l'armée impériale, attiré par les richesses du nouveau continent. On raconte qu'un simple paysan de Dûen peut devenir un grand seigneur à Sorcasard, si la chance lui sourit. Avec mon éducation et mon expérience des armes, j'espère faire bien mieux que cela.

Mais pour l'heure je ne suis qu'un soldat comme les autres, dont la tâche principale est d'obéir aux ordres que ne manquent pas d'aboyer nos officiers. Nous faisons partie d'une force d'assaut de près de dix mille hommes, dont la mission est d'envahir la pointe sud ouest du continent de Sorcasard, que l'on nomme déjà Omirelhen, la terre du brave voyageur.

Il semble en effet que la guerre, qui a commencé au sud du continent, s'est embourbée lorsque les Sorcami se sont retranchés dans les montagnes, au nord de la province de Niûsanif. L'état major a

donc décidé de contourner ces montagnes par la mer et nous sommes chargés de ce combat.

Je n'éprouve pas spécialement d'appréhension mais plutôt de l'excitation à l'idée de combattre les Sorcami. Nos troupes ont en effet le soutien des mages, ce qui les rend quasi invincibles. C'est donc avec une grande confiance dans l'avenir que je ramasse mon baluchon et mes armes et que je commence à marcher vers cette terre inconnue.

7 juillet 925

Cela fait maintenant trois jours que nous sommes postés dans un campement improvisé le long de la rivière que nous appelons Omirin. J'ai donc un peu de temps à consacrer à ce journal.

Le temps est maussade et froid, et pour des natifs de Dùen comme nous, il est étrange de devoir affronter la rigueur de l'hiver en plein mois de juillet. Nous n'avons pour l'instant rencontré aucun Sorcami, ni même aperçu de trace de leur présence. C'est à croire qu'ils ont déserté ce pays.

Il faut dire que ces terres sont peu attirantes, de vastes landes herbeuses battues par les vents. Je commence à croire que ce n'est pas ici que je trouverai la richesse. Même nos officiers, vétérans de plusieurs grandes batailles, semblent se demander ce que nous faisons ici.

L'un d'eux, le lieutenant Thibel, un homme sympathique avec qui je joue régulièrement aux cartes s'est même confié à moi en ces termes :

— Je me demande, Fresil, si nous ne sommes pas en train de tomber dans un guet-apens des hommes sauriens. Ce manque d'activité de leur part ne présage rien de bon. A Niúsanif, nous avons dû nous battre pour chaque lieue parcourue et ici, aucune résistance. C'est très louche.

— L'état-major en est probablement conscient, lieutenant, ai-je répondu. N'est ce pas pour cela que nous nous sommes arrêtés ?

— Je ne suis pas sûr que l'état-major sache réellement ce qu'il fait, mon pauvre ami. Ces satanés généraux sont sous la pression de l'empereur d'obtenir des résultats tangibles dans cette campagne et ils risquent de commettre des erreurs. Et c'est nous qui en ferons les frais.

Sur ces paroles peu rassurantes, le lieutenant est parti, me laissant ruminer de bien sombres pensées.

Il est à présent temps pour moi de me coucher car mon quart de garde commence dans deux heures. J'espère que demain apportera de meilleures nouvelles...

10 juillet 925

Je remercie Erû d'avoir épargné ma vie pour me permettre de coucher par écrit les événements d'aujourd'hui. Pour la première fois depuis notre arrivée à Omirelhen, nous avons affronté les Sorcami. Je devrais d'ailleurs plutôt dire que nous nous sommes fait massacrer par les hommes-sauriens.

Mais il vaut mieux que je reprenne tout depuis le début. Après avoir continué notre marche le long de la rivière Omirin, nous avons fini par rencontrer une région de hauts plateaux. Nos généraux, et nous à leur suite, s'y sont engouffrés sans hésitation, suivant la vallée creusée par la rivière. Entourés de toute parts par de hautes falaises, nous avons dû étirer notre colonne, offrant ainsi une cible facile à des ennemis éventuels.

Il ne faut pas être grand stratège pour deviner le danger qui nous guettait, mais apparemment cela n'a pas gêné notre état major qui a continué à avancer dans sa détermination aveugle. Et ce qui devait arriver s'est inéluctablement produit. Alors que nous franchissions un passage très étroit où nous ne pouvions pas tenir à plus de trois de front, j'ai entendu des cris derrière moi. Me retournant quasiment instantanément j'ai constaté qu'une grande confusion régnait à l'arrière de la colonne. Ce n'est cependant que lorsque j'ai vu un homme tomber à quelques pas de moi, une lance fichée dans la poitrine que j'ai réalisé que nous étions attaqués.

Les Sorcami étaient à peine visibles, profitant du relief pour nous bombarder et se cacher immédiatement afin d'éviter une riposte éventuelle. On devinait cependant leurs formes en haut de la falaise, sombres messagers de la mort qui nous guettaient. Les projectiles, flèches et lances, fusaient sans interruption, décimant nos rangs.

Comme la plupart de mes compagnons, j'ai cherché à me protéger en portant mon bouclier au dessus de ma tête. En l'absence d'ordre des officiers, nous ne savions que faire et nous avons commencé à nous éparpiller en grand désordre. Autour de moi, de nombreux hommes étaient à terre, certains ne bougeant plus et d'autres hurlant de douleur. La scène était d'une horreur absolue, renforcée par l'odeur âcre et omniprésente du sang.

Puis soudainement, après près de vingt minutes de combat, l'attaque des Sorcami a cessé. J'ai appris plus tard que l'un des bataillons se trouvant à l'avant de la colonne avait réussi à trouver un chemin vers le haut de la falaise. A leur arrivée, les Sorcami avaient fui, sachant qu'ils avaient perdu l'effet de surprise.

Il ne nous restait plus qu'à nous retirer à notre tour, pour enterrer nos morts et soigner nos blessés. J'ai appris plus tard qu'en un seul assaut nous avons perdu deux mille hommes sur les cinq mille que nous étions. L'une de ces victimes est le capitaine Thidel, dont le crâne a été broyé par l'une des pierres jetée par les Sorcami.

Mon premier combat contre les Sorcami n'a pas été le glorieux assaut auquel je m'attendais. Parmi mes compagnons, certains se demandent même si nous pourrions continuer la campagne dans ces conditions. Il est certain qu'une autre embuscade comme celle ci nous serait fatale...

21 juillet 925

Pour la première fois, des doutes m'envahissent quant au bien fondé de notre action à Sorcasard. Depuis notre cuisante défaite à la bataille des gorges de l'Omiring, je n'ai guère eu le temps d'écrire

dans ce journal. Je vais donc tenter de résumer les événements de cette dernière semaine afin de mettre mon esprit au clair.

Après les gorges de l'Omiring, nous avons pris trois jours de repos qui ont été mis à profit pour soigner les blessés qui pouvaient l'être et attendre des renforts en provenance de Niûsanif. Puis, forts d'environ six mille hommes, nous avons repris notre marche. Nos généraux ont enfin décidé qu'avancer dans les hauteurs serait moins dangereux pour nous que de suivre l'Omiring. Nous nous sommes donc engagés sur un plateau désolé parsemé de pierres aux formes menaçantes, rappelant les lions de Sorûen. Les hommes n'ont d'ailleurs pas tardé à baptiser ces reliefs les hauts de Leominas, en hommage à ces fauves féroces.

Pendant cinq jours, nous n'avons pas aperçu de Sorcami. Les hommes-sauriens ne sont clairement pas assez stupides pour nous affronter en rase campagne. Notre seul ennemi a donc été le vent glacial, s'infiltrant dans nos vêtements et refroidissant nos os.

Nous avons ensuite fini par redescendre vers une vallée plus verdoyante, parcourue d'affluents de l'Omiring. Et là, pour la première fois, nous avons aperçu des villages Sorcami. Les villages se trouvaient en contrebas de notre position, et étaient très faciles à voir. Tous semblaient bâtis sur le même modèle : au centre se trouvait un grand bâtiment de forme pyramidale, entouré de petites huttes de bois ou de chaux. C'était le premier signe de civilisation que nous voyions depuis notre arrivée sur cette terre d'Omirelhen et des sourires se dessinaient déjà sur nos lèvres. Les richesses étaient proches...

L'état-major devait penser comme nous, car les officiers nous ont subitement fait accélérer le pas. A ce moment, je me demandais si les généraux ne commettaient pas une erreur : les villages étaient sûrement défendus par des guerriers Sorcami. Mais j'ai appris par la suite que l'armée Sorcami qui nous avait attaqué sur l'Omiring avait été décimée dans une bataille avec notre seconde troupe de débarquement, plus à l'est. Les villages Sorcami étaient donc sans défense, et notre mission était de les soumettre au nom de l'Empire, du moins était-ce ce que je croyais.

Divisés en une demi douzaine de bataillons, nous avons rapide-

ment atteint la plaine et nous sommes dirigés vers les villages. Le bataillon où je me trouvais s'est retrouvé devant l'enceinte du village le plus proche, simple palissade de bois nous bloquant l'accès aux habitations. Je m'attendais à ce que notre officier supérieur parle-
ment avec les Sorcami pour nous permettre l'accès à l'intérieur du village. Les habitants n'avaient en effet aucune chance contre nous. Les choses se sont cependant passées bien différemment. Lorsque nous sommes arrivés à portée des portes, les officiers ont fait prépa-
rer les canons, et, sans sommation, ont fait feu sur le village.

Les portes ont bien entendu cédé sans aucune difficulté, et des débuts d'incendies commençaient déjà à apparaître. Nous avons alors reçu l'ordre de charger à l'intérieur. J'ai donc suivi mes compagnons, hurlant des cris de guerre...

Le carnage qui s'est ensuivi pèse encore sur ma mémoire. Enragés par les souvenirs de la bataille de l'Omirin, nous avons massacré tout ce qui bougeait. Le village était principalement composé de femmes et d'enfants Sorcami que nous avons tués sans distinction. Même les quelques esclaves humains qui se trouvaient à l'intérieurs ont été abattus. C'était un horrible bain de sang, mais, grisé par le désir de vengeance et la fureur du combat, j'en avais à peine conscience. Après avoir pillé tout ce que nous pouvions, nous avons fini par mettre le feu aux habitations, ne laissant debout que la pyramide, seul bâtiment de pierre du village.

C'est à ce moment que j'ai commencé à me rendre compte de ce que nous venions de faire, et tout aussi rapidement que la fureur avant elle, la culpabilité a envahi mon esprit. Nous avons commis un acte contre nature, et ce au nom de l'Empire de Dûen, censé défendre les valeurs d'Erû.

Je n'ai pas réussi à trouver le sommeil depuis ce jour, et j'espère que le fait de coucher ces événements par écrit me permettra de soulager un peu ma conscience. Puisse Erû nous pardonner...

31 juillet 925

Nous avons pénétré au cœur de la péninsule d'Omirelhen. Jour

après jour, nous nous rapprochons de la principale ville Sorcami dans cette partie de Sorcasard. Les villages des hommes-sauriens se font de plus en plus nombreux, et nous les soumettons tous de la même manière.

Plus nous avançons en territoire ennemi, plus mon cœur se révolte à l'idée des atrocités que nous commettons. J'y prends heureusement une part moins active. J'ai en effet été affecté à une unité d'éclaireurs qui est chargée de repérer le terrain et la présence d'éventuelles troupes Sorcami devant nous. Je dois dire que l'absence de troupes de défense me surprend fortement. Même si notre armée à l'ouest détourne l'attention des hommes-sauriens, il est étrange qu'ils laissent leurs villages sans aucune défense.

Aujourd'hui l'état major a confié à mon unité la mission de trouver l'emplacement exact de Gaksûrokhos, la capitale Sorcami de cette province. D'après les esclaves humains des Sorcami que nous avons pu capturer (et probablement torturer), la ville se trouve à moins de vingt lieues de notre position, soit deux à trois jours de marche. Les Sorcami ne construisant cependant que très peu de routes, un repérage est nécessaire. Nous avons aussi pour objectif de détecter la présence de troupes ennemies. Nous partons à dix, sous les ordres du capitaine Thûneral, un jeune officier qui nous a rejoint après la bataille des gorges de l'Omirin.

Je dois avouer que je n'aime pas trop cet officier, qui est un peu trop zélé à mon goût. Il manque aussi cruellement d'expérience et il nous arrive souvent de lui rappeler les règles de bon sens de la reconnaissance : rester invisible à l'ennemi et ne pas entrer en contact direct avec lui. J'espère que cette mission se passera bien ...

2 août 925

Je suis à présent seul, avec pour unique compagnon ce carnet de voyage qui m'a suivi depuis notre arrivée à Omirelhen. Notre mission de reconnaissance à très mal tourné. Nous avons marché vers le nord ouest toute la journée d'hier sans rencontrer âme qui vive. Hier soir, nous commençons d'ailleurs à nous demander si les renseignements

que nous avons reçus sur la présence de la capitale Sorcami n'étaient pas faux.

Lorsque nous sommes repartis ce matin, un épais brouillard glacé couvrait la plaine, nous bouchant la vue. J'aurais préféré attendre que le temps soit plus dégagé avant de reprendre la route, mais le capitaine Thûneral en avait décidé autrement.

Au bout de deux heures de marche, la brume ne s'était toujours pas dissipée, et je commençais à sérieusement m'inquiéter. Je n'étais pas sûr que le capitaine savait réellement où nous allions. C'est alors que j'ai commencé à distinguer de vagues mouvements dans le brouillard. Soudain, sans avertissement aucun, un groupe de guerriers Sorcami s'est jeté sur nous. Les hommes-sauriens devaient s'être cachés parmi les buissons qui couvraient la plaine, et nous avaient probablement repérés à l'odeur.

C'était la première fois que je voyais des combattants Sorcami de près et je dois dire qu'ils sont extrêmement impressionnants. Ils sont bien plus grands qu'un humain moyen et leurs peintures de guerres renforcent l'aspect féroce de leur tête reptilienne. Je n'ai cependant pas eu le temps de m'attarder sur leur apparence : par réflexe, j'ai pointé ma lance sur le plus proche de ces ennemis, l'embrochant alors qu'il s'apprêtait à se jeter sur moi. Ma lance fichée dans cet homme-saurien, il ne me restait plus que mon épée pour me défendre. A coté de moi, mes compagnons avaient eu moins de chance : le capitaine avait eu la tête coupée d'un coup de hache puissante et mes autres compagnons semblaient tous sur le point de perdre la vie.

Dans un moment de clairvoyance ou de lâcheté, j'ai alors décidé de fuir pour survivre. Je n'ai pas pu résister à cette impulsion, même si techniquement cela faisait de moi un déserteur, passible de la peine de mort selon les lois de l'empire. Lâchant mes armes, j'ai donc couru à toute vitesse pendant près de deux heures, jusqu'à ce que mon corps fatigué me force à m'arrêter. Là, je me suis allongé dans l'herbe froide et j'ai dormi d'un sommeil sans rêves.

Je ne sais pas combien de temps cela a duré mais lorsque je me suis réveillé mon premier réflexe a été de continuer à marcher pour me soustraire à la vue des Sorcami. Mes jambes endolories m'ont

donc porté jusqu'à un groupe de rochers ou je me suis caché...

Je profite à présent des dernières lueurs du jour pour coucher ces mésaventures par écrit. Me voilà seul, perdu en plein territoire ennemi, sans nourriture et sans eau. Je ne me fais pas beaucoup d'illusions quant à mes chances de survie. D'ailleurs même si par miracle je parvenais à rejoindre l'armée d'Omirelhen, il me faudra tout de même expliquer pourquoi j'ai fui. Je vais tout de même essayer de dormir un peu. Tout sera peut-être plus clair demain matin...

8 août 925

J'ai passé la majeure partie de la semaine à me cacher des patrouilles Sorcami. Les hommes-sauriens se déplacent en groupes de cinq ou six qui parcourent la région sans relâche. J'ai eu de la chance d'avoir pu leur échapper jusque là. Je commence cependant à être très fatigué et mon régime alimentaire à base de racines et d'herbes n'améliore pas beaucoup mon état. Cela fait un bon moment maintenant que j'ai abandonné ma cotte de maille et le seul objet métallique que je porte est ma petite dague de voyage, qui me sert principalement d'outil pour la cueillette de ma "nourriture".

Je n'ose allumer de feu, de peur d'attirer mes ennemis. Je n'ai pas aperçu de patrouilles d'hommes-sauriens une fois la nuit tombée, mais c'est peut-être simplement parce qu'ils savent se rendre invisibles dans l'obscurité.

Mon objectif final est de rejoindre les lignes de l'Empire de Dùen. Je ne sais pas quel sort m'attend là bas, mais tout est préférable à la capture par les Sorcami. Les chemins menant vers le sud sont cependant tous bloqués, et j'ai dû dériver vers l'est. Je suis à présent non loin d'un village Sorcami, bâti sur le même modèle que ceux que nous avons déjà envahis. La faim me tiraille tellement que je suis prêt à m'y introduire afin de voler de la vraie nourriture. J'ai repéré une petite faille dans la palissade qui entoure les habitations. A la nuit tombée, je m'y introduirai. Ce sera peut-être la fin de mon existence, mais la faim aura raison de moi tout aussi sûrement si j'attends plus

longtemps...

9 août 925

J'ai réussi à rentrer dans le village. Je me suis caché dans une réserve de grains près de la grande pyramide au centre du bourg. Il s'agit probablement d'un entrepôt de nourriture pour les esclaves humains, car les Sorcami ne mangent que de la viande (c'est du moins ce que nous ont dit les officiers). Les grains d'orge entreposés ici améliorent déjà mon ordinaire et je me sens un peu mieux.

Je suis cependant coincé pour le moment. Le jour est en effet arrivé, et je n'ose me promener dans les rues de ce hameau à la lumière du soleil.

Il va malgré tout falloir que je bouge car j'entends un bruit à l'entrée de l'entrepôt. Quelqu'un approche ! La peur m'envahit mais je suis prêt à défendre chèrement ma vie. Je vais devoir ranger ce journal en espérant que cette phrase n'y soit pas la dernière...

10 août 925

Je suis sauvé ! Mon visiteur d'hier était une jeune femme humaine, et pas un Sorcami. Elle a eu peur de moi au départ, mais n'a heureusement pas crié. Elle ne parle pas le Dûeni, mais j'ai réussi avec force gestes à lui faire comprendre que je n'étais pas hostile. J'ai même réussi à comprendre son nom (du moins je le crois) : Loesarka. Elle m'a aussi indiqué que ce village s'appelait Etokhos. Elle est très belle, arborant de long cheveux noirs sur un visage très fin.

Je l'ai laissé repartir en espérant qu'elle ne prévienne pas le reste du village. Je n'aurai de toute manière pas pu la tuer, sans compter que sa disparition aurait sûrement éveillé les soupçons quant à ma présence ici. Ma confiance a été récompensée lorsque la jeune femme est revenue avec un peu de pain et de l'eau. Elle m'a fait signe de rester discret et est repartie rapidement.

Je ne sais pas pourquoi Loesarka n'a prévenu personne de ma présence ici, mais je soupçonne que je dois être très étrange pour

ces esclaves. Il n'ont probablement encore jamais vu d'homme libre de l'emprise des Sorcami et, tout vagabond que je sois, je représente peut-être un espoir pour elle. Cependant, quand je pense à ce que les troupes de l'empire ont fait aux villages précédents, je me dis que nous ne valons probablement pas mieux que les Sorcami. En tout cas je vais profiter de ces instants de répit pour me reposer et reprendre des forces avant de poursuivre ma route.

16 août 925

Ce que je craignais est finalement arrivé. J'ai été réveillé ce matin par des coups sourds résonnant au lointain. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait du tanneur du village battant ses peaux (je l'avais entendu plusieurs fois auparavant). J'ai cependant vite reconnu le bruit des canons des mages que je ne connais que trop bien. L'armée de Dûen était aux portes du village où je m'étais réfugié !

Ces dernières devaient déjà avoir cédé car une clameur sourde s'est rapidement faite entendre : cris de douleur et d'agonie qui m'ont rappelé de trop douloureux souvenirs. Souvenirs que j'ai effacés bien vite : je devais agir. Mais que faire : devais-je me rendre aux forces de Dûen ? Habillé comme je l'étais j'avais une chance sur deux d'être abattu sur le champ. Et même si quelqu'un me reconnaissait, j'étais techniquement un déserteur, passible de mort. J'ignorais pourquoi, mais je pensais aussi à la jeune Loesarka. Je ne pouvais pas la laisser au main des soldats de Dûen : elle serait probablement sauvagement violée avant d'être tuée.

Loesarka avait été comme un rayon de soleil dans mon exil forcé, venant régulièrement m'apporter eau et nourriture. J'attendais ses visites avec impatience tant elles égayaient mes journées. J'avais même réussi à lui apprendre quelques mots de Dûeni. Non, je ne pouvais pas la laisser là.

J'ai donc quitté la réserve de grain qui avait été ma résidence durant une semaine, et je me suis dirigé vers l'endroit où habitait Loesarka. La jeune fille m'avait indiqué où se trouvait son logement lors d'une de ses visites. Ce n'était pas très loin, mais il fallait que

j'y arrive rapidement, et sans être vu ! Ni les Sorcami ni les Dûeni ne m'auraient épargné.

Les bruits de combat se rapprochaient de plus en plus, mais je suis tout de même parvenu à rejoindre la résidence de Loesarka sans rencontrer personne. Il s'agissait d'une simple hutte de terre au pied de la grande pyramide marquant le centre du village. Comme il n'y avait pas de porte, je suis entré sans m'annoncer.

A ma grande surprise, seule la jeune fille se trouvait là, une lame dans la main, prête à se jeter sur moi. Elle s'est cependant arrêtée lorsqu'elle m'a reconnu, et s'est mise à dire d'un ton impératif, en Dûeni.

"Toi partir, toi partir !"

A quoi j'ai répondu :

"Pas sans toi ! Suis moi !"

Je lui ai pris la main sans ménagement, et l'ai forcée à me suivre. Elle m'a au début opposé une certaine résistance mais cela n'a pas duré longtemps. Nous nous sommes dirigés vers le côté du village opposé à la porte : c'était là que les Dûeni iraient en dernier. Nous avons couru jusqu'à atteindre le point où le cours d'eau traversant le village rencontrait la palissade. Je savais que nous pourrions passer cette dernière en nageant au dessous.

J'ai donc indiqué à Loesarka de s'accrocher à mon cou, supposant qu'elle ne savait pas nager et nous avons plongé ainsi dans l'eau trouble du ruisseau. J'ai plusieurs fois cru que nous allions mourir noyés, mais nous avons fini par atteindre l'extérieur du village. Là nous avons couru le plus loin possible, jusqu'à ce que nous trouvions un petit bosquet où nous réfugier pour la nuit.

C'est là que nous sommes à présent. Loesarka dort paisiblement à côté de moi alors que j'écris ces lignes. Nous formons vraiment un couple misérable : un déserteur et une esclave Sorcami en fuite. Je ne sais pas où nous allons aller demain, mais l'important est d'avoir survécu à cette journée. Puisse Erû guider nos pas !

19 août 925

Cela fait trois jours que nous courons, Loesarka et moi, nous cachant dans les hautes herbes de la plaine. Nous avançons doucement en direction du nord, et il devient de plus en plus dur de nous dissimuler aux yeux des patrouilles Sorcami, plus nombreuses. Nous nous rapprochons clairement de la cité de Gaksûrokhos, la capitale Sorcami. Je n'aime pas beaucoup cela, mais je n'ai pas d'autre choix : le sud mène vers les lignes de l'armée de Dûen, et je n'ai vraiment pas envie de découvrir le sort qui est réservé aux déserteurs.

En outre, Loesarka semble savoir où se diriger. Nous communiquons encore difficilement, mais j'ai cru comprendre qu'elle connaissait des personnes qui pourraient nous cacher à Gaksûrokhos. C'est une chance à saisir : en apprenant la langue Sorcami je pourrais essayer de me faire passer pour un de leurs esclaves humains et en apprendre plus sur eux. Cela donnerait peut-être une raison aux officiers de l'empire de ne pas m'exécuter. Un plan bien incertain, mais je n'en ai pas d'autre pour le moment.

Je dois dire que la présence de Loesarka rend bien plus supportable cette marche en territoire inconnu. La jeune femme semble pétiller d'une joie intérieure qui me redonne courage. C'est donc avec espoir que nous nous dirigeons vers Gaksûrokhos.

23 août 925

Nous avons finalement atteint les faubourgs de la capitale Sorcami. Gaksûrokhos ne ressemble en rien aux petits villages que j'ai pu apercevoir jusqu'à présent. C'est un véritable labyrinthe, un dédale de rues interminables bordées de maisons en pierre aux formes très angulaires.

Lorsque nous avons atteint les premières habitations, mon réflexe a évidemment été de me cacher, mais Loesarka m'a fait signe qu'il n'y avait aucun danger. En effet, j'ai vite constaté que la partie extérieure de la ville n'était que très peu fréquentée par les hommes-sauriens, ceux-ci ayant la plupart de leurs habitations dans la cité intérieure. Cette dernière, sorte de ville dans la ville, est en fait une gigantesque structure pyramidale, qui n'est pas sans rappeler le

bâtiment se trouvant au centre des villages de la plaine, en beaucoup plus grand. Je n'ose imaginer le nombre de Sorcami se trouvant à l'intérieur.

Heureusement, nous n'avons pas eu à y pénétrer pour le moment. Les esclaves humains des Sorcami travaillent essentiellement à l'extérieur de la ville. C'est dans la demeure d'un de ceux-ci, un scribe âgé nommé Rithan, que nous avons trouvé refuge. Il est, d'après ce que j'ai compris, un parent éloigné de Loesarka. Rithan parle un petit peu le Dûeni, et j'espère pouvoir approfondir avec lui ma connaissance de la langue Sorcami.

Mon but est de connaître assez de ce langage pour me faire passer pour un des serviteurs des Sorcami et entrer dans la cité intérieure. Je pourrai ainsi en étudier les accès, une information que je marchandrai à l'armée de Dûen.

Il me faut cependant agir vite : je pense que les forces de l'empire seront aux portes de Gaksúrokhos dans moins d'une semaine. Même si je ne cautionne pas les massacres perpétrés en territoire Sorcami, j'aiderai l'armée impériale. Ce sont mes compatriotes, et je sais que certains ont autant souffert, sinon plus, que moi. Je dois donc en apprendre le plus possible sur les hommes-sauriens. Je coucherai dans ce journal mes éventuelles découvertes.

27 août 925

Aujourd'hui, j'ai accompagné Rithan jusque dans la cité intérieure. Nous avons convenu par avance que je devais me faire passer pour son élève, étudiant le métier de scribe afin de servir les hommes-sauriens. Ma maîtrise de la langue Sorcami est encore très imparfaite, et la prononciation de ce langage à clics est extrêmement difficile. J'en connais cependant assez pour répondre aux questions les plus simples et passer ainsi inaperçu aux yeux des Sorcami. Ces derniers ignorent d'ailleurs pour la plupart les humains, manifestant un dédain vexant pour notre race.

Mais je m'égare. Malgré le fait que les Sorcami soient par définition mes ennemis, je ne peux que m'incliner devant leur savoir-

faire architectural. La cité intérieure qui, vue de loin, ressemble à une grosse pyramide est en fait une merveille de construction. Le nombre de salles ou devrais-je plutôt dire d'habitations, est impressionnant. A chaque détour de couloir ou presque habite une famille Sorcami. Les hommes-sauriens sont logés confortablement, chaque foyer disposant d'au moins trois pièces de la pyramide pour vivre. Le bâtiment lui même est brillamment éclairé à l'aide d'ouvertures régulières amenant la lumière dans chaque recoin. Certaines de ces ouvertures donnent sur des patios remplis de luxuriantes plantes vertes entourant de petites fontaines. Ces dernières sont les points d'eaux de la pyramide, alimentés par un conduit souterrain.

De par sa nature, la cité intérieure est facile à défendre, car seules deux entrées sont directement accessible à des assaillants éventuels. Mais cet avantage peut aussi devenir un inconvénient : la cité ne peut pas être évacuée rapidement. Rithan et moi n'avons pas risqué de nous approcher du cœur de la cité où se trouve le Sorkokia, sorte de roi Sorcami, et ses troupes. Mais je ne désespère pas d'y parvenir demain. Si j'arrive à mémoriser le chemin jusqu'à cet endroit, je pourrais peut-être y guider un petit nombre d'hommes de l'empire camouflés en esclave et éliminer le Sorkokia, réduisant ainsi tout risque de massacre. C'est du moins mon secret espoir et je m'y accroche comme si ma vie en dépendait.

Je n'ose encore en parler à Loesarka. Elle comprend en effet de mieux en mieux le Dûeni, et notre relation a grandement mûri depuis notre fuite. Je ne souhaite donc pas mettre en péril le lien d'amitié qui nous unit à présent en évoquant l'assassinat de ses anciens maîtres. Il faudra cependant bientôt que je lui explique mes intentions car l'armée de l'empire devrait être là d'ici quelques jours...

29 août 925

Comme je l'avais prévu, l'armée de l'empire est finalement arrivée aux portes de Gaksúrokhos. Ce matin, une ligne sombre est apparue à l'horizon, grandissant graduellement jusqu'à prendre la forme de bataillons en ordre de marche. Autour de moi, les habi-

tants humains de la cité semblaient retenir leur souffle, et ils n'ont commencé à bouger que lorsque le signal de retraite provenant de la cité intérieure a retenti. Alors tous se sont mis à courir vers la grande pyramide, dont les murs constituaient le seul rempart face à l'ennemi en marche. Je n'ai cependant pas suivi ce mouvement, gardant Loesarka auprès de moi dans la maison de Rithan.

Tous les humains ne sont pas autorisés à pénétrer dans le cœur de Gaksûrokhos, et beaucoup se sont vu refuser l'entrée de ce havre de protection. Le spectacle de ces malheureux contraints à affronter la mort m'a déchiré le cœur. J'ai vu une mère, accompagnée de ses deux jeunes enfants, repartir en larme vers sa maison située à l'extérieur de la ville.

Cela n'a fait que renforcer ma résolution de rejoindre l'armée de Dùen. Je sais à présent comment accéder au cœur de la cité en passant par l'aqueduc souterrain qui la dessert. J'ai donc décidé de fournir ces informations aux autorités impériales, en espérant qu'elles épargneront ainsi la vie des humains de Gaksûrokhos.

Alors que les canons de l'empire commençaient déjà à pilonner les abords de la cité, emplissant l'air de bruits de tonnerres et de sifflement menaçant, nous avons commencé, Loesarka et moi, à nous diriger vers la ligne de front. J'avais confectionné un grand drapeau blanc à l'aide de linge trouvé dans la maison de Rithan et je l'agitais dans l'espoir que cela empêcherait les soldats de Dùen de m'abattre sur le champ.

Nous avons fini par arriver à portée de voix du plus proche bataillon, et j'ai crié de la voix la plus puissante que je pouvais donner :

"Mon nom est Fresil Cersamsûn, soldat de première classe de l'armée impériale. J'apporte des informations importantes concernant cette ville."

J'ai répété cette phrase à m'en arracher les cordes vocales, jusqu'à ce qu'un officier se décide enfin à approcher de moi. Debout à mes côtés, Loesarka tremblait.

"Vous n'êtes pas en uniforme, soldat. m'a dit l'officier. Et que fait ici cette femme indigène ?

— Elle est avec moi, lieutenant, ai-je répondu le plus respectueusement possible. Grâce à elle, j'ai découvert un moyen d'infiltrer le grand bâtiment au centre de la cité. C'est là qu'habitent tous les Sorcami. Conduisez-moi vite à l'état-major.

Le lieutenant paraissait très jeune, et j'ai bien vu qu'il avait hâte de pouvoir se débarrasser de moi. Il a donc nommé deux de ses hommes pour m'escorter, moi et Loesarka jusqu'à la tente de l'état major. Les généraux étaient en grande discussion, se querellant sur la marche à suivre pour prendre la pyramide. Aussi ont-ils été très surpris lorsque j'ai annoncé que je venais de passer presque un mois en territoire Sorcami, et que je connaissais un moyen d'infiltrer ce bâtiment qui les préoccupait.

Certains des officiers supérieurs ont bien entendu affiché leur scepticisme, allant jusqu'à me traiter de déserteur et réclamant mon exécution et celle de Loesarka. Le général Berond, commandant en chef de l'armée, n'était cependant pas de cet avis, et m'a demandé de guider une petite troupe jusque dans la pyramide, où notre mission est d'assassiner le Sorkokia, si nous le pouvons.

Souhaitant pousser ma chance jusqu'au bout, je lui ai dit que j'acceptais, à la condition que les humains de la ville ne soient pas massacrés par les troupes de l'empire. Certains officiers ont crié au scandale, mais le général les a fait taire et m'a promis de laisser la vie sauve à tous les humains qui souhaitaient se rendre.

Je n'en demandais pas plus. J'ai donc accepté la mission, et je partirai dès demain avec une dizaine d'hommes pour la grande pyramide. Alors que j'écris ces lignes, Loesarka dormant paisiblement à mes côtés, je me rends compte du poids écrasant de la tâche qui m'attend. J'ai bien peur que le sommeil ne me vienne que difficilement ce soir.

30 août 925

Le sentiment d'horreur et de trahison qui emplit mon esprit est tel que le simple fait d'écrire ces quelques lignes est une torture. Je me dois cependant de coucher par écrit ce qui s'est passé par écrit

afin de laisser la postérité juger de mes actes et de ceux de mes compatriotes.

Comme prévu, j'ai rejoint ce matin un peloton composé d'une dizaine d'hommes de l'empire. Il s'agissait clairement de soldats aguerris, vétérans de la campagne de Sanif. Leur commandant, un lieutenant d'une quarantaine d'années, avait un regard féroce, l'air du guerrier prêt à en découdre. Mes ordres étaient de guider ces hommes jusqu'au cœur de la cité intérieure de Gaksûrokhos, et de les aider si possible à accomplir leur mission. Dès le départ, j'ai cependant bien senti qu'ils me considéraient comme un étranger à leur groupe, et certains auraient probablement préféré me voir mort, me considérant sûrement comme un traître à la solde des Sorcami.

C'est donc dans une ambiance très tendue que nous avons commencé à marcher vers la pyramide Sorcami. Nous portions une longue robe blanche par dessus nos cottes de mailles afin de ressembler autant que possible à des scribes. A l'arrière de la colonne que nous formions, deux hommes portaient un petit coffre, dont je ne devais découvrir l'utilité que bien plus tard. Je me trouvais en tête, indiquant le chemin au lieutenant qui se trouvait juste derrière moi.

L'artillerie de l'empire avait repris son pilonnage, et les habitants humains de Gaksûrokhos se terraient dans leurs maisons, effrayés par cette pluie de métal. Il nous a donc été très facile de parvenir jusqu'au puits central de la ville. Ce dernier donne en effet directement sur la voie d'eau souterraine qui dessert la cité intérieure, et constituait ainsi notre point d'entrée.

Un par un nous sommes descendus dans le puits, nous aidant d'une corde. L'eau glacée du torrent souterrain nous parvenait jusqu'au torse, entravant notre marche. Nous avons ainsi mis près d'une heure à atteindre les fondations de la pyramide. Mes membres étaient engourdis par le froid, et lorsque nous avons commencé à remonter via un autre puits, il m'a fallu un bon moment avant de retrouver l'usage normal de mes pieds. Nous sommes arrivés dans une pièce déserte, l'un des nombreux patios de la pyramide. J'ai commencé à faire signe au lieutenant de me suivre, indiquant vers le centre de la pyramide, où se trouvait (du moins je l'espérais) le Sorkokia. Mais

l'officier m'a arrêté d'un geste de la main.

"Ce ne sera pas la peine, soldat Cersamsûn. Cet endroit convient très bien."

Interloqué, je m'apprêtais à répondre lorsque je vis au regard du lieutenant qu'il serait plus sage que je me taise. Je ne comprenais pas. N'étions nous pas venus pour assassiner le Sorkokia et éviter un massacre ? C'est à ce moment que j'ai vu les deux soldats en queue de peloton ouvrir le coffre qu'ils portaient. A l'intérieur se trouvait un petit objet sphérique de métal noir. Les soldats ont posé cet objet à l'intérieur d'une des bouches d'aération desservant le patio. Puis le lieutenant a ordonné d'une voix ferme.

"Armez-le !"

L'un des soldats a appuyé sur le bord de l'objet et celui-ci s'est mis à clignoter d'une lumière verte. Sur le dessus de la sphère, des chiffres lumineux se sont affichés, commençant à dix mille et décroissant chaque seconde. Le lieutenant nous a alors fait signe de repartir, annonçant :

"Nous avons un peu moins de trois heures pour quitter les lieux et nous éloigner le plus possible de cette immonde édifice ! Bougez-vous !"

Alors que je suivais mes "compagnons" dans l'eau froide du torrent, la terrible vérité commençait à se faire jour à mes yeux. La sphère était très probablement une arme magique, une bombe conçue par les mages, alliés de l'Empire de Düen dans cette guerre. J'ignorais alors quel était son pouvoir destructeur, mais je n'allais pas tarder à le découvrir. Étions-nous donc assez lâches pour nous battre de cette manière, utilisant la magie pour obtenir la victoire ? Nous sommes rapidement ressortis du puits central, puis nous avons couru jusqu'aux lignes impériales, tout cela sans être inquiétés par les Sorcami. L'armée des hommes-sauriens s'était apparemment repliée dans la cité intérieure, se préparant probablement à soutenir un long siège.

Le général Berond nous attendait assis sur son cheval, le lieutenant et moi. A la vue de son officier il a demandé d'un ton ferme :

"Est-ce fait ?"

Lorsque l'officier eut confirmé l'accomplissement de sa mission, le général se tourna vers moi.

"Je suis désolé d'avoir dû vous mentir, Fresil, mais je ne savais pas si je pouvais réellement vous faire confiance. Vous auriez pu nous dénoncer auprès des Sorcami et ainsi briser notre seul espoir d'éviter un siège. Mais je vois que mes doutes étaient infondés. Il ne nous reste plus à présent qu'à attendre que le gaz des mages fasse son effet. L'empire de Dûen n'oubliera pas ce que vous avez fait pour lui. Et ne vous en faites pas pour les indigènes humains qui survivront, nous leur laisserons la vie sauve."

Le général est alors parti, ne me laissant même pas le temps de répondre. Je n'aurais de toute manière rien pu dire, tant j'étais abasourdi. Je me suis assis dans les hautes herbes et, me prenant la tête dans les bras j'ai pleuré de rage et de honte, comme je ne l'avais jamais fait depuis que j'ai atteint l'âge adulte. Le temps autour de moi semblait s'être arrêté, et ce n'est que lorsque j'ai entendu les cris de joie des soldats de l'empire que j'ai su que l'impensable s'était produit. J'ai levé les yeux vers la pyramide de la cité intérieure. Une épaisse fumée s'en dégageait, cachant à peine les corps des Sorcami et humains qui tentaient de s'échapper de ce qui était devenu un gigantesque tombeau.

Le désespoir et l'horreur de ce que j'avais permis d'accomplir retombaient de nouveau sur moi lorsque j'ai senti une main effleurer mon épaule. C'était Loesarka. La jeune fille, le visage marqué par la tristesse, s'est assise sans un mot à côté de moi, m'offrant ainsi un peu de réconfort.

Je suis à présent dans la tente que l'on m'a assignée, Loesarka toujours à mes côtés. Nous sommes censés entrer dans la ville demain à l'aube, une fois que les fumées toxiques de la pyramide se seront dissipées. Mais j'ai bien l'intention de remettre ma démission au général Berond. Je ne peux plus combattre pour une armée qui cautionne de telles horreurs. J'ignore combien de Sorcami et d'humains sont morts aujourd'hui, mais je ne veux plus prendre part à ce massacre. Tant pis si je dois passer en cour martiale, il me faut apaiser ma conscience. Je suis prêt à affronter mes démons.

31 août 925

La vie n'a décidément pas fini de me surprendre, et après ce qui s'est passé aujourd'hui, je mets au défi quiconque prétend pouvoir connaître le futur.

Lorsque je me suis levé ce matin, j'étais prêt à affronter les conséquences les plus funestes d'une démission de l'armée de l'empire de Dûen. Mon esprit était encore empli des macabres images de la mort des habitants de Gaksûrokhos. La honte et le remord d'avoir participé à un tel massacre dominaient toutes mes pensées et je ne prêtais que peu d'attention à ce qui se trouvait autour de moi. C'est donc l'esprit rempli de pensées morbides que j'ai revêtu ma tenue d'apparat, la tunique rouge de l'empire de Dûen recouverte d'un plastron en cuir marqué du sceau de l'aigle et de la couronne, poli mon casque et ma lance. Loesarka me regardait d'un air triste. Nous avons discuté la veille de ma décision. Je savais que je mettais sa vie en danger autant que la mienne, mais ma conscience dictait mes actes, et elle le comprenait très bien.

Je suis alors sorti de ma tente, décidé à en finir. Quelle n'a pas été ma surprise en constatant qu'un nombre impressionnant de soldats de l'empire semblaient m'attendre ! A ma vue, ils se sont tous mis à pousser une ovation telle que je n'en avais jamais entendu.

"Longue vie à Fresil, fléau des Sorcami !"

Cette phrase était répétée sans arrêt, me donnant presque le vertige. Je ne savais quoi répondre, et alors que je commençais à marcher, j'ai été saisi par de nombreux bras et porté au dessus de la tête de soldats vigoureux. Je suis ainsi passé de bras en bras au dessus de cette foule alors que les acclamations continuaient. Les soldats levaient leurs casque à mon passage. J'étais clairement perçu comme un sauveur par ces hommes à qui j'avais évité le combat... Je suis arrivé jusqu'à la tente de l'état major où m'attendait le général Berond. Là les soldats m'ont déposé, continuant leurs vivats. Le général a alors levé les mains, intimant le silence à ses hommes.

"Soldats, voici le héros qui nous a donné la victoire sur les hommes sauriens !"

Cette simple phrase a soulevé un tonnerre d'applaudissement, laissant en moi un goût amer. Une fois le brouhaha calmé, le général a repris, se tournant vers moi :

"Fresil Cersamsûn, pour vos actions lors de cette campagne, j'ai l'honneur de vous décorer de l'ordre du grand aigle d'or. Vos actions font honneur à l'empire de Dûen et à ses colonies."

Le général m'a alors passé une grande médaille autour du coup. Je n'ai pu bredouiller qu'un timide merci alors qu'il m'entraînait déjà dans la tente de l'état major, sous les vivats qui avaient repris de plus belle. Ce n'est que lorsque l'auvent s'est refermé que j'ai enfin pu parler. Tout s'était déroulé comme dans un rêve, et j'avais encore du mal à réaliser ce qui s'était passé. Ces événements n'avaient cependant pas entamé ma détermination et j'ai annoncé sans hésiter :

"Mon général, je vous remercie pour cette médaille, mais je ne peux en toute conscience l'accepter. Je ne peux pas être récompensé pour un acte qui a coûté la vie à tant de personnes. Je suis d'ailleurs venu vous annoncer ma volonté de quitter l'armée impériale. Je suis prêt à assumer toutes les conséquences de cet acte."

Le général Berond m'a alors regardé d'un air grave, pesant mes mots. Après un long silence, ces mots, gravés à jamais dans ma mémoire, sont sortis de sa bouche :

"La vérité, soldat Cersamsûn, est que nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons. Combattre en utilisant des armes magiques n'est certes pas honorable, mais cela nous a permis de sauver de nombreux soldats de l'empire. Et vous êtes à présent leur héros. Cette guerre est loin d'être terminée et il est important pour le moral de notre armée d'avoir des figures telles que vous. L'histoire d'un homme ayant survécu en territoire ennemi pour nous donner la victoire est une source d'inspiration pour beaucoup. Je ne peux donc pas accepter votre démission de cette armée... Je ne peux cependant pas non plus vous faire exécuter comme un vulgaire déserteur. Je vous propose donc ceci : pendant que notre armée continue à remonter sur le Nord-Est, il va nous falloir laisser un contingent dans cette ville afin d'assurer notre logistique et de maintenir le contrôle

sur la population indigène ayant survécu. Si je vous place en charge de ce bataillon en tant que capitaine, acceptez vous de continuer à servir ?"

C'en était presque trop. Il a fallu un long moment à mon esprit pour digérer ces paroles, avant que je bredouille un timide oui en signe d'acquiescement. La solution du général était idéale pour moi. Non seulement je n'aurai plus à me battre, mais je pourrai rester ici avec Loesarka, réparant peut-être un peu du tort que j'avais causé aux habitants de Gaksûrokhos. Alors que je méditais encore sur la chance qui était la mienne, le général m'a congédié de ces mots :

"Très bien, nous officialiserons tout cela demain. En attendant, essayez de vous reposer, je pense que vous en avez besoin."

Je suis alors rentré jusqu'à ma tente, escorté par des officiers qui maintenaient à l'écart les soldats cherchant à me toucher ou me serrer la main. Une fois seul avec Loesarka, j'ai serré la jeune fille dans mes bras, lui expliquant ce qui s'était passé. Et c'est avec une lueur d'espoir que nous avons tous deux discuté de l'avenir et de la tâche qui nous attendait.

A partir de cette dernière entrée le journal de Fresil devient plus succinct, documentant ses efforts à Gaksûrokhos, jusqu'à l'arrivée des colons de l'empire de Dûen, mené par le duc Oriá, gouverneur de ce qui allait devenir le duché d'Omirelhen. Le journal semble ensuite être abandonné par Fresil. Ce n'est que bien des années plus tard qu'il rajoute le texte qui suit, concluant ses écrits.

5 novembre 940

J'ai retrouvé dans mes coffres ce journal, récit de mon arrivée sur le continent de Sorcasard et des événements qui ont suivi, marquant à jamais le cours de ma vie. Bien des choses se sont produites depuis que ma plume a pour la dernière fois noirci ces pages.

Après m'avoir laissé avec Loesarka à Gaksûrokhos, l'armée du général Berond a continué sa conquête de la péninsule d'Omirelhen.

Les forces de l'empire ont cependant dû s'arrêter sur les contreforts des Sordepic, à l'est où la résistance des Sorcami s'est révélée très féroce. Ainsi, l'empire a dû envoyer par mer une nouvelle armée plus au Nord, afin d'encercler les Sorcami. Les conquêtes de cette armée ont été très étendues, et je n'ose imaginer les massacres qu'elle a perpétrés. Les Sorcami se sont alors complètement retirés dans leur enclave au centre du continent. Protégés de toutes parts par des chaînes de montagnes, ils étaient devenus inaccessibles à la férocité impériale. Les deux parties sont alors revenues à un semblant de raison, et ont signé un accord mettant fin à cette horrible guerre : le traité de Niûsanin.

La ville de Gaksûrokhos a été entièrement reconstruite, devenant Niûrelhin, capitale du duché d'Omirelhen, province de l'Empire de Dûen. Elle est à présent dirigée par le Grand-Duc Lûpen, fils du duc Oria, qui mène les affaires de l'empire d'une main de fer.

Les "services" que j'ai rendus à la couronne de Dûen m'ont valu l'obtention du titre de comte. Je suis à présent seigneur de la province de Mastel, située à l'ombre des Sordepic, au Nord-Est de la péninsule d'Omirelhen. Cela fait maintenant dix ans que j'ai épousé Loesarka, et nous avons un fils : Kosel.

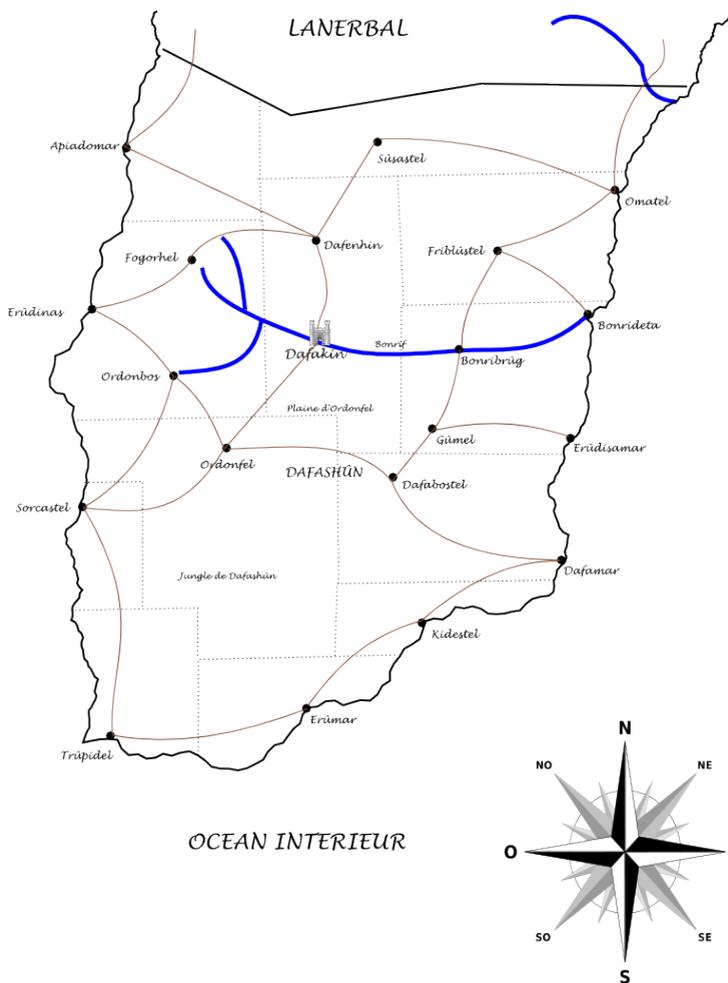
Même si la vie est devenue plus facile pour moi qu'elle ne l'a jamais été, il me reste encore beaucoup à accomplir. J'essaie le plus possible d'user de mon influence pour contrer la politique du grand-duc, qui cherche à asservir tous les autochtones de la région. Les Sorcami ont depuis longtemps quitté ces terres, et la plupart des immigrants de l'empire considèrent les indigènes comme des sous-hommes. J'aimerais changer les choses, mais je crains qu'il ne s'agisse d'une cause perdue.

L'horreur de la destruction de Gaksûrokhos me hante toujours, et je me réveille souvent la nuit, ressassant les images de mort qui ont marqué cette épisode terrible de ma vie. J'espère que Kosel n'aura jamais à vivre de telles abominations. J'espère qu'en lisant ce journal, il comprendra que la fin ne justifie pas toujours les moyens...

Ceci sera probablement la dernière entrée de ce journal. Qu'il soit donc un témoignage de ce que l'empire de Dûen a fait subir

au continent de Sorcasard. Bien que tout se soit bien terminé pour Loesarka et moi, je ne peux m'empêcher de penser que les péchés que nous avons commis ici reviendront nous hanter un jour, nous et notre descendance.

Ce journal a été retrouvé en 1315 E.D. par Leotel, alors comte de Rûmûnd. Leotel était un ami de Kosel III, comte de Mastel, l'ultime descendant de Fresil. Lorsqu'il est devenu souverain d'Omirelhen, Leotel a fait inscrire cet ouvrage au patrimoine du royaume, et a présenté ses excuses officielles au Ūesakia des Sorcami pour les événements qui s'étaient produits à Gaksûrokhos.



Chapitre 4

Les Nains et l'Empire

Nous sommes maintenant en l'an 1015 E.D. A cette époque, 85 ans après la fin de la Guerre des Sorcami, l'Empire de Dùen est maître de Sorcasard. Près de la moitié de la population humaine d'Erûsarden vit et meurt sous l'autorité des Empereurs. Mais l'arrivée de nouveaux immigrants à Sorcasard va venir perturber ce fragile équilibre ...

1.

Douleur ! Une atroce souffrance lui vrillait la tête, à tel point qu'il ne pouvait penser à rien d'autre. Il essaya de parler, mais aucun son ne sortait de ses lèvres. Ses mâchoires refusaient de bouger. Lentement, il tenta d'ouvrir les yeux. Le simple fait de lever ses paupières lui demandait un effort presque surhumain. La lumière éclatante qui vint emplir sa vision augmenta son tourment. C'était comme si sa tête était chauffée à blanc.

Bientôt, cependant, il commença à distinguer des formes troubles

dans ce brouillard uniforme. En parallèle, des sons étranges vinrent frapper ses tympans endoloris. Ses sens lui revenaient petit à petit. Au bout de quelques minutes, son ouïe était assez claire pour qu'il puisse distinguer des voix. Les formes devenaient elles aussi plus nettes et avaient une apparence vaguement humaine. Que disaient-elles ? Il n'arrivait pas à comprendre le langage qu'elles utilisaient. Il lui semblait ne l'avoir jamais entendu. Les sonorités gutturales lui étaient totalement étrangères...

L'une des formes se pencha sur lui, et prononça des mots qui lui étaient tout aussi inconnus que le reste. La forme recommença alors dans une autre langue, et à sa grande surprise, il comprit ce qu'elle disait, tout en reconnaissant qu'il ne s'agissait pas de sa langue natale.

"M'entendez vous ?"

Il ne pouvait toujours pas parler, il acquiesça donc d'un hochement de tête qui relança la douleur. Prenant alors sur lui même, il força les muscles de sa bouche à remuer, et demanda d'une voix rauque :

"Où ... suis ... je ?"

Sa vision était à présent beaucoup plus nette et il parvenait à distinguer les traits de son interlocuteur. Son aspect était étrange. Il ressemblait à un humain mais en bien plus petit et trapu. Sa barbe noire était très fournie et son regard avait une étincelle étrange, presque féroce. Lorsque l'être parla, cependant, son ton était bien plus curieux qu'agressif.

"Vous êtes dans un poste de défense avancé, à quelques lieues de la colonie de Leosúmar, que nous avons récemment prise à l'empire. Nous vous avons trouvé par terre à un quart de lieue d'ici. Vous avez apparemment été laissé pour mort... "

Le petit être marqua une pause, hésitant. Sa curiosité eut apparemment raison de lui, car il finit par demander :

"Etes vous un Sorcami ?"

La question surprit le blessé qui leva son bras pour le regarder. Les écailles vertes recouvrant son avant-bras et ses mains ne laissaient aucun doute quant à sa nature.

"Ou... oui" bégaya t'il.

Il essaya alors de se rappeler ce qui s'était passé avant son réveil. Comment était-il arrivé là ? L'effort fit renaître la douleur mais ne servit à rien. Son esprit était comme un trou noir. Avec horreur il réalisa qu'il ne se rappelait même pas de son nom ni de l'endroit où il vivait. Ses souvenirs lui étaient totalement inaccessibles. Il décida alors d'interroger son interlocuteur. Peut-être cela réveillerait-il sa conscience engourdie.

"Qui ... êtes .. vous ?"

L'être le regarda et finit par répondre.

"Mon nom est Midenir Leosûrd, de l'île de Ginûbal. Moi et mes compagnons faisons partie du peuple des Nains."

Les Nains ? Le blessé n'en avait jamais entendu parler. Mais il ne pouvait pas se fier à sa mémoire. Il essaya de parler à nouveau, mais la douleur le reprit, et il bascula de nouveau dans l'inconscience.

*

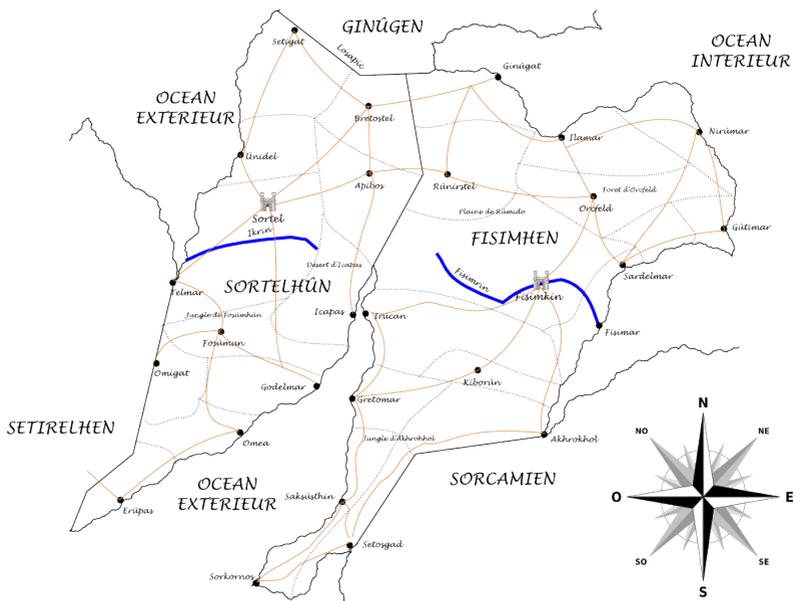
* *

Samel contemplant le paysage. Du haut des remparts de Setigat, la vue était féérique. Au Nord, les imposants sommets des Losapic se perdaient dans la brume matinale, comme si Erû lui même avait décidé de les protéger d'un manteau de coton. Au sud s'étendait le haut plateau d'Armûn, balaféré par la route d'Ûnidel. Le plateau était couvert de neige, et sa blancheur avait quelque chose de magique. Setigat, la porte du Nord, était la ville la plus septentrionale de ce plateau, gardant l'accès aux Losapic.

En ce mois de décembre, le froid était mordant, mais cela ne dérangeait pas Samel. Il était né au pied des Losapic, et du haut de ses dix-huit ans, il avait vu plus d'un hiver rigoureux. C'était cependant la première année qu'il passait l'hiver loin de chez lui.

Cette pensée réveilla un soupçon de nostalgie chez le jeune homme. Il s'empressa cependant de le reléguer à l'arrière de ses pensées. C'était la première année de son service militaire, et il devait se

montrer fort. Il en avait encore neuf autres à fournir au service de l'Empire.



Samel appréciait de monter la garde sur les remparts, car c'était l'un des rares moments où il était seul. Le reste du temps était passé à l'entraînement avec les autres appelés de la garnison impériale de Setigat ou dans les baraquements surchargés de la caserne.

La tranquillité du jeune homme allait cependant rapidement se terminer, car il entendait déjà le clairon annonçant la relève de la garde. D'ici quelques minutes il devrait descendre rejoindre son peloton pour les exercices matinaux, une perspective qui ne le réjouissait guère.

Mais alors qu'il s'appretait à descendre, le clairon retentit de nouveau. Cette fois les notes étaient différentes. Samel mit un moment avant de reconnaître le sens de cette mélodie : il s'agissait d'une

mobilisation générale. Toutes les troupes étaient appelées au rassemblement à la caserne. Samel n'avait jamais entendu un tel signal. Que se passait-il donc ? La curiosité envahit les pensées du jeune homme, et c'est avec une excitation croissante qu'il se dirigea vers le centre de la ville.

2.

Lorsqu'il reprit conscience, la douleur lui vrillait toujours la tête, mais elle était devenue presque supportable. Le Sorcami se rendit alors compte qu'il bougeait. Il était visiblement allongé sur une civière que transportaient quatre de ces petits êtres qui s'étaient nommé Nains. Le dénommé Midenir marchait à côté de la civière, dirigeant les autres qui semblaient être ses subordonnés.

L'esprit du Sorcami était toujours aussi embrumé. Il ne se souvenait toujours pas de ce qui s'était passé avant son réveil. Il commençait cependant à penser clairement, assez du moins pour réaliser que les Nains l'avaient sauvé et soigné, et qu'il leur était redevable. Il lui fallait cependant découvrir pourquoi ces petits êtres avaient fait preuve d'une telle générosité, et ce qu'ils comptaient faire de lui. Le Sorcami se rappelait maintenant que le langage dans lequel ils avaient conversé était le Dûeni, une langue humaine. Il décida donc de s'adresser aux Nains dans cette langue. Il tourna péniblement la tête vers Midenir et demanda :

"Où ... m'emmenez vous ?"

Le Nain, surpris, eut un petit mouvement de recul en entendant ces paroles, mais se ressaisit vite.

— Nous vous ramenons à l'arrière, plus loin du front, dit-il promptement. Vous serez en sécurité à Leosúmar. Comment vous sentez-vous ?

— J'ai ... mal à la tête, répondit le Sorcami. Puis il se ravisa. Mais ça va mieux... Merci de m'avoir soigné.

— C'est naturel, répondit Midenir. Nous n'allions pas vous laisser mourir la tête en sang au bord d'un chemin. Et puis, en tant que

Sorcami, je suppose que vous ne portez pas l'Empire de Dûen dans votre coeur, tout comme nous. Les ennemis de mes ennemis ...

Le Nain s'arrêta réalisant qu'il avait une question à poser.

"Au fait quel est votre nom ? Et d'où venez-vous exactement ?"

C'était ce que redoutait le plus le Sorcami. Il n'avait bien entendu aucune réponse à ces questions, et son esprit était encore trop brumeux pour qu'il puisse inventer quelque chose. Il ne lui restait donc qu'à dire la vérité.

"Je ... je ne me souviens plus."

Midenir parut choqué.

"Vous ne vous souvenez plus de votre nom ? Mais ..."

Il fut interrompu par la voix de l'un des porteurs de la civière.

"Cap'taine, si vous m'permittez. J'ai travaillé comme soigneur aux mines, dans l'temps à Setidel. Et c'était pas rare que les mineurs blessés à l'tête, y s'rappellent p'us de rien. Certains z'arrivaient même p'us à jacqueter. C'est p'têt'e c'qui s'passe là."

Le Nain parlait en Dûeni, mais avec un accent à couper au couteau qui contrastait fortement avec celui de Midenir. On sentait bien que la langue de l'empire n'était pas naturelle pour lui. L'intervention de son subordonné ne parut cependant pas plaire à Midenir, qui le fit taire promptement.

"Merci, Fim. Mais je crois que nous devrions laisser notre blessé se reposer, sa mémoire lui reviendra peut-être plus tard." Se tournant vers le Sorcami, il ajouta. "Il vaudrait mieux que vous dormiez. Nous reparlerons une fois arrivés à Leosûmar."

Le Sorcami ne répondit rien et ferma les yeux, replongeant quasi instantanément dans un sommeil sans rêves.

*

* *

La cour centrale de la caserne était noire de monde. C'était le première fois que Samel assistait à un rassemblement général, et il se rendait à présent compte de l'ampleur de la garnison impériale de Setigat. Il y avait là toutes sortes d'hommes, officiers, sous officiers

et simples soldats, tous revêtus de la tunique rouge et du plastron sur lequel étaient dessinés l'aigle et la couronne, symboles de l'Empire de Dùen. Contrairement aux hommes du rang qui portaient une simple protection en cuir, les officiers avaient le droit à une cuirasse de métal poli, qui resplendissait sous la lumière du soleil levant. Ce n'était d'ailleurs pas la seule différence qui existait entre les instances dirigeantes et les simples soldats. Les officiers avaient presque tous la peau pâle caractéristique des natifs d'Erûsard, venus de par delà la mer jusqu'à Sorcasard. Les recrues étaient quant à elles pour la plupart composées d'effectifs locaux, reconnaissables aux teintes cuivrées de leur peau et à leur visage buriné.

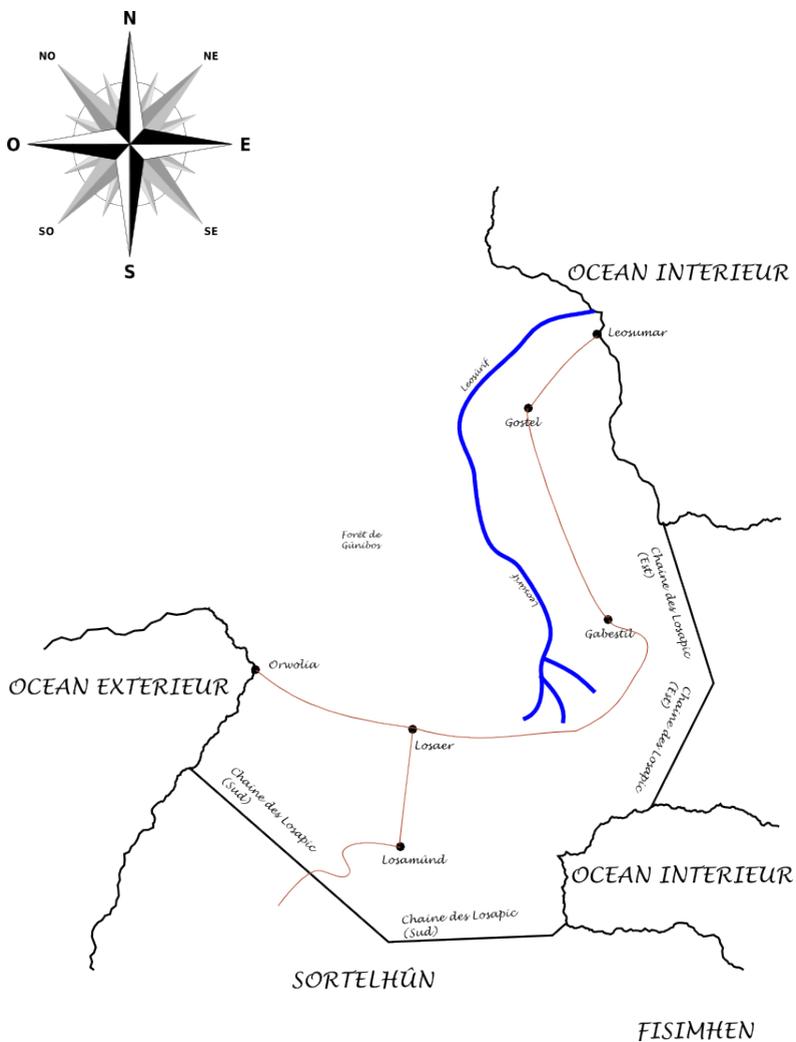
Samel mit un peu de temps à rejoindre son peloton dans la confusion qui régnait dans la caserne. Il finit cependant par repérer le lieutenant Hûnel, l'officier auquel il était subordonné. Le jeune homme se mit rapidement en rang, à côté d'Athil, une recrue de son âge qu'il appréciait beaucoup. Samel demanda à voix basse

"Tu sais ce qui se passe ?"

"Aucune idée, répondit Athil. Tout ce que je sais c'est que les pontes ont l'air d'avoir le feu au derrière."

Samel allait parler mais il croisa le regard noir du lieutenant et se tut. Le brouhaha de la caserne s'était d'ailleurs arrêté d'un seul coup, et tous les soldats se mirent au garde à vous. Il y avait là facilement cinq mille hommes, la brigade de Setigat au grand complet. Tous regardaient l'estrade se trouvant au fond de la cour. Un homme y monta et l'ensemble de la garnison se croisa les bras sur la poitrine, le salut militaire traditionnel de l'empire. Il s'agissait en effet du général Meladon, chef de la brigade de Setigat, et représentant du duc de Sortelhûn.

Le général leva la main et les hommes se mirent en position de repos. Il parla alors d'une voix forte.



"Soldats de l'Empire de Dûen, l'heure est grave. L'Empire est en danger et il nous incombe de le protéger. Il y a de cela un mois, une

armée de ces êtres difformes qui se font appeler Nains a débarqué à Leosûmar, au nord ouest de notre duché de Sortelhûn. Les troupes de la ville ont combattu vaillamment mais n'ont pu empêcher la capture de la ville, et depuis ces immondes nains progressent dans le territoire impérial, détruisant tout sur leur passage. L'empire, par l'intermédiaire de Grinemal, notre bien aimé duc, a donc fait appel à notre brigade pour leur barrer la route. Nous avons pour ordre de rejoindre au plus vite la ville de Losamûnd ou nous nous rallierons à la légion du Nord pour marcher vers Leosûmar. Soldats ! Je sais que la perspective du combat ne fait peur à aucun d'entre vous. Entamez les préparatifs, nous partons dès demain."

Le général se retira alors, et le brouhaha reprit instantanément. Samel était abasourdi. Il n'aurait jamais pensé partir à la guerre. La paix régnait depuis si longtemps à Sorcasard que personne n'avait sérieusement envisagé qu'il irait au combat. Jusqu'à maintenant....

3.

Leosûmar n'avait de ville que le nom. L'endroit ressemblait plus à un campement de pêcheur qu'à un véritable bourg. Les maisons étaient toutes regroupées au fond d'une petite crique offrant un accès protégé à la mer, à l'est. La plupart des habitations étaient en bois, et témoignaient de la pauvreté de la population. Seul quelques bâtiments officiels étaient faits de pierre grise.

Ce qui était bien plus impressionnant cependant était la quantité gigantesque de navires se trouvant dans la crique. Il y en avait facilement plusieurs centaines, de longues embarcations effilées à un seul mât, qui malgré leur aspect simpliste semblaient particulièrement robustes et capables de résister aux pires tempêtes. De longues files de Nains débarquaient de ces navires, transportant armes et vivres. Il s'agissait clairement d'une armée d'invasion.

Les Nains semblaient très organisés, ne laissant aucune partie du débarquement au hasard. Tout était stocké à des endroits précis avant d'être transporté jusqu'au centre de Leosûmar. Cette efficacité impressionnait grandement le Sorcami en qui cette précision toute

militaire réveillait une fibre, probablement liée à quelque souvenir perdu.

Le blessé avait de nouveau ouvert les yeux moins d'une heure auparavant. Sa migraine avait pratiquement disparu, mais sa mémoire était toujours aussi inaccessible. Alors que les Nains le transportaient jusqu'au cœur de Leosûmar, tous les regards se tournaient vers l'homme-saurien. Les natifs de Leosûmar semblaient être majoritairement des humains à la peau sombre, qui observaient le Sorcami avec une espèce d'admiration respectueuse. Ce n'était pas le cas des Nains qui grouillaient dans la ville, manifestant plus de curiosité qu'autre chose.

Midenir, à la tête des Nains transportant le Sorcami, finit par s'arrêter devant l'un des bâtiments en pierre de la ville. Il se mit à parler à ses subordonnés dans l'étrange langue des Nains et après avoir donné ses ordres, ils entra dans le bâtiment. Ses hommes, transportant toujours le Sorcami blessé le suivirent et déposèrent leur fardeau dans l'une des pièces au rez-de-chaussée du bâtiment.

L'endroit était clairement un hôpital de campagne car il était rempli de blessés. Nains ou humains, certains étaient allongés dans des lits rudimentaires, mais la plupart étaient couchés sur les paillasses posées à même le sol. Le son incessant de leurs râles et l'odeur du sang omniprésente donnaient à la pièce une impression glauque, comme si le Sorcami s'était soudain retrouvé dans l'antichambre de la mort. La plupart des blessés, absorbés dans leur souffrance, ne prêtèrent pas attention au nouvel arrivant, mais certains ne purent s'empêcher de manifester un semblant de curiosité. Ils furent cependant vite rappelés à l'ordre par les porteurs du Sorcami qui semblaient avoir reçu des ordres très stricts de ne laisser personne s'approcher de lui.

Alors que le Sorcami se demandait toujours quel allait être son sort, Midenir réapparut, accompagné d'un autre nain. Le nouveau venu portait une impressionnante barbe blonde, et sa cotte de maille étincelait. Le voyant arriver, les quatre porteurs du Sorcami s'inclinèrent profondément. Le Nain s'approcha du Sorcami et dit d'un ton solennel.

"Mon nom est Orbût Frinir, Grand Capitaine de la flotte des Nains, et vainqueur de la bataille de Leosûmar. Au nom de notre peuple je vous souhaite la bienvenue en territoire Nain. Et j'aimerais savoir ce que vous faites ici, dans une partie de Sorcasard qui vous est normalement interdite."

*
* *

Le froid gelait les os de Samel. Jamais de sa vie il n'avait traversé les Losapic en hiver, et si on lui avait posé la question, il aurait dit que c'était du suicide. C'était pourtant ce qu'avait fait la brigade de Setigat au grand complet, au mépris de tout bon sens. Les hommes avaient beau circuler en suivant la route des vallées, le froid venu des sommets descendait jusqu'à eux. Plusieurs soldats avaient déjà perdus des doigts ou des orteils, suite aux engelures qui avaient saisi les moins protégés d'entre eux. Samel n'en faisait heureusement pas partie, même si le froid lui était aussi insupportable qu'aux autres.

Le gel n'était pas le seul fléau qui affectait les soldats. Certains étaient pris de fièvre, et plusieurs en étaient morts. Malgré tout la brigade continuait à avancer, suivant aveuglément les ordres du général. Au bout d'une semaine et demie, les hommes avaient fini par arriver dans la plaine d'Orwolia, au Nord de Setigat, de l'autre côté des Sordepic. La vue de cette vaste étendue désolée avait été un soulagement pour tous. Soulagement de courte durée car la température sur la plaine était à peine plus élevée que dans les montagnes, et le vent omniprésent s'infiltrait partout. De temps en temps une fine neige tombait, et l'humidité venait se combiner au froid pour rendre le malheur des hommes encore plus insupportable.

Plus d'une fois Samel avait songé à quitter la troupe. Il savait cependant le sort que l'Empire réservait aux déserteurs, et il ne pouvait pas laisser Athil tout seul. Son jeune compagnon semblait en effet souffrir plus que lui, et seul le support moral de Samel lui permettait de tenir. Les officiers eux non plus n'étaient pas à la fête, et même

le lieutenant Hûnel, d'ordinaire si bravache, avait perdu sa volonté de crier à tout bout de champ.

"Combien de temps cela va-t-il durer, Samel?" demanda Athil.

La voix du jeune homme n'était qu'un murmure au travers de ses lèvres gercées.

"Pas longtemps, Athil, ne t'inquiète pas. Nous serons bientôt à Losamûnd, et tu pourras te reposer dans un vrai lit."

C'était un mensonge, et Samel le savait pertinemment. Même s'ils n'étaient pas loin de Losamûnd, ce dont Samel doutait fortement, la ville ne serait probablement qu'une courte étape, car ils devraient rapidement repartir au Nord-Ouest, où leurs ennemis avaient prétendument débarqué.

Samel en finissait même par se demander comment une armée en si piteux état pourrait un jour livrer combat... Il se dit qu'il ne valait mieux pas y réfléchir, et il continua à marcher, maudissant intérieurement l'empire qui lui faisait subir une si terrible épreuve.

4.

Le Sorcami ne savait pas quoi répondre. Il décida finalement de continuer à jouer la carte de la sincérité car il lui semblait qu'Orbût Frinir pourrait détecter facilement toute parole s'éloignant de la vérité.

"Nain-Frinir, dit-il du ton le plus respectueux possible, la voix encore chevrotante. Je crains... de ne pas pouvoir répondre à votre question. Je ne me rappelle plus de rien avant mon réveil aux mains de vos hommes. Je ne sais même pas quel est mon nom."

C'était la phrase la plus longue qu'il avait prononcée depuis son arrivée, et il dut s'arrêter pour reprendre son souffle. Temps que mit à profit Orbût Frinir.

"Hmmm cette histoire de perte de mémoire me paraît être l'excuse idéale pour ne pas révéler votre identité. Mais vous avez une vilaine blessure à la tête, et l'amnésie pourrait parfaitement en être une conséquence. Je n'ai jamais traité avec des Sorcami, mais j'ai entendu dire que votre peuple était honorable, contrairement aux

impériaux. (Il cracha en prononçant ce dernier mot). Je vais donc prendre le parti de vous croire. Je vais envoyer mon médecin personnel afin qu'il s'occupe de vous. Comme vous ne vous souvenez pas de votre nom, nous vous appellerons Sorferum, ce qui signifie "lézard-étranger" dans notre langue."

Sorferum ne put que bredouiller :

"Je vous remercie, Nain-Frinir."

"Ne me remerciez pas car vous êtes techniquement mon prisonnier. Midenir, ici présent, vous surveillera en permanence. Je dois à présent partir car il me reste de nombreux détails à régler pour finaliser notre débarquement et préparer nos défenses, mais nous en reparlerons."

Orbût Frinir s'en alla d'un pas vif, laissant Sorferum seul avec ses gardiens. Le Sorcami se tourna vers Midenir.

"Je suis désolé de devoir être un tel fardeau pour vous. Je suppose que vous préféreriez avoir autre chose à faire que de surveiller un blessé."

"Oh, ne vous en faites pas. Je suis un guerrier, et la bataille est terminée. Je suis donc essentiellement désœuvré, et je serai certainement plus à l'aise à vous surveiller au chaud qu'à monter la garde au sommet d'une tour en plein vent."

Sorferum se sentait un peu moins fatigué, et il décida d'interroger le nain, peut-être cela lui permettrait-il de stimuler sa mémoire.

"Que s'est-il passé, ici ?" demanda-t-il.

"Vous ne le savez donc vraiment pas ? Midenir semblait surpris. Eh bien, pour faire court, notre flotte, partie de l'île de Ginûbal, à l'ouest, a débarqué ici il y a une semaine avec l'intention de s'emparer de la ville de Leosûmar au nom du peuple des Nains. Les défenses côtières de la ville étaient très faibles et nous avons rapidement vaincu la garnison impériale qui s'y trouvait. Nous allons à présent utiliser ce lieu comme tête de pont pour nous emparer des territoires du nord de Sorcasard. L'Empire de Dùen ne sera plus pour longtemps maître de ces terres."

L'Empire de Dùen. Cela faisait plusieurs fois que le Nain prononçait ce nom, et à chaque fois il réveillait une haine profondément

inscrite en Sorferum. L'Empire était l'ennemi de son peuple, il le savait, même s'il ne se rappelait de rien d'autre. Cela faisait de lui l'allié des Nains, et il comptait bien en apprendre le plus possible sur ce peuple étrange.

*
* *

La brigade de Setigat avait fini par arriver à Losamünd. Mais dans quel état ! Ils avaient perdu près de cinq cents hommes dans la traversée des Losapic, et les survivants étaient dans un état d'épuisement total. Heureusement, et contrairement à ce qu'avait supposé Samel, ils allaient bénéficier de quelques jours de repos avant de reprendre la route.

Le général avait en effet reçu l'ordre du Duc de Sortelhûn d'attendre l'arrivée des brigades de Bretostel et d'Apibos avant de repartir pour Losaer, au Nord. Là, les trois brigades se mettraient sous les ordres du général Wolianem, dirigeant la légion du Nord.

Losamünd était une petite ville typique du Nord de Sorcasard. Ses habitants étaient pour la plupart très pauvres, vivant principalement de l'élevage de chèvres et de la chasse. La plupart de leurs habitations étaient en bois, et seul le fort où s'était installée la brigade était en pierre.

Moins d'un siècle auparavant, cependant, à l'époque où les Sorcami étaient maîtres de la région, la vie avait été différente pour ces hommes. Le capitale de Wikerkhoh avait été un centre économique important, ses produits et denrées vendus dans tout le continent. Cette prospérité n'était cependant plus qu'un lointain souvenir car l'empire avait détruit la ville comme beaucoup d'autres villes des hommes-sauriens pendant la Guerre des Sorcami.

Parfois Samel se demandait ce qu'avait pu être la vie avant l'arrivée de l'Empire, et il se demandait si la conquête de Sorcasard avait été si bénéfique que cela à la population humaine indigène... Le jeune homme gardait cependant de telles pensées pour lui, car

c'était le genre de propos qui pouvait rapidement vous mener en cour martiale...

Samel et Athil se promenaient dans les rues de Losamûnd à la recherche d'un amusement quelconque. Ils savaient qu'ils finiraient par se retrouver à l'auberge de la Montagne Blanche, le seul endroit digne d'intérêt de la ville. Le seul inconvénient de cette auberge était qu'elle était en permanence remplie de soldats plus ou moins agressifs cherchant à oublier leurs problèmes dans l'alcool. Tout comme nous, se dit Samel en regardant Athil.

Le jeune homme avait été marqué par sa traversée des Losapic, bien plus que Samel. Il avait souvent l'air grave et ne riait pratiquement plus. Même l'alcool ne lui rendait pas sa joie, le faisant sombrer dans une morne mélancolie. Encore un acte à mettre au crédit des généraux, se dit Samal alors que les jeunes gens passaient les portes de l'auberge.

5.

Après une semaine à Leosûmar, le capitaine Orbût Frinir avait décidé de déplacer ses troupes. Sorferum ignorait quel était son plan, mais il savait que le chef de l'armée des Nains devait avoir une idée bien précise en tête.

Durant son séjour à Leosûmar, bien qu'étant théoriquement prisonnier des Nains, le Sorcami en était venu à admirer leur efficacité. Rien n'était laissé au hasard dans cette armée qui (chose surprenante pour Sorferum) comptait aussi des femmes. Les Nains étaient organisés en groupes distincts, chacun capable d'effectuer des tâches précises : l'un s'occupait du travail du métal, l'autre de l'entretien des canons et autres catapultes, un autre encore des blessés, etc... Chacun semblait exactement savoir où était sa place et l'armée des Nains tournait comme une machine bien réglée.

Seul un groupe semblait sortir un peu du lot. Ils étaient habillés de longue robes, et marmonnaient souvent ce qui semblait être des prières. Les autres Nains semblaient les éviter comme la peste.

Lorsque Sorferum avait tenté d'interroger Midenir à ce sujet, ce dernier avait répondu évasivement :

"Ce sont les moines de Ginúfas. De bons guerriers mais un peu trop fanatiques à mon goût. Ne leur parlez pas."

C'était la seule fois où le gardien de Sorferum s'était montré un peu brusque. Le reste du temps, Midenir répondait avec plaisir à toutes les questions du Sorcami, fier de présenter son peuple à un étranger.

Sorferum avait ainsi appris que les Nains venaient de par delà l'océan intérieur, du lointain royaume de Setidel. C'était une terre froide et battue par la neige, par beaucoup de points semblable à l'endroit où il se trouvaient actuellement. Des humains habitaient aussi ce pays, et ils étaient la cause du départ des Nains.

"Les hommes ont toujours méprisé les Nains, avait expliqué Midenir, mais depuis la victoire de l'empire de Dúen sur votre peuple, ce mépris s'est transformé en haine pure et simple. Les hommes de Setidel nous jugent responsables du fait qu'ils n'aient pas pu participer à la guerre des Sorcami et y gagner des territoires. Nous avons pendant longtemps servi d'amuseurs et de bouffons pour la noblesse de Setidel. Mais cette pratique a, depuis quelques décennies, pris une toute autre tournure. Les jeux auxquels nous étions soumis sont devenus extrêmement cruels. Les seigneurs humains nous obligeaient à nous battre entre nous selon leur bon plaisir. Et le plus souvent ces combats se terminaient par une mise à mort. Nous ne pouvions plus le supporter. C'est pour cela que nous avons décidé de prendre le risque de partir en mer il y a trois ans."

Les Nains avaient ainsi atteint l'île de Ginúbal, à l'est de Leosúmar, mais celle-ci ne pouvait subvenir longtemps aux besoins de leur peuple, et ils avaient donc décidé de débarquer au Nord de Sorcasard.

Et maintenant que les Nains avaient réussi à prendre Leosúmar, ils semblaient prêts à passer à la suite de leur plan, quel qu'il puisse être. Sorferum était clairement destiné à les accompagner, une perspective qu'il accueillait avec joie, tant il désirait en apprendre plus sur ce peuple. Son seul regret était que sa mémoire n'était toujours

pas revenue, même si la douleur de sa blessure à la tête était à présent presque totalement dissipée.

Et alors que Sorferum marchait avec Midenir en direction de l'est, où avait commencé à se rassembler l'armée Naine, il se dit : "peu importe mes souvenirs, je ferai du mieux que je peux pour aider ce peuple si courageux."

*
* *

De nouveau dans le froid. Samel ne comptait plus les lieux qu'il avait parcourues dans ce climat hostile depuis son départ de Setigat. Deux semaines auparavant, les brigades de Bretostel et d'Apibos étaient arrivées à Losamünd. Elles n'étaient pas en meilleur état que la brigade de Setigat et la traversée des montagnes leur avait aussi fait subir de lourdes pertes. La brigade d'Apibos avait même perdu son commandant, qui avait été emporté par la fièvre.

Les soldats n'eurent cependant pas le temps de se reposer. Le comte de Losaer, capitaine général de la légion du nord, avait fait envoyer par courrier des ordres très clairs aux troupes qui devaient se placer sous ses ordres. Elles devaient rejoindre au plus vite Losaer, capitale des territoires du Nord, pendant que le comte faisait déplacer ses hommes afin de faire barrage à l'armée d'invasion des Nains dans la ville de Gostel. C'était en tout cas ce qu'avait annoncé le général Meladon avant d'ordonner à ses soldats de reprendre la marche.

Les hommes avaient donc, après une nouvelle marche de deux semaines, rejoint la ville de Losaer où les attendaient de nouveaux ordres. La garnison de la ville avait été vidée, et toute la légion du Nord était remontée avec le comte de Losaer vers Gostel. Les troupes du sud avaient reçu pour mission d'assurer la protection des villes d'Orwolia, sur la côte ouest, Losaer et Gabestil, au nord-est. La brigade d'Apibos avait donc été envoyée à Gabestil, tandis que le gros des troupes restait sous les ordres du général Meladon, à Losaer. Il avait cependant été décidé d'envoyer un petit contingent

d'un millier d'hommes à Orwolia, ville sur laquelle un assaut était peu probable.

Le peloton de Samel avait été sélectionné pour faire partie de ce contingent, au grand dam du jeune homme et d'Athil, dont l'humeur était de plus en plus sombre et mélancolique. Les deux compagnons se trouvaient donc, en compagnie des autres pelotons, sur la route d'Orwolia. Samel rageait intérieurement car il ne comprenait pas pourquoi les officiers leur avaient fait faire un si long détour : ils auraient pu rejoindre Orwolia depuis Setigat en deux semaines, et cela faisait maintenant plus de cinq semaines qu'ils marchaient. C'était donc ça l'efficacité des légions de l'empire de Dûen ?

Samel savait qu'il n'était pas le seul à grogner contre l'incompétence des officiers. Ces dûeni semblaient agir sans aucun égard pour la vie de leurs hommes. Certains, comme le colonel Ewidûn qui commandait leur détachement, ne masquaient même pas leur mépris pour les populations autochtones de Sorcasard. Même si personne n'osait contester ouvertement les ordres, Samel savait que le mécontentement grondait parmi les hommes. Enfin, se dit le jeune homme, il n'aurait probablement pas à combattre une fois à Orwolia, et c'était une pensée quelque peu réconfortante...

6.

L'armée d'Orbût Frinir était véritablement impressionnante. En compensation de leur petite taille, les nains étaient extrêmement nombreux, et tous étaient très bien équipés. La plupart portaient des armures et cottes de mailles qui semblaient toutes avoir été nettoyées la veille tant elles étincelaient sous le pâle soleil du Nord. Leurs armes, marteaux, lances où épées étaient elles aussi en excellent état, et la détermination qui se lisait sur tous les visages imposait le respect. Tous les nains se déplaçaient de manière extrêmement disciplinée, chaque bataillon organisé en cinq colonnes marchant aux pas. A l'arrière se trouvaient les armes de sièges, canons et autres catapultes, suivis des chariots contenant les vivres et l'équipement de l'armée.

Sorferum était fasciné par l'efficacité de ce peuple, et il en venait presque à plaindre les humains de Dûen qui auraient à les affronter. Le Sorcami marchait aux côtés de Midenir qui avait lui aussi revêtu son armure. Le capitaine Nain ne lâchait pas son prisonnier des yeux : même si Sorferum n'avait jamais tenté de fausser compagnie à son gardien, il restait tout de même, pour les nains, un objet de méfiance. Le Sorcami espérait que cela changerait après qu'il aurait montré sa valeur au combat.

En effet, même si la mémoire de Sorferûm lui était inaccessible, il frémissait d'excitation à l'idée d'aller se battre, et il pensait qu'il avait dû être guerrier. Comment, autrement, aurait-il obtenu cette blessure à la tête ? Le Sorcami espérait qu'il aurait bientôt l'occasion de montrer aux Nains qu'il était prêt à combattre pour eux.

En attendant, ce fut lorsque l'armée d'Orbût Frinir eut à traverser le fleuve Leosûrif que Sorferum eut la plus éclatante démonstration du talent et de la détermination des semblables de Midenir. Les Nains s'arrêtèrent en effet sur une plage de galets sur la rive est du fleuve. Ils attendirent là près de deux heures, avant que leurs longs navires n'apparaissent à l'horizon. Les bateaux des nains avaient remonté le fleuve à la force des bras de leurs rameurs pour rejoindre l'armée. Ainsi, une fois arrivés, ils commencèrent à faire traverser l'armée d'Orbût Frinir. Bataillon par bataillon, les Nains passèrent sur l'autre rive du fleuve, tant et si bien qu'au bout de cinq heures, l'armée était prête à reprendre sa route.

Devant eux s'étendait une plaine battue par les vents. Sorferum se demandait quel pouvait bien être le plan du grand capitaine des Nains. L'armée était clairement en train de se diriger vers l'ouest, mais s'il se rappelait bien les cartes de la région, les villes de l'empire de Dûen se trouvaient plutôt au sud. L'ouest était marqué comme une terre sauvage parcourue de forêts. Etait-ce vraiment là que le Nain voulait conduire son armée ? Sorferum brûlait de curiosité mais il savait qu'il lui faudrait attendre pour obtenir ses réponses.

*
* *

Comme toutes les agglomérations du duché de Sortelhûn situées au nord des Losapic, Orwolia ressemblait plus à un campement de pêcheurs qu'à une véritable ville. Sa palissade de bois était trouée par endroits, et la garnison de la ville n'en avait clairement pas assuré l'entretien. Les quelques autochtones autres que les militaires de l'empire habitant la ville étaient pour la plupart des pêcheurs semi-nomades. Ils n'habitaient Orwolia que l'hiver, et ne pêchaient que le strict nécessaire à leur survie. Tout le reste de la nourriture était importé, et la ville ne produisait rien de valeur qui aurait pu attirer le commerce. Il n'y avait dans la ville aucune structure en pierre, et l'état de délabrement des habitations était pire qu'à Losamûnd. Le seul endroit digne d'intérêt était la taverne, située sur le port où circulaient deux fois par mois les navires de ravitaillement venus du sud du duché.

Les baraquements de l'armée étaient composés de quelques bâtiments en bois mal isolés. Les interstices entre les planches laissaient passer le vent froid, et la protection qu'offraient ces bâtisses était à peine meilleure que celle d'une tente. Les lits n'étaient guère meilleurs, simples paillasses posées à même le sol que la vermine semblait particulièrement affectionner.

Ainsi, l'arrivée du régiment de Samel à Orwolia ne remonta pas le moral du jeune homme, bien au contraire. On était loin des images de la splendide Dùenhin que les officiers montraient à leurs recrues afin de leur expliquer pourquoi ils se battaient. Fallait-il vraiment passer par cette existence misérable pour que d'autres vivent au chaud dans leur belle cité par delà la mer ?

Alors que Samel maudissait cette existence misérable, assis sur sa paillasse et se frottant les mains pour se réchauffer, il entendit Athil parler. Cela le surprit car le compagnon de Samel n'avait pas dit un mot depuis plusieurs jours, et son état de santé inquiétait le jeune homme.

"Il faut que je parte. Il faut que je parte. Il faut que je parte."

Athil semblait répéter cela comme une litanie, d'abord dans un chuchotement, puis de plus en plus fort.

"Calme-toi Athil", dit Samel, inquiet (si jamais le lieutenant en-

tendait ...). Mais le jeune homme n'écoutait pas, son regard semblait à des lieues de l'endroit où il se trouvait.

Tout d'un coup, Athil se leva, et criant toujours "Il faut que je parte", se mit à courir en direction de la sortie de la bâtisse. En un éclair, il franchit la porte et sortit dans le froid.

Le lieutenant, dont la chambre se trouvait près de l'entrée, avait bien sûr vu ce qu'il s'était passé, et sortit à son tour.

"Soldat Athil! Revenez ici! Je n'ai donné aucune autorisation de sortie! Revenez ou je devrai agir."

Athil, dans sa folie, ignora bien sûr cet ordre. Il continuait de courir en direction de la sortie de la ville. Le lieutenant prit alors un arc, et, encochant une flèche, commença à viser Athil. Réalisant ce qui allait se produire, Samel se jeta sur son supérieur.

Trop tard! La flèche était déjà partie. Sous le regard horrifié de Samel, Athil s'effondra sur le sol dur, l'empennage du projectile dépassant de son dos. Dans un accès de rage, Samel frappa du poing le visage du lieutenant, réalisant à peine ce qu'il faisait. Deux soldats se saisirent alors de lui, l'empêchant de recommencer, tandis que le lieutenant se relevait.

"Pour ceci, c'est la cour martiale qui vous attend, soldat!" dit l'officier, expulsant un peu de sang de sa bouche.

Samel réalisa alors ce qu'il avait fait et comprit qu'il venait peut-être, de manière indirecte, de mettre fin à sa propre vie.

7.

L'armée des Nains avait établi son campement sur une colline battue par les vents. C'était l'un des rares endroits où la taïga qui s'étendait à perte de vue avait laissé la place à une prairie aux hautes herbes. Le souffle omniprésent du vent rendait cependant le lieu particulièrement désagréable, et seuls les gardes de faction et Sorferum osaient affronter ce froid mordant.

Le Sorcami, protégé par sa peau écailleuse, était en effet moins sensible au gel que les Nains qui devaient se couvrir chaudement pour se protéger. Il contemplant donc le magnifique paysage qui s'étendait

sous ses yeux. C'était une contrée vierge où la nature était encore maîtresse. L'air pur qui s'en dégageait était grisant et Sorferum en venait presque à oublier pourquoi il était là. Les tentes de l'armée Naine le lui rappelaient cependant sans ambiguïté. Recouvrant toute la surface de la colline, elles étaient comme une rivière blanche descendant vers la taïga.

Le jour ne durait pas longtemps dans cette région nordique, et déjà le soleil commençait à disparaître à l'ouest. L'horizon s'éclaira d'une magnifique lueur rouge qui transforma la forêt en océan de feu. Cet instant magique ne dura pas longtemps car bientôt, le soleil disparut, laissant l'ombre nocturne recouvrir le campement.

Sorferum resta là un moment, ses yeux encore émerveillés du spectacle qu'il venait de voir. Il savait que Midenir viendrait bientôt le chercher, mais voulait profiter de ce moment de liberté.

Alors que le Sorcami méditait sur sa condition et tentait, comme chaque soir, de faire revenir ses souvenirs, il vit une forme se mouvoir silencieusement dans la nuit. C'était étrange : les Nains n'avaient pas coutume de se déplacer dans le camp une fois la nuit tombée, à l'exception des changements de quart. Curieux, Sorferum héla la silhouette :

"Hé, où allez-vous ?" demanda-t'il en Dûeni.

Le Nain s'arrêta net. Il regarda autour de lui, et lorsqu'il vit le Sorcami, il se mit à courir à toute vitesse. De plus en plus anormal, pensa Sorferum. L'homme-saurien savait en effet que ce n'était pas son aspect qui avait effrayé le nain. Tous étaient au courant de sa présence et n'ignoraient pas qu'il était un ami. Le comportement du nain était donc plus que suspect. Sorferum décida de le poursuivre, et en quelques enjambées il eut tôt fait de rattraper le fuyard nocturne. D'un geste sec, le Sorcami le plaqua au sol, coupant le souffle du Nain.

Sorferum releva sa prise à l'aide de sa puissante poigne. Le Nain essayait de se débattre, mais il ne pouvait rien contre la force musculaire du Sorcami. Il était habillé d'une tunique à capuchon noire, très inhabituelle pour l'armée Naine.

"Que faisiez-vous ?" demanda Sorferum.

Le Nain ne répondit pas. Sorferum ne l'avait jamais vu auparavant, et peut-être ne parlait-il pas Dûeni.

"Je vais vous amener au capitaine Midenir. Il saura bien ce qui se passe."

"Ce ne sera pas la peine, Sorferum," dit une voix. "Nous allons nous occuper de ce traître."

C'était Midenir, accompagné de quelques uns de ses hommes. Il avait dû venir chercher Sorferum, et avait probablement assisté à une bonne partie de la scène. Le dernier mot de Midenir avait cependant interpellé le Sorcami. Il y avait donc des traîtres parmi les Nains ? Remettant son prisonnier à Midenir, il résolut de le suivre pour en savoir plus.

*
* *

Le cachot dans lequel Samel avait été enfermé était à peine plus misérable que la chambre où il avait dormi, preuve supplémentaire de l'état de délabrement des casernes d'Orwolia. Cela faisait maintenant deux jours que le jeune homme était enfermé, en attente de sa cour martiale. Samel savait qu'il allait être déféré devant le colonel pour assaut sur un officier. Le châtement pour une telle offense pouvait aller jusqu'à la mort, mais après quelques jours dans ce cachot glacé, Samel l'aurait presque accueillie à bras ouverts.

Le jeune homme ne pouvait s'empêcher de penser à Athil, mort de la main de celui qui était censé le diriger. Qu'est-ce que cela signifiait de se battre et de mourir pour une armée qui considérait ses hommes comme du vulgaire bétail, à abattre dès qu'il devenait inutile ? Samel sentit la colère monter en lui. Il frappa de son poing nu le mur de sa geôle, s'écorchant les articulations.

A ce moment, un garde ouvrit la porte. Il était, tout comme Samel, natif des contreforts sud des Losapic, et c'était l'un des rares qui avait fait preuve de compassion envers le jeune homme. Cette fois-ci, cependant, le garde n'était pas seul, et un sergent l'accompagnait.

"Suivez-moi," dit le sous-officier. "Le colonel va vous recevoir et statuer sur votre sort."

Samel fut conduit vers un bâtiment un peu moins délabré que les autres. C'était là où les officiers supérieurs avaient établi leurs quartiers. L'édifice était agréablement chauffé, et pour la première fois depuis son départ de Losaer, Samel n'avait pas froid.

Le jeune homme fut mené dans le bureau du colonel. Le chef de la garnison était assis, accompagné du lieutenant Hûnel, qui avait encore le visage tuméfié. Il dit, s'adressant au garde de Samel :

"Vous pouvez rester, sergent, ce ne sera pas long."

Le regard du colonel se tourna lors vers Samel.

"Soldat. Le lieutenant Hûnel, ici présent, m'a informé de l'acte d'insubordination que vous avez commis. Vous avez délibérément porté atteinte à la personne du lieutenant, votre supérieur hiérarchique. Après avoir revu attentivement les faits, je n'ai pu que constater que vos actes méritaient, selon les lois martiales de l'Empire de Dùen, la mort."

Samel, qui s'était attendu à ce jugement, baissa la tête et se prépara à partir affronter sa propre mort. Mais, à sa grande surprise, le colonel reprit.

"Nous nous trouvons cependant ici dans des circonstances exceptionnelles, et je ne peux pas me permettre de perdre un homme de plus. J'ai donc décidé de commuer votre peine. Pour votre insubordination envers un officier supérieur, vous recevrez douze coups de fouet. Sergent, vous vous occuperez de la sentence. Et faites en sorte que ses camarades voient bien le sort qui est réservé à ceux qui désobéissent. Ce sera tout."

Le sergent emmena alors Samel, le dirigeant vers la vaste place où serait exécutée sa sentence.

8.

Les Nains se dirigeaient vers la grande tente circulaire qui servait de quartier général à Orbût Frinir. Midenir poussait son prisonnier, le Nain que Sorferum avait attrapé, sans ménagement. Le regard

du capitaine de l'armée naine avait une sévérité que Sorferum ne lui avait jamais vue, et il semblait se retenir pour ne pas abattre le captif sur le champ.

Sorferum marchait derrière le groupe. Les Nains ne semblaient que peu prêter attention à la présence du Sorcami. Ce n'est que lorsqu'ils pénétrèrent dans la tente que les gardes de faction bloquèrent l'accès à l'homme-saurien, croisant leur lances devant l'ouverture. Sorferum, déçu s'apprêtait à faire demi-tour, lorsqu'il entendit :

"Laissez-le entrer. J'en prends la responsabilité."

La voix de Midenir fut un soulagement pour Sorferum qui allait enfin voir sa curiosité satisfaite. Le Sorcami dut baisser la tête pour entrer dans la tente, bien trop petite pour lui. Le prisonnier était à genoux, deux hommes de Midenir lui tenant fermement les épaules. Orbût Frinir se tenait devant lui, imposant dans sa colère. Sa voix était comme le tonnerre, et même Sorferum, qui était pourtant bien plus grand que le général Nain, se sentit intimidé.

"Que faisais-tu donc à vouloir quitter le camp en pleine nuit, fils de chienne ? cria Orbût. Tu restes silencieux, mais je te promets que tu parleras. Ta bourse t'accuse bien plus que moi."

Tout en prononçant ces mots, Orbût Frinir avait versé sur le sol le contenu d'un petit sac, et les pièces en argent qui étaient à l'intérieur roulaient dans la tente. Sorferum en prit une qui était tombée à ses pieds. Un tête couronnée y était dessinée, surmontée de l'inscription suivante :

SUFIL II DUEN REDOR - 1005

"Tu crois peut-être que je ne sais pas reconnaître des deniers impériaux, imbécile ? Depuis quand es-tu au service de Dûen ?"

La voix tonitruante d'Orbût Frinir continuait de résonner dans la tente. Rouge de colère, le général frappa alors sans vergogne son prisonnier du poing, recommençant plusieurs fois. La tête du captif était en sang, mais il restait silencieux.

"Tu continues à faire la muette, alors ? Je ne te fais pas assez peur ? Très bien, et si je laissais un Sorcami s'occuper de ton cas.

Approchez, Sorferum. Vois-tu, les Sorcami n'aiment pas beaucoup l'empire, et je suis sûr que Sorferum saura bien te le montrer."

En un instant, Sorferum comprit le plan du général Frinir. Il n'aimait pas beaucoup l'idée d'avoir à torturer quelqu'un, mais peut-être que la vue de l'homme-saurien suffirait à briser le prisonnier. Le Sorcami prit donc son air le plus féroce en s'approchant du Nain. Celui-ci sembla marquer une hésitation et quand Sorferum fit mine de lever la main sur lui, il tenta de reculer.

— Arrêtez ! dit-il d'une voix rauque. Je... je vais parler. Mais ne laissez pas cette créature me toucher, par pitié.

— Ah on devient raisonnable, à ce que je vois, reprit alors Orbût Frinir. Tu as intérêt à cracher le morceau maintenant. Que faisais-tu ? Pour quoi l'empire te paie-t'il ?"

— Je... le prisonnier semblait hésiter. Je suis chargé d'informer les garnisons impériales des mouvements de nos troupes. J'utilise normalement des pigeons voyageurs, mais depuis notre départ, tous sont morts. J'ai donc décidé de m'enfuir pour trouver refuge à Gostel, et prévenir les généraux de votre plan. Et surtout de la présence de ce monstre, qui pourrait être fatale à l'empire...

Le prisonnier avait le doigt tendu vers Sorferum, comme s'il était en train d'accuser le diable en personne...

*

* *

Samel était attaché sur une structure en bois, les bras écartés, le dos exposé à l'air glacial. Il tremblait de tous ses membres, à la fois de froid et de peur. L'anticipation de la douleur à venir était presque pire que la douleur elle-même, et la vue du fouet entre les mains du sergent terrorisait le jeune homme. Une bonne partie de la garnison était rassemblée dans la cour : tous avaient reçu pour ordre d'assister à cette punition exemplaire.

Lorsque le sergent fut satisfait du nombre de présents, il annonça d'une voix sévère.

"Pour insubordination et assaut sur un officier, le soldat Samel ici présent doit recevoir douze coups de fouet, par ordre du colonel. La sentence va être exécutée immédiatement."

Le sergent leva alors son fouet de cuir et le baissa d'un geste sec. Samel entendit à peine le claquement tant la douleur était insupportable. Le jeune homme hurla, sa voix claire allant se perdre dans le froid glacial de la cour. Le sergent recommença alors, et chaque fois la douleur devenait plus intense. Lorsqu'enfin le douzième coup fut tombé, Samel, terrassé par la souffrance, perdit connaissance.

Quand il se réveilla, une forme était penchée sur lui. Elle avait les cheveux blonds et un visage fin et délicat entourant de magnifiques yeux bleus. Une femme! La surprise acheva de réveiller Samel qui sentit alors l'horrible douleur lui étreindre le dos. Il gémit.

— Ne bougez pas, dit la femme. Il s'agissait en fait d'une jeune fille, qui devait être à peine plus âgée que Samel. Elle semblait parfaitement à l'aise en présence du jeune soldat.

— Où suis-je? demanda Samel. Qui êtes-vous?

— Chut, dit la jeune fille. "Vous êtes dans l'hôpital d'Orwolia, à côté de l'église. Je suis Selea, et j'étudie la médecine auprès du père Casalod, notre prêtre. Vos amis vous ont amené ici. Vous étiez gelé et blessé au dos. Nous vous avons soigné du mieux que nous pouvions mais il faut maintenant vous reposer, car la fièvre s'est emparée de vous."

— La... fièvre? gémit Samel. Je... vais mourir?

Selea eut un petit rire clair.

— Mais non, grand sot. Vous allez déjà mieux que lorsqu'ils vous ont amené, il y a deux jours. Il faut juste que vous continuiez à vous reposer.

— Mer... merci, dit Samel, retombant dans un bienheureux sommeil.

9.

C'était comme si le temps s'était arrêté. Sorferum s'était figé, stupéfait par la déclaration de l'espion. Qu'avait-il voulu dire? En

quoi le Sorcami constituait un danger particulier pour l'empire ? Les questions tournoyaient follement dans la tête de Sorferum, lui donnant presque la migraine. L'homme-saurien n'osait cependant parler, laissant l'initiative à Orbût Frinir.

Le visage du général Nain avait, pendant un court instant, affiché une expression de perplexité. Il s'était cependant vite ressaisi, et c'est d'une voix étrangement calme qu'il parla.

"Explique toi, traître. Je peux comprendre que les mouvements de mes troupes intéressent les généraux impériaux, mais je ne vois pas ce que la présence de Sorferum a à voir là dedans."

Le captif cracha par terre.

"En dehors du fait que les Sorcami sont des démons opposés à la volonté d'Erû vous voulez dire ? C'est à cause d'eux que les Anciens ont disparu. et ils n'ont rien à faire dans notre armée. Vous souillez notre race en invitant ce monstre ici."

Orbût Frinir frappa encore une fois le prisonnier. Sa voix gronda de nouveau.

"Réponds à ma question où je te jure que tu connaîtras la poigne de celui qui tu appelles démon ! Que veut l'empire de Dûen à Sorferum ?"

L'espion mit un moment avant de répondre.

"Je ne suis pas au courant de tout, expliqua-t'il, mais il semble que ce Sorcami ait traversé des territoires impériaux avant de venir ici, ce qui est strictement interdit à leur race. Les agents de l'empire ne savaient pas ce qu'un homme-saurien venait faire en territoire humain et l'ont donc fait suivre discrètement pour découvrir ses intentions. Ce n'est que lorsqu'il a été clair qu'il était là pour prendre contact avec vous qu'ils ont décidé d'agir. Mais les agents impériaux étaient censés tuer le Sorcami. Ils ont apparemment échoué dans leur mission."

Sorferum, n'y tenant plus, devança Orbût Frinir qui allait poser une nouvelle question.

"Savez-vous qui je suis ? Quel est mon nom ? Que suis-je venu faire ici ?"

Le Nain hésita avant de répondre.

— Je l'ignore totalement. Il faudrait le demander aux agents impériaux qui t'ont molesté prêt de Leosûmar. Mais peu importe la raison de ta venue, démon, tu n'as rien à faire ici. Le peuple des Nains doit rester pur et...

— Pur comme toi, chien ? (C'était Orbût Frinir qui avait pris la parole) Tu t'es vendu à nos oppresseurs et tu oses parler de pureté ? Je devrais te faire pendre sur le champ. Mais je vais te laisser encore un peu la vie sauve, pour qu'on puisse te presser comme un citron et sortir de tes entrailles malfaisantes toutes les informations que tu possèdes. Midenir, tu t'en occuperas.

— A vos ordres, répondit l'intéressé avec un sourire, avant de partir avec le captif et ses hommes, laissant Sorferum et Orbût Frinir seuls.

— Je vous dois des remerciements, Sorferum, dit le général Nain. Si vous n'aviez pas capturé cet espion, il aurait pu prévenir l'empire de mon plan qui consiste à les contourner par l'ouest, ce qui aurait été une véritable catastrophe.

— Je vous en prie, répondit Sorferum. Mais pourrais-je vous prier de ne pas tuer cet homme trop vite ? Il détient peut-être la clé de mon passé.

— Ne vous en faites pas. Ce qu'il vient de raconter à votre sujet m'intrigue tout autant que vous. Pourquoi auriez vous pris le risque de traverser Sorcasard pour nous contacter ? Je vous promets de tout mettre en œuvre pour le découvrir, ne serait-ce que pour ma tranquillité d'esprit.

— Merci, dit Sorferum en s'inclinant. Le Sorcami quitta la tente du général empli de sentiments contradictoires. Une partie du voile qui cachait son passé s'était levée, mais il restait encore beaucoup trop de questions sans réponses.

*
* * *

La deuxième fois que Samel se réveilla, son dos le faisait beaucoup moins souffrir et son esprit était plus clair. Il arriva même à

s'asseoir dans son lit, observant ce qui se trouvait autour de lui. Il était dans une vaste pièce aux murs de pierre sombre. Des rangées de lits meublaient chacun des côtés de la pièce. Ils étaient cependant pour la plupart vides, et seuls deux vieillards se trouvaient dans la pièce en même temps que le jeune homme.

— Ah vous êtes réveillé, fit une voix claire. Samel reconnut la jeune fille qu'il avait vu la première fois qu'il s'était réveillé. Son nom était Selea, crut-il se rappeler.

— Bon... Bonjour, salua le jeune homme. Combien de temps ai-je dormi ?

— Cela fait trois jours que vous êtes ici, dit Selea. Mais vous avez l'air d'aller mieux. Je crois que vous ne resterez pas beaucoup plus longtemps.

En un instant, Samel réalisa ce que ces paroles signifiaient. Il allait devoir retourner dans son baraquement gelé, à dormir sur une paillasse mouillée. Sa voix contenait donc une pointe de déception quand il dit :

— Vraiment ?

Selea eut un sourire. Son visage était charmant, et redonnait un peu de baume au cœur à Samel.

— Ça n'a pas l'air de vous enchanter....

— Disons que je ne suis pas pressé de retourner voir ceux qui m'ont fait ça, dit Samel en désignant son dos. Mais je n'ai probablement pas le choix.

— Si vous voulez je peux en parler au père Casalod. Nous pouvons dire à l'armée que nous devons vous garder en observation quelque temps.

Le visage de Samel s'éclaira.

— Vous feriez ça pour moi ?

— Bien sûr. La jeune fille fit un clin d'œil à Samel. Vous ne seriez pas le premier.

— Merci ! dit le jeune homme avant de se renfoncer dans son lit confortable. Merci beaucoup.

Samel regarda Selea s'éloigner en se disant que finalement, l'épreuve du fouet n'avait pas été si négative que cela.

10.

A mesure que l'armée Naine s'enfonçait dans la taïga, le climat se durcissait et la marche devenait de plus en plus difficile. Cela faisait à présent presque deux semaines que les courageux guerriers avançaient dans cette épaisse forêt de conifères et le moral commençait à se dégrader. Sorferum n'avait pas pu reparler à Orbût Frinir depuis l'arrestation de l'espion, plus d'une semaine auparavant. Le général Nain était très pris par ses plans et la gestion quotidienne de ses troupes et n'avait pas vraiment le temps de s'occuper des affaires du Sorcami.

Sorferum s'était donc rabattu sur Midenir, mais le capitaine était devenu presque aussi inaccessible que son supérieur. Il avait cependant poursuivi l'interrogatoire du prisonnier, sans toutefois obtenir de meilleurs résultats. L'identité réelle de Sorferum restait un mystère, de même que les raisons de sa venue au Nord. La mémoire du Sorcami restait toujours hors de sa portée, et la frustration de Sorferum devenait presque intolérable.

L'homme-saurien ne pouvait cependant que prendre son mal en patience, tout en écoutant les plaintes des Nains qui l'entouraient. Les petits êtres étaient cependant d'une résistance et d'une ténacité peu commune, et malgré leurs lamentations et la douleur qui tenait certains d'entre eux, ils continuaient à avancer. Même si la marche était plus facile pour Sorferum du fait de sa peau épaisse et écailleuse, il ne pouvait qu'admirer la détermination de ses compagnons d'infortune.

Le seul avantage de la forêt était qu'elle abondait en petit gibier, et le quotidien de l'armée était souvent agrémenté de viande fraîche. Les réserves de bière de l'armée étaient elles aussi importantes, et, malgré le froid, les repas étaient pour les soldats des moments attendus, renforçant leur cohésion, et réduisant ainsi tout risque de rébellion.

Sorferum ne se joignait cependant que rarement à ces moments de convivialité. La plupart des Nains se méfiaient encore de lui et de son apparence reptilienne, et ne lui adressaient que rarement la

parole. Midenir était le seul qui semblait avoir véritablement vaincu ses préjugés, mais il était très occupé, et n'avait que peu de temps à consacrer au Sorcami.

L'armée se dirigeait vers le sud-ouest, et Sorferum, qui avait finalement pu étudier les cartes de la région, savait que leur destination était Orwolia, une ville qui n'était guère qu'un avant poste de l'empire sur la côte ouest des terres du nord. Le plan d'Orbût Frinir était malin, songea Sorferum. L'empire ne s'attendait sûrement pas à une attaque à l'ouest alors que les Nains avaient débarqué à l'est. La garnison d'Orwolia était probablement très petite et la ville tomberait rapidement, permettant ainsi aux Nains de commencer leur conquête, continuant vers et coupant les troupes impériales de leurs renforts.

L'armée des Nains dut cependant encore souffrir deux semaines supplémentaires avant qu'un beau jour un éclaireur ne revienne en criant : "Fumée à l'horizon!". Enfin, les nains avaient atteint leur objectif. La bataille était proche, le premier combat auquel Sorferum allait participer aux côtés de ses alliés. L'excitation du Sorcami était grande, et il savait qu'elle était partagée par l'ensemble de l'armée, qui allait enfin pouvoir accomplir sa véritable mission.

*
* *

Samel ne s'était jamais senti aussi bien depuis son départ de Setigat. Il redevenait un homme après avoir été une créature des glaces. Un peu de chaleur et un bon repas, et il était prêt à affronter n'importe quoi. La présence de Selea était aussi un facteur qui avait grandement accéléré sa guérison. La bonne humeur de la jeune fille était contagieuse, et Samel se prenait souvent à rire, une sensation qu'il croyait avoir oubliée dans sa longue marche vers le Nord.

Deux jours s'étaient écoulés, et le jeune soldat se sentait à présent assez bien pour marcher. Il se promenait donc dès que possible avec Selea, aidant la jeune fille dans son travail tout en bavardant

avec elle. La vie était agréable, et la menace de la guerre tellement lointaine, qu'elle n'affectait pas les deux jeunes gens.

Samel savait cependant qu'il devrait bientôt retourner dans son peloton. Il ne pourrait pas faire croire beaucoup plus longtemps à ses supérieurs qu'il était incapable de se battre. La perspective de retourner dans ces affreux baraquements l'horrifiait, mais il n'avait pas le choix. Il avait vu de ses yeux le sort réservé aux déserteurs de l'armée impériale.

Au matin du sixième jour après son arrivée à l'hôpital, Samel entendit les cloches du beffroi de la ville. Il n'y prêta dans un premier temps qu'un intérêt limité, pensant qu'elles indiquaient, comme d'habitude, l'heure. Mais leur tintement persistant lui fit vite se rendre compte qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il ne tarda pas à être fixé quant il vit Selea entrer, l'air affolé.

"Nous sommes assiégés !" cria la jeune fille, les yeux exorbités. "Une armée s'approche d'Orwolia !"

Instantanément, Samel se leva. Une armée ? Ici à Orwolia ? Il devait voir ce qu'il en était. D'un bond, il enfila sa tunique de légionnaire de l'empire et se dirigea vers la porte de sortie.

Le spectacle qu'il vit le terrifia. Au Nord, une longue bande noire composée d'une multitude de ce qui semblait être des hommes en armes s'approchait de la ville. Le sang de Samel ne fit qu'un tour. Oubliant la haine qu'il ressentait pour ses supérieurs, il se dirigea en courant vers les baraquements. Il était un soldat et son devoir était clair : il fallait défendre la ville. Selea et tous les autres civils d'Orwolia comptaient sur lui et sur les troupes impériales. Rien d'autre n'avait de sens : il fallait empêcher cette armée, quelle qu'elle soit, de pénétrer dans Orwolia.

11.

La garnison d'Orwolia était en pleine effervescence. Les soldats, vêtus de leurs armures et de leurs boucliers, formaient les rangs. Déjà plusieurs bataillons étaient visibles, prêts à affronter l'ennemi. Samel courut jusqu'aux baraquements où logeait son peloton. La plupart

des hommes étaient assemblés dehors, sous l'œil sévère du lieutenant Hûnel. La vue de l'officier emplît le cœur de Samel d'une haine qu'il réussit, au prix de grands efforts, à cacher. Il se mit au garde à vous devant son supérieur et dit d'un ton presque neutre :

"Soldat Samel, au rapport, mon lieutenant."

L'officier dévisagea le jeune homme d'un air surpris.

"Samel... Je ne m'attendais pas à voir un lâche comme vous ici. Mais puisque vous êtes, là vous pouvez rejoindre vos camarades. Le sergent vous fournira des armes."

Samel s'inclina respectueusement avant d'obéir aux ordres du lieutenant. Il se retrouva bientôt en rang dans son bataillon, aux côtés d'un soldat tout aussi jeune que lui qui tremblait de peur.

Tout le régiment était là : six bataillons de cinq cents hommes, assemblés en rangées de vingt cinq. Le premier rang de chaque bataillon était constitué d'hommes portant un bouclier, qui protégeaient les lignes arrière. Samel se trouvait au cinquième rang de son bataillon, et était armé d'une lance et d'une épée courte. Non loin de lui, deux sous officiers plus âgés discutaient d'un ton grave.

— Le colonel a vraiment décidé de nous faire affronter l'ennemi en bataille rangée ? Nous ne savons rien sur eux, à part qu'ils sont plus nombreux que nous. La prudence aurait voulu que nous fortifions nos positions.

— La prudence ? Ce n'est pas un mot que connaît le vieux. Il rêve de se couvrir de gloire et de montrer à ses supérieurs qu'il a réussi là où ils ont échoué. Je l'ai entendu moi même. "Rien ne peut vaincre les puissantes légions de Dûen." Ce crétin est incapable de concevoir d'autres stratégies que l'attaque frontale. S'il n'était pas noble, il ne serait jamais devenu officier. C'est un incapable.

— Ouais, mais en attendant c'est nous qui allons pâtir de son incompétence.

Les voix des deux hommes se perdirent alors dans le brouhaha ambiant. Leurs paroles avaient cependant profondément inquiété Samel qui, malgré le froid ambiant, sentit quelques gouttes de sueur perler de son front. Mais alors qu'il commençait à regretter sa décision de rejoindre les troupes, il entendit crier :

"En avant, marche!"

L'ordre, qui avait été lancé par le capitaine, fut repris par tous les officiers, et lorsque le lieutenant Hûnel le prononça, Samel commença à avancer. La tension dans les rangs était palpable, et les hommes étaient silencieux. Bientôt ils allaient connaître, certains pour la première fois de leur vie, l'horreur du combat.

*
* *

Sorferum avait rejoint Midenir et Orbût Frinir à l'avant de l'armée. Derrière eux, les soldats Nains semblaient prêts à en découdre. Après plusieurs semaines de privations et de marche dans la forêt, certains attendaient avec impatience la perspective du combat.

— Les impériaux ne peuvent pas être aussi stupides, disait Midenir. Ils doivent bien se rendre compte qu'ils n'ont aucune chance en rase campagne. C'est forcément un piège.

— Je ne sais pas, Midenir. Nos éclaireurs n'ont pas repéré d'autres troupes. L'officier qui commande ce régiment est peut être tout simplement trop confiant. Cela ne serait guère étonnant des Dûeni, après tout.

— Nous allons les écraser comme un fêtu de paille.

— Cela se pourrait bien. Mais gardons nous à notre tour d'être trop optimistes. Midenir, placez deux bataillons sur chacun de leur flancs. Nous allons les prendre en étau avant de lancer notre attaque frontale : cela leur coupera toute possibilité de retraite.

— Tout de suite, général, dit Midenir avant de s'éclipser.

Orbût Frinir se tourna vers Sorferûm.

— Vous êtes toujours prêt à combattre à nos côtés ?

Le Sorcami acquiesça.

— Très bien. La simple vue d'un Sorcami devrait saper le moral des troupes de l'empire. Je me suis laissé dire qu'il n'y a rien que les Dûeni ne craignent plus que les hommes-sauriens. Vous marcherez à mes côtés. Vous sentez vous prêt ?

— Absolument, répondit Sorferum. Enfin le Sorcami allait pouvoir prouver aux nains qu'il était véritablement leur allié. L'excitation s'empara de lui, dominant tout sentiment de peur qu'il aurait pu ressentir. La sensation était grisante.

Au loin, les troupes impériales commencèrent à avancer, ignorantes de la manœuvre de l'armée des nains qui les encerclaient par la forêt. Midenir se trouvait avec ces Nains, et Sorferum essayait vainement de distinguer son ami parmi les masses mouvantes.

— Lorsque je donnerai le signal, les bataillons de flanc chargeront, et nous commencerons à avancer. Nous devrions les rejoindre peu de temps après, dit Orbût Frinir. Savez-vous quelle est votre arme de prédilection, Sorferum ?

Le Sorcami n'avait pas vraiment réfléchi à cette question.

— Je n'en ai aucune idée, je le crains, répondit-il simplement. Donnez moi ce que vous avez, je saurai bien m'en servir.

"Voilà qui est parler comme un vrai soldat, dit le général Nain avec un sourire. Prenez cette hache, puisse-t'elle apporter le malheur à vos ennemis.

Sorferum prit le lourd objet que lui tendait le Nain le soupesant et observant sa courte lame.

— Ça fera l'affaire, dit-il.

— Ah ! les troupes sont en place, dit Orbût Frinir. Il fit signe à un de ses hommes. Ce dernier enflamma une flèche qu'il décocha, illuminant le ciel. Presque instantanément les troupes qui avaient encerclé l'armée impériale se mirent à bouger rapidement en direction de leurs ennemis. Orbût Frinir leva sa hache au ciel et cria :

"En avant ! Pour le peuple Nain !"

Derrière lui, une multitude de soldats se mit à avancer : la bataille d'Orwolia venait de commencer.

12.

Alors qu'il marchait pour la première fois de sa vie au combat, Samel oscillait entre la peur et l'excitation. Autour de lui les lourds pas des bataillons impériaux faisaient trembler le sol. Les bannières

de l'aigle et de la couronne flottaient fièrement au dessus de chaque peloton. Malgré tout ce qu'il avait vécu, Samel ne pouvait s'empêcher de ressentir un certain orgueil à l'idée d'appartenir à ce groupe. Une armée si disciplinée ne pouvait qu'éliminer ses ennemis.

Le jeune homme se souvenait cependant de la conversation des deux vétérans, et il savait que toute la bonne volonté du monde ne pouvait permettre de vaincre si les responsables de l'armée étaient incompetents. Mais peu importait : ce n'était plus le problème de Samel. Tout ce qui comptait à présent, c'est qu'il devait se battre, pour préserver la ville d'Orwolia des envahisseurs qui voulaient la détruire. Sa main se resserra sur la poignée de son épée, faisant blanchir ces articulations.

"Regardez !" cria quelqu'un.

Samel leva la tête. Un objet lumineux qui ne pouvait être qu'une flèche fendait le bleu azur de la voûte céleste. Au moment même au le projectile s'éteignait, une lourde clameur retentit. C'était le bruit de milliers de cris de guerre, venant des flancs du bataillon. Un mouvement de panique sembla s'emparer des hommes et quelqu'un s'exclama d'un ton horrifié :

"Nous avons été encerclés ! Nous sommes perdus ! Fuyez, fuyez !"

Sous l'effet de la peur, les rangs commençaient à se desserrer. Les officiers, dont le lieutenant Hûnel, tentaient vainement de rallier leurs hommes.

"Tenez les rangs ! Tournez-vous pour affronter l'ennemi, bandes de lâches !"

Personne ne semblait écouter le lieutenant. Samel, en plein milieu du peloton ne voyait rien de ce qui se passait. Il ne tarda cependant pas à entendre des cris de douleur qui se rapprochaient de lui. Se tournant, il aperçut enfin pour la première fois les visages de ses ennemis.

Mise à part leur petite taille, ils ressemblaient à ces hommes barbus des montagnes qui vivaient non loin du village où était né Samel. Tous portaient des armures ou des cottes de mailles dont la qualité était sans comparaison avec le plastron de cuir bouilli qui était l'uniforme standard des légionnaires impériaux. Leur arme de

prédilection était clairement la hache, et ils avançaient avec sauvagerie dans les rangs du bataillon, fendant les compagnons de Samel comme de simples bûches.

A la vue de cette barbarie, Samel sentit une sourde colère monter en lui. Sans réfléchir, il sortit son épée de son fourreau et se jeta dans la mêlée. Sa lame s'abattit sur le cou du plus proche des Nains, faisant jaillir un flot de sang qui vint éclabousser le visage de Samel. Le Nain s'écrouta dans un horrible gargouillement. Samel n'eut cependant pas le temps de réaliser l'horreur de ce qui venait de se passer car déjà deux autres Nains s'approchaient de lui. Le plus proche fut cependant arrêté net dans son élan alors qu'une lance lui traversait le corps. Samel n'eut donc qu'à se tourner pour esquiver le coup de hache du second Nain. D'un geste sûr, il coupa alors le bras de son adversaire, qui tomba en râlant.

L'action de Samel avait clairement eu un effet galvanisant sur ses compagnons, car plusieurs avaient cessé de reculer et faisaient à présent face à l'ennemi qui n'avait plus l'air de trouver le combat si facile. Les corps, humains et nains, commençaient à s'amonceler, formant une espèce de boue sanglante qui rendait toute progression difficile. Samel se rendit compte avec une certaine satisfaction que l'un de ces cadavres était celui du lieutenant Hûnel, qui n'avait pas résisté très longtemps.

Le combat commençait à durer et les Nains arrivaient toujours plus nombreux. Les bras de Samel fatiguaient et il se demandait s'il pourrait tenir beaucoup plus longtemps. C'est alors que quelqu'un cria :

"Un Sorcami ! Ils ont un Sorcami avec eux ! C'est la fin !"

Samel se retourna vers l'origine du cri. C'est alors qu'il le vit : un gigantesque homme-saurien qui surplombait à la fois les Nains et les humains les combattant. Il était armé d'une hache qu'il maniait avec force, envoyant voler ses ennemis dans les airs. Envers cette créature monstrueuse dont les semblables avaient autrefois asservi son peuple, Samel ressentit une haine comme il n'en avait jamais connu, et dans un accès de fureur se jeta vers le Sorcami.

*
* * *

Le combat et l'odeur du sang éveillaient en Sorferum des instincts qu'il n'avait jamais soupçonnés. Plus il tuait, plus il se sentait grisé, et seul une petite partie de son esprit semblait lui murmurer de faire preuve de retenue.

L'assaut initial avait été d'une violence inouïe. Les troupes impériales, déjà affaiblies par les assauts portés sur leurs flancs, avaient du mal à résister. Mais au fur et à mesure que les Nains enfonçaient les rangs ennemis, la détermination des légionnaires, loin de flancher, semblait se renforcer.

Sorferum avait perdu de vue le général Orbût Frinir, mais il n'avait cure, absorbé qu'il était par le combat. Les impériaux semblaient effrayés par sa présence et cette terreur éveillait son instinct de prédateur. C'est donc avec une certaine surprise qu'il vit un des jeunes soldats se jeter sur lui, le regard empli d'une incroyable détermination. Le Sorcami eut tout juste le temps de parer l'assaut du jeune homme avec sa hache, envoyant l'épée de son adversaire valser au loin.

Mais le jeune homme n'avait pas dit son dernier mot. S'emparant d'une lance qui traînait par terre, il porta un coup au flanc de Sorferum, faisant naître une vive douleur dans les côtes du Sorcami. Sorferum se tourna vers son adversaire, et levant sa hache, s'apprêta à l'achever. Mais, croisant le regard du jeune homme, il lut dans ses yeux un courage qui le fit hésiter. Et, au lieu de fendre la tête de son adversaire, il se contenta de l'assommer avec le manche de sa hache avec de replonger dans la mêlée : la bataille touchait alors à sa fin, consacrant la victoire de l'armée naine...

13.

L'endroit où Samel se réveilla lui parut tout de suite extrêmement familier. Émergeant des brumes de l'inconscience, il réalisa qu'il se trouvait de retour à l'hôpital d'Orwolia ! Contrairement à

la première fois où il était venu, cependant, la grande salle était loin d'être vide. Tous les lits étaient occupés, et de nombreux blessés étaient posés à même le sol où sur des paillasses improvisées. Une odeur de sang et de chair pourrissante emplissait l'atmosphère, et donnait presque le tournis au jeune homme. Autour de lui, des hommes gémissaient et criaient, certains se prenaient le tête entre les mains, d'autres se balançaient sans discontinuer. Tous ou presque affichaient d'horribles blessures, et Samel constata avec horreur qu'il manquait des membres à certains. Une vision terrifiante qui donna l'envie au jeune soldat de prendre ses jambes à son cou et de partir très loin.

Il résista cependant à cette tentation quand il vit la forme familière de Selea. Circulant courageusement au milieu de ce carnage, la jeune fille faisait de son mieux pour aider ses patients. Elle apportait de l'eau à l'un, changeait les bandages sanglants d'un autre, écoutait les plaintes d'un troisième, le tout en gardant un sourire charmant qui se voulait rassurant.

Samel n'était heureusement pas à compter parmi les blessés les plus graves, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer la bravoure et le professionnalisme de la jeune fille. Ignorant la migraine qui lui vrillait la tête, le jeune homme se leva et s'approcha de Selea. Le sourire de celle-ci s'élargit en le voyant.

— Je suis contente de te voir réveillé, dit-elle simplement.

— Que puis-je faire pour t'aider ? demanda alors Samel, soucieux de ne pas la laisser se débrouiller seule.

— Tu devrais te reposer, répondit Selea. Je...

— Ne me dis pas que tu n'as pas besoin d'aide. Je suis valide et je peux être utile. Dis moi seulement ce que je dois faire.

— D'accord, répondit Selea. Elle réfléchit un instant, puis expliqua à Samel, presque en chuchotant : Contente-toi de parler à ces malheureux. Certains ne verront pas l'aube se lever, et tout ce que nous pouvons faire, c'est d'atténuer leur douleur. Les Nains ont dit qu'ils enverraient leurs médecins dès qu'ils se seront occupé de leurs blessés, mais ce ne sera probablement pas avant demain. Le père

Casalod n'aura pas le temps de s'occuper de tout le monde avant cela.

Samel allait répondre, mais sa compagne s'était déjà éloignée. Le jeune homme avait du mal à masquer sa surprise. Les Nains allaient les aider à soigner leurs blessés ? Après le massacre qu'ils avaient commis ? Samel ne comprenait décidément rien à la guerre. Il ne pouvait pas oublier la sauvagerie avec laquelle les Nains et leur Sorcami avaient décimé les troupes impériales. Comment de telles créatures pouvaient-elles à présent faire preuve de compassion ?

Alors même que, debout au milieu de la grande salle, Samel ressassait ces pensées, la porte de l'hôpital s'ouvrit. Deux Nains en armure la franchirent, suivis de près par le Sorcami qui avait assommé Samel. Immédiatement, mu par un réflexe d'autodéfense, le jeune homme s'appêta à se jeter sur les nouveaux arrivants.

*
* *

Du coin de l'œil, Sorferum repéra la forme du jeune homme qui courait vers eux. D'un mouvement rapide, il se plaça devant Midenir et Orbût Frinir et intercepta leur assaillant. Celui-ci essaya de se débattre, mais tenu par la force des bras du Sorcami, il pouvait à peine bouger.

Le visage du jeune soldat semblait vaguement familier à Sorferum, mais n'arrivait pas à se rappeler où il l'avait déjà vu. Sa mémoire lui jouait encore des tours, pensa-t'il.

"Du calme, jeune homme !" ordonna Orbût Frinir. Sa voix imposait le respect, et Sorferum sentit son captif se détendre un peu. "La bataille est finie, et même si vous avez perdu, vous vous êtes bien battu. Nous ne vous ferons plus de mal, à présent, bien au contraire. Quel est ton nom ?"

Le jeune homme leva la tête dans un mouvement de défi avant de répondre.

"Je m'appelle Samel, légionnaire de deuxième classe, répondit-il. Et ne soyez pas trop fiers de votre victoire. Je suis sûr que des troupes viendront libérer Orwolia bientôt."

Orbût Frinir, se mit à rire doucement.

"Voilà une vraie réponse de soldat impérial. Pourtant à la couleur de ta peau, je devine que tu n'es pas natif de l'Empire. Je me demande ce que les impériaux t'ont offert pour que tu fasses preuve d'une telle loyauté."

Samel ne répondit pas, et prit une expression pensive. A ce moment, Sorferum réalisa où il l'avait rencontré. Le Sorcami revit le jeune homme se battant avec courage pour défendre ses compagnons. Il dit alors de son accent sifflant :

"Si tous les soldats de l'empire s'étaient battus comme lui, nos pertes auraient été catastrophiques. C'est un véritable guerrier."

Midenir et Orbût Frinir regardèrent le Sorcami avec surprise, puis tournèrent de nouveau leurs yeux vers Samel.

"Tu dois être vraiment exceptionnel, pour qu'un Sorcami loue ta bravoure, Samel. Midenir, Sorferûm, conduisez ce jeune homme à ma tente. Je veux discuter avec lui. Et trouvez moi des médecins : il faut s'occuper de tous ces blessés."

"A vos ordres général," dit Midenir avant de partir, Sorferum et son prisonnier sur ses talons.

14.

La ville d'Orwolia grouillait de Nains. Les petits êtres n'avaient pas tardé à infiltrer les rues de la ville et s'installaient déjà dans tous les bâtiments laissés inoccupés par l'armée impériale. Samel les regardait avec une expression de dégoût mêlé d'envie. Les Nains avaient certes pris ce qui ne leur appartenait pas, mais ils semblaient s'occuper d'Orwolia bien plus efficacement que ne l'avait jamais fait l'Empire.

Samel observait Midenir, l'officier Nain qui le conduisait vers le bâtiment qui avait, avant la bataille, abrité l'état major impérial. Le visage du capitaine nain était très difficile à lire, ne laissant que

peu apparaître ses émotions, comme d'ailleurs la plupart de ses semblables. Les Nains semblaient être un peuple austère et travailleur, et la férocité guerrière qu'ils avaient montré durant la bataille avait complètement disparu de leur visage.

Il n'en allait pas de même pour le Sorcami qui les accompagnait. Son visage allongé et reptilien était empreint de ce que Samel interprétait comme de l'hostilité latente et le faisait frémir. Pourtant, l'homme-saurien s'était montré bienveillant envers le jeune homme, le complimentant même. En le voyant, Samel ne pouvait s'empêcher de penser aux histoires que lui avait racontées sa grand-mère, alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Avant l'arrivée de l'Empire, les Sorcami étaient les maîtres des montagnes comme des plaines, et dominaient les humains de Sorcasard. D'après la vieille femme, il n'étaient cependant pas de mauvais maîtres, et jamais les hommes des Losapic n'avaient eu à souffrir de leur pouvoir. Ce n'était bien sûr pas ce que racontait les Impériaux, qui affirmaient qu'ils avaient libéré les hommes de Sorcasard du joug de tyrans sanguinaires. Il était bien sûr difficile de faire la part des choses, et en voyant le Sorcami se battre, Samel, n'avait pas eu de mal à accepter la version impériale des faits. Une voix intérieure persistante lui disait cependant de se méfier des apparences, et l'attitude du Sorcami n'avait fait que renforcer ses doutes. La grand-mère de Samel était-elle dans le vrai ? Dans tous les cas le jeune homme n'allait pas tarder à être fixé.

Midenir, Samel et Sorferum étaient à présent à l'intérieur de l'état-major, dans la pièce même où le colonel du régiment impérial avait condamné Samel quelques jours auparavant. L'endroit rappelait au jeune homme d'amers souvenirs, et il se demandait pourquoi le général Nain avait tenu à le voir dans cette salle. Ni Midenir ni le Sorcami ne disaient mot, et l'esprit de Samel commençait à tourner follement, l'emplissant d'une terrible appréhension.

La porte du bureau s'ouvrit, laissant apparaître le général Orbût Frinir. Le Nain semblait fatigué, et des cernes se dessinaient sous ses yeux. Il parut légèrement surpris de voir les trois personnes déjà présentes dans la pièce, mais il se rappela visiblement ses ordres, et

eut un sourire amusé.

— Ah ! Voici notre jeune tigre impérial. Ton nom est Samel, si je me rappelle bien." (C'était une affirmation, pas une question.) "Je présume que tu te demandes quelles sont les raisons de ta présence ici. Et bien, autre que ma curiosité personnelle à ton sujet, j'ai besoin de renseignements sur les troupes impériales.

Samel répondit d'un ton de défi :

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que je vous les donnerai ? Je ne suis pas un traître. En plus, je ne suis même pas un officier. Je ne vois pas ce que je pourrais savoir qui vous intéresserait.

— Loin de moi l'idée de penser que tu es un traître, Samel. Mais envers qui es-tu si loyal ? L'Empire de Dùen, ou les habitants de Sorcasard ?

Samel ne put s'empêcher de penser à la mort d'Athil, et aux terribles souffrances qu'il avait endurées depuis son départ de Setigat. Il marqua donc une légère hésitation avant de répondre, d'un ton moins affirmé qu'auparavant.

— Les habitants de Sorcasard font partie de l'Empire. Je ne fais pas la distinction entre les deux.

Midenir se mit à rire.

— Tes paroles ne me trompent pas, jeune tigre. Je vois bien que tu ne portes pas l'empire dans ton cœur. Et j'ai là l'information que je voulais avoir. Les légions impériales ne sont pas forcément aussi unies qu'on voudrait nous le faire croire. D'où viens tu, exactement ?

Samel ne voyait plus de raison de mentir à son interlocuteur.

— Je suis né à Aerokûpic. C'est un petit village au pied des Losapic, non loin de Setigat qui est la garnis...

Le jeune homme s'interrompt. Il regarda Sorferum qui s'était levé d'un bond à la mention du nom du village natal de Samel.

La simple mention de ce village avait été comme un déclic dans l'esprit du Sorcami. Il n'avait pas encore accès à sa mémoire, mais il savait que ce village était une des raisons qui l'avait amené si loin au nord. C'était comme si une partie de son passé essayait de rejoindre son esprit conscient. Il détenait une information importante, il le savait, et cela avait à voir avec Aerokûpic. Cependant Sorferum

n'arrivait pas à s'en rappeler, dès qu'il tentait de focaliser son esprit dessus, elle s'échappait. La frustration lui faisait émettre des sons étranges.

"Sorferum ?" C'était la vois d'Orbût Frinir. "Vous allez bien ?"

Le Sorcami se tourna vers Samel.

"Il y a quelque chose à Aerokûpic. Quelque chose que mon peuple a découvert. C'est... important !"

Le jeune homme regardait l'homme saurien d'un air surpris.

"Je ne vois pas de quoi vous voulez parler... Cela fait plus de soixante-dix ans que les Sorcami ont quitté les Losapic. Et à part l'entrée des grottes, où restent quelques traces de runes antiques, il n'y a rien de..."

De nouveau l'esprit de Sorferum eut un sursaut.

"Les grottes ! Oui c'est ça. C'est là que..."

Le Sorcami s'interrompt. Une terrible migraine lui fit perdre la parole et il s'étendit sans connaissance...

15.

Un soleil brûlant baignait de ses rayons les terrasses de Sorcakin. C'était l'heure la plus chaude de la journée et les jardins étaient silencieux, la plupart des habitants de la ville se reposant en attendant une heure plus clémente. Ce n'était pas le cas de Talakhos, qui montait d'un pas vif les escaliers verdoyants menant au palais du Ūesakia. Cela faisait maintenant près de six mois qu'il habitait dans la capitale de Sorcamien, et l'envoûtante beauté de ses parcs n'avait plus le même effet sur le jeune homme-saurien. Il se rappelait encore le jour où il était arrivé, muet devant la splendeur multicolore qui s'offrait à ses yeux. Cet attrait avait vite décliné lorsqu'il avait découvert ce qui se cachait derrière cet écrin doré. L'assemblée des Lûakseth, instance dirigeante de Sorcamien, était un nid de vipères où l'honneur n'avait pas sa place. Même son maître, le Lûakseth Gerûgh, représentant du clan de la montagne, avait recours à des pratiques sournoises qui dégoûtaient Talakhos. Il aurait préféré res-

ter dans les montagnes à parfaire sa formation de guerrier plutôt que d'aider ce vieillard à corrompre et comploter.

Talakhos savait que Gerûgh ne l'aimait pas beaucoup et aurait lui aussi aimé se débarrasser de son aide. C'est pourquoi le jeune Sorcami avait été très surpris lorsqu'il avait reçu la convocation du Ūesakia. Une telle audience était généralement le signe d'un grand honneur, et Talakhos était plein de curiosité.

Les gardes conduisirent Talakhos vers une grande pièce que le jeune homme-saurien savait être le cabinet privé du Ūesakia. A l'intérieur l'attendaient Gerûgh, et Logald, Ūesakia des Sorcami, le juge qui représentait l'autorité suprême de Sorcamien. A la grande surprise de Talakhos, le Ūesakia avait un aspect plutôt quelconque. Il était même petit pour un Sorcami, et son visage n'arborait aucun tatouage guerrier. Malgré cela, Talakhos s'inclina profondément devant son supérieur, comme le voulait le protocole.

— Bienvenue à toi, Talakhos, dit le Ūesakia. Tu es ponctuel et c'est un très bon point pour toi. Gerûgh me dit que tu es aussi un bon guerrier et digne de confiance. Est-ce vrai ?

— Maître Gerûgh est trop généreux, votre honneur. Je ne fais qu'accomplir mon devoir.

— Et modeste avec ça... Mais l'heure n'est pas aux politesses. J'ai une mission très délicate à te confier, et nous n'avons pas beaucoup de temps.

Talakhos ne put cacher sa surprise.

— Une mission, votre honneur ?

— Oui, une mission importante. Tu ne le sais probablement pas, mais depuis que les humains nous ont arraché nos territoires, il y a quatre vingts ans, plusieurs vagues migratoires ont fait venir les hommes de l'est sur notre continent. Jusqu'ici tous ces humains venaient de l'empire de Dûen et ne faisaient que renforcer la puissance de l'ennemi. Mais nous avons appris il y a peu qu'une nouvelle vague migratoire est en marche : celle d'un peuple qui se fait appeler les Nains. Ce peuple est opposé à l'Empire, et nous avons de source sûre qu'il projette d'envahir le nord du continent.

Talakhos mit un certain temps à absorber ces informations. Pourquoi le Ūesakia lui racontait-il cela ? Il n'allait pas tarder à être fixé, car, après une pause, le juge suprême reprit :

— Il s'agit là d'une opportunité que nous attendions depuis plus d'un demi siècle. Lorsque nous avons signé le traité de Niûsanin, nous avons toujours gardé le secret espoir de pouvoir reprendre nos territoires. Nous sommes plus patients que les humains, et nous savions qu'il nous fallait attendre que l'Empire s'affaiblisse et se divise. Si les Nains parviennent à s'emparer du nord de Sorcasard, le premier pas vers cette division sera fait. Et c'est là que tu intervienst.

— Moi, votre honneur ?

— Oui, toi. Tout comme Gerûgh, tu fais partie du clan de la montagne, qui dominait jadis les Losapic. Et tu connais l'existence des cavernes souterraines qui permettent à une armée d'aller et venir dans les montagnes sans avoir à affronter les éléments.

— Les grottes d'Aerokûpic.... Oui, votre honneur.

— Très bien. Ta mission est donc de partir à la rencontre de ces Nains qui vont bientôt débarquer et de leur montrer où se trouvent ces grottes afin de les aider à vaincre l'Empire. Tu partiras sur le champ. Il faudra bien sûr que tu voyages discrètement dans ton périple vers le Nord pour ne pas te faire repérer par les humains de l'empire, mais Gerûgh me dit que ce ne sera pas un problème pour toi.

La terrible réalité se fit alors jour dans l'esprit de Talakhos : Gerûgh avait finalement trouvé un moyen de se débarrasser de son assistant si gênant. Il suffisait de lui confier une mission dans laquelle ses chances de survie étaient infimes. Impossible cependant de refuser la tâche qui lui était confié.

— Je pars tout de suite, votre honneur, dit Talakhos avec un regard noir en direction de Gerûgh.

— Que les sept pères guident tes pas, dit le Ūesakia alors que le jeune Sorcami quittait la pièce.

Talakhos avait alors pris la route du Nord, traversant les Sordepic pour entrer dans le territoire de Fisimhen, sous domination impériale. Là il avait dû voyager de nuit jusqu'à atteindre les Losa-

pic, puis remonter jusqu'à la ville de Leosûmar, où les Nains avaient apparemment débarqué.

Alors qu'il arrivait enfin au terme de son périple dans ces contrées froides et hostiles, à quelques lieues seulement de la ville de Leosûmar, le Sorcami vit deux formes s'approcher de lui. Des humains ! Il avait donc été repéré. Deux humains n'étaient cependant pas un grand danger pour un Sorcami rompu au combat et...

Le choc qui frappa Talakhos vint de l'arrière du Sorcami. Alors qu'il tombait sur le seul enneigé, une douleur lancinante envahissant son crâne, il maudit la lâcheté des hommes de Dûen...

*
* *

Sorferum ouvrit les yeux. Il était toujours dans le bureau de l'état major d'Orwolia, Midenir et Orbût Frinir l'observant d'un air inquiet, et le jeune Samel se tenant un peu en retrait. Il se rappelait de tout, à présent. Quel bonheur de connaître en fin son but. Il dit simplement :

"Mon nom est Talakhos !"

16.

Samel regarda les trois occupants de la pièce d'un air surpris. Le Sorcami n'avait-il pas dit qu'il s'appelait Sorferum ? Que lui était-il donc arrivé ?

— Vous avez recouvré la mémoire, Sorfe... Talakhos ? demanda le général Nain, Orbût Frinir.

Le Sorcami regarda son interlocuteur d'un air étrange avant de se saisir de lui dans une explosion de joie.

— Je me souviens de tout, général Frinir. Je sais pourquoi je suis là, et je me rappelle mon passé. Tout cela grâce à ce jeune impérial ! Le nom d'Aerokûpic était le mot qui me manquait pour accéder à mes souvenirs perdus.

Le général Nain semblait suffoquer sous la poigne de fer du Sorcami. Il parvint cependant à prononcer :

— Ra... contez moi donc cela. Mais déposez moi avant, s'il vous plaît.

Talakhos, un peu gêné, reposa le Nain au sol, puis se mit à parler. Il raconta son histoire, depuis son départ de Sorcakin, la capitale Sorcami, jusqu'à son arrivée à Leosûmar. Le récit était, même pour Samel, fascinant. Le jeune homme, malgré sa méfiance à l'égard de l'homme-saurien, ne pouvait s'empêcher d'admirer la détermination du Sorcami et son désir de servir son peuple. Petit à petit, Samel se rendait compte qu'il cessait de le voir comme un ennemi, mais plutôt comme un être intelligent, poussé tout comme lui par des forces qui le dépassaient à quitter son foyer pour risquer sa vie.

Lorsque Talakhos eut fini son récit, Orbût Frinir prit la parole.

— Ainsi, Talakhos, vous êtes en quelque sorte l'ambassadeur de Sorcamien auprès du peuple Nain. Je suis honoré de l'intérêt que nous témoignent les hommes-sauriens. Ces grottes d'Aerokûpic doivent être extrêmement importantes pour que vous risquiez votre vie pour nous en parler.

— Plus que vous ne pouvez l'imaginer, général. Ces grottes sont l'un des secrets les plus jalousement gardés de mon peuple. On soupçonne qu'elles ont été en partie construites par les Anciens à une époque reculée. Elles circulent sous l'ensemble de la chaîne des Losapic, et permettent de voyager à travers la montagne incognito, et à l'abri des rigueurs du climat. Il existe bien sûr plusieurs entrées, mais celle que mon peuple avait l'habitude d'utiliser était à Aero-kûpic, d'où le nom que nous avons donné à l'ensemble du complexe souterrain. Si vous pouvez y cacher une partie de votre armée, cela vous donnera un avantage tactique considérable. Vous couperez les renforts de l'empire venant du sud, et en même temps encerclerez les légions déjà présentes au nord.

Samel écoutait avec attention. Il avait décidé de jouer la carte de la docilité, espérant en apprendre le plus possible pour pouvoir prévenir les autorités impériales s'il parvenait à s'échapper. Mais souhaitait-il vraiment aider l'Empire ? Il sentait malgré lui que sa

détermination n'était pas aussi forte qu'avant... Le jeune homme n'eut cependant pas le temps de s'attarder sur ces doutes car le Nain Midenir avait pris la parole, et demandait d'un air suspicieux :

— Si ces grottes sont si avantageuses, pourquoi votre peuple ne les a-t-il pas utilisées lorsque vous avez combattu l'Empire ?

— Vous méfieriez vous de moi, Midenir ? Ne répondez pas, je plaisante. Votre question est tout à fait légitime. Lorsque, il y a plus de huit décennies, l'Empire a entrepris de conquérir le Nord de Sorcasard, mon peuple avait déjà été décimé par les nombreuses batailles qui avaient eu lieu auparavant. L'Empire disposait de l'aide et des armes des mages, et nous n'étions pas préparés à un tel assaut. La plupart de nos guerriers avaient donc reçu l'ordre de se rendre à Sorcamien, afin de fortifier la frontière naturelle des Sordepic, et abandonnant nos populations civiles aux griffes de l'Empire. C'était une décision difficile, mais elle a permis à mon peuple de ne pas être totalement annihilé. Nous n'avions donc plus de troupes pour fortifier les Losapic, qui sont restées ouvertes aux troupes impériales. Ce n'est pas votre cas, et après avoir vu les Nains combattre, je sais que vous pouvez réussir là où nous avons échoué. Vous pouvez couper l'Empire de Dûen du Nord de Sorcasard !"

— J'admire votre enthousiasme, Talakhos, dit Orbût Frinir avec un sourire. Mais même si je sais que vous parlez avec sincérité, je ne peux pas envoyer toute mon armée dans les Losapic sans avoir eu confirmation de l'étendue de ces grottes. De plus, Aerokûpic se trouve de l'autre côté des montagnes, et je ne vais pas faire traverser les Losapic à des troupes déjà fatiguées. Il faudrait que vous me trouviez une entrée du côté Nord avant que je puisse faire quoi que ce soit.

L'estime de Samel envers le général Nain monta d'un cran. Voilà un chef, qui contrairement aux impériaux, n'allait pas gâcher vainement la vie de ses troupes dans le froid.

— Vous avez parfaitement raison, général Frinir, répondit alors Talakhos. C'est pourquoi je vous propose de me confier un petit contingent avec lequel je partirai en éclaireur. Nous trouverons rapidement le chemin, je vous le promet.

— Cela ne me paraît pas une mauvaise idée, dit alors Midenir. Nous pourrions envoyer des moines de Ginûfas avec Sorfer... euh Talakhos. Ils sont bizarres, mais ce sont eux qui connaissent le mieux l'exploration des cavernes. Cela ne nous coûterait pas bien cher.

Samel eut alors une idée.

— Je peux vous accompagner aussi, si vous le souhaitez. Je connais bien Aerokupic et je pourrai être utile.

Cela lui fournirait peut-être une occasion de s'enfuir et de prévenir l'Empire du risque qu'il courait. Mais le voulait-il vraiment ? C'était une question qui allait le tarauder pendant longtemps...

17.

De nouveau sur la route... Samel n'était pas resté plus de deux semaines au même endroit depuis son départ de Setigat, quelques mois auparavant. Que n'aurait-il pas donné pour se retrouver bien à l'abri chez lui, à écouter les histoires de sa grand-mère tandis que le feu crépitait.

Le jeune homme avait cependant dû quitter Orwolia, l'un des rares endroits où il s'était senti bien ces dernières semaines. Il se souvenait encore de l'expression de Selea lorsqu'il avait fait ses adieux à la jeune fille. Ses yeux, marqués par la fatigue, s'étaient emplis de larmes, reflétant la tristesse mêlée de peur qui s'était emparée de Selea.

— Pour.. pourquoi ? avait-elle demandé. Pourquoi dois-tu repartir en compagnie de nos ennemis ?

Ne sachant quoi répondre pour éviter de trahir ses véritables intentions, Samel avait simplement dit :

— C'est mon devoir, Selea.

Il avait alors pris la jeune fille, prête à s'effondrer en sanglots, terrassée par l'épuisement, dans ses bras. Il se rappelait lui avoir murmuré "Je reviendrai, je te le promets." à l'oreille, avait de lui déposer un baiser sur la joue. Il était alors parti sans se retourner, pour éviter de se mettre à pleurer, lui aussi.

Le jeune homme avait alors rejoint le groupe hétéroclite que formaient ses compagnons de voyage. Un humain, un Sorcami, et une dizaine de Nains. Voilà qui n'avait jamais été vu sur le sol de Sorcasard. Samel ne savait toujours pas quoi penser du peuple des Nains. La plupart étaient renfermés et secrets, mais apparemment, une fois leur amitié gagnée, rien ne pouvait la briser. C'était du moins le cas pour Midenir, qui avait tenu à accompagner Talakhos, à qui il vouait une loyauté presque aussi grande qu'à son général. Les autres Nains qui les accompagnaient étaient bien plus étranges que Midenir. Revêtus de longues robes faites de tissu grossier, ils ne parlaient presque jamais, même à Midenir. Ils semblaient cependant rompus à la marche et ne se plaignaient pas. Samel les évitait autant que possible, et ses seuls interlocuteurs étaient Midenir et Talakhos.

Plus il en apprenait sur le Sorcami, plus Samel se rendait compte qu'ils étaient par bien des côtés très semblables. Ils avaient tous deux été déracinés, et forcés d'obéir à des chefs incompetents. Le Sorcami acceptait cependant son sort bien plus stoïquement que Samel, qui développait une aversion de plus en plus grande envers les autorités impériales.

Talakhos avait raconté à Midenir et Samel ce qu'avait dû subir son peuple durant ce que les Impériaux avaient appelé la Guerre des Sorcami. Le massacre de femmes et d'enfants, même s'ils n'étaient pas humains, était horrible. L'Empire s'était-il vraiment comporté ainsi ? Si tel était bien le cas, peut-être l'arrivée des Impériaux à Sorcasard n'avait elle pas été si bénéfique que cela.

Ces pensées tournaient dans la tête de Samel alors qu'ils se rapprochaient des contreforts des Losapic. Le froid devenait de plus en plus mordant au fur et à mesure qu'ils montaient, rappelant de bien mauvais souvenirs à Samel.

— Allons-nous devoir traverser les montagnes pour rejoindre Aerokûpic ? demanda le jeune homme à Talakhos, alors qu'ils s'avançaient dans une passe rocailleuse.

— Je ne sais, pas, jeune Samel, répondit le Sorcami. Notre but est de trouver l'entrée nord des grottes. Je suis certain qu'elle existe, mais je ne sais pas où exactement. Si nous ne la trouvons pas au pre-

mier passage, il nous faudra aller jusqu'à Aerokûpic pour traverser les grottes, afin de découvrir où elles débouchent.

Le Sorcami marqua une pause.

J'espère que nous n'aurons pas à en arriver là, reprit-il. Les grottes ont été creusées par les Anciens, et mon peuple sait depuis longtemps comment reconnaître les signes laissés par les mages de jadis. Il suffit que nous découvriions un de ces signes pour trouver notre entrée.

— A quoi ressemblent ces signes ? demanda Samel, curieux.

— Ils peuvent prendre diverses apparences, mais le plus souvent, il s'agit de runes lumineuses qui apparaissent au bord d'un chemin. Parfois il n'est possible de les voir que la nuit, ce qui complique forcément la tâche du voyageur.

Après cette conversation, Samel se mit à observer plus attentivement les rocs qui l'entouraient, à la recherche de symboles ésotériques laissés par les hommes de l'ancien temps. Une recherche bien inutile, car c'est finalement l'un des Nains qui découvrit l'objet de leur quête.

Le petit être émit un son étrange, et Talakhos et Midenir se précipitèrent vers lui. Devant eux se trouvait une roche étrangement lisse dans laquelle était gravée une rune représentant le chiffre trois. Le visage du Sorcami afficha une expression qui ne pouvait se traduire que comme de la joie.

— C'est cela ! s'exclama-t'il. "Nous sommes à trois quarts de lieues de l'entrée Nord. Suivez moi !

Et Talakhos se mit à courir, Samel et les Nains sur les talons, inconscients de la surprise que leur réservait le destin.

18.

C'était la pierre la plus lisse que Samel avait jamais vue, comme si à cet endroit, la montagne avait été découpée à l'aide d'un couteau géant, puis poncée jusqu'à ne laisser aucune aspérité. Talakhos observait le roc avec une joie non dissimulée, tandis que les Nains avaient adopté une expression de crainte révérencieuse.

— La porte Nord, nous l'avons trouvée ! explosa le Sorcami.

Midenir semblait plus circonspect.

— Il ne nous reste plus qu'à découvrir comment l'ouvrir. Je ne me vois pas déplacer ce mastodonte de pierre à la seule force de mes bras, Talakhos.

Samel ne disait rien, subjugué par ce qu'il voyait. Il avait devant lui la preuve tangible que les Anciens dont parlaient les histoires de sa grand-mère avaient réellement existé. Seule la magie des hommes d'autrefois avait pu transformer la pierre d'une telle façon. Piqué par la curiosité, le jeune homme posa la paume de sa main sur la pierre lisse. Le contact était froid, et Samel eut l'impression que la pierre s'enfonçait légèrement pour épouser la forme de sa main. Surpris, Samel s'écarta d'un mouvement brusque.

A l'endroit où le jeune homme avait posé ses doigts, une empreinte lumineuse de sa main était apparue, entourée par un cercle de runes. Le message écrit était clair :

ACCÈS REFUSE

Qu'avait-il fait ? Est ce qu'il avait bloqué la porte, malgré lui ? Samel jeta un regard désespéré à Talakhos, qui n'avait pas le moins du monde l'air surpris par ce qui venait de se produire.

— C'est comme le décrivent les textes de la porte d'Aerokûpic. Les Anciens avaient fait en sorte que seuls quelques hommes dignes de confiance, puissent ouvrir ces portes.

— Mais alors, comment allons nous entrer ? demanda Samel, qui avait tout d'un coup retrouvé la parole.

— Mais le plus simplement du monde, jeune Samel, en faisant croire à la porte que tu es un Ancien.

Ne laissant pas au jeune homme le temps de répondre, Talakhos se tourna vers Midenir.

— Avez-vous toujours les affaires qui étaient en ma possession lorsque vous m'avez découvert, Midenir ?

— Oui, répondit le Nain, tendant un sac de cuir à l'homme-saurien.

— Une chance que les hommes de l'Empire n'aient pas réalisé la valeur de ce que contenait ce sac.

Talakhos en sortit un étrange gant très fin qu'il tendit à Samel.

— Fais très attention à ne pas déchirer ce gant. Il est notre clé.

Samel regarda attentivement l'objet. Le gant était presque transparent, parcouru seulement par de fines lignes sur la paume et les doigts.

— Je ne comprend pas, dit Samel, interrogatif

— Ce gant est une relique qui appartient à mon peuple depuis des temps immémoriaux. Il reproduit avec exactitude les lignes de la main d'un des roi des Anciens. Si tu l'enfiles et que tu poses la main sur la porte, elle croira que tu es ce souverain et s'ouvrira. Essaie donc.

Avec d'infinies précautions, Samel plaça sa main dans le gant. Celui ci lui collait à la peau. Le jeune se rapprocha alors de la porte et répéta son geste, posant sa paume contre la pierre froide. La lumière apparut de nouveau, mais au lieu de la teinte jaune qu'elle avait pris auparavant, elle était bleutée. Un nouveau message apparut en runique :

ACCÈS AUTORISÉ

A ce moment la terre se mit à trembler dans un grondement sourd surgi des tréfonds de la montagne. A la grande surprise de Samel, la lourde porte se mit à coulisser, laissant petit à petit apparaître l'obscurité d'une caverne. Lorsqu'elle se fut totalement ouverte, les bords de la caverne s'éclairèrent d'une lumière rouge qui illuminait un long couloir s'enfonçant au coeur de la montagne.

"Nous y sommes," dit alors Talakhos. "Suivez-moi. Nous devons explorer ces passages pour être certains qu'ils sont encore ouverts pour l'armée des Nains."

Sans un mot, tous suivirent le Sorcami qui était déjà dans la caverne. Les Nains avaient une expression d'admiration presque religieuse pour ce qu'ils apercevaient. Le regard de certains d'entre eux effrayait Samel, qui s'empressa de rejoindre Talakhos.

— Ce sont les Anciens qui ont construit ces cavernes, Talakhos ? demanda le jeune homme, pour occuper son esprit alors qu'ils marchaient.

— Oui, Samel. Du moins c'est ce que les plus vieilles légendes de mon peuple racontent. Lorsque les Anciens, venus de par delà les cieux, sont arrivés sur Erûsarden, rien ne pouvait survivre à sa surface. Ils se sont donc construits des villes sous les montagnes, en attendant que leur magie transforme le monde. Les cavernes sont les vestiges de ces villes, et un témoin de la grandeur et du savoir des Anciens à leur apogée. Il est bien dommage qu'ils aient un jour décidé d'utiliser ce savoir pour détruire au lieu de construire.

Méditant ces paroles, Samel continua à suivre le Sorcami alors qu'ils s'enfonçaient toujours plus profondément au coeur de la montagne, baigné par l'ancestrale lueur rouge des Anciens.

19.

Le couloir sous la montagne était interminable. C'était comme si Samel et ses compagnons voyageaient vers les profondeurs de l'enfer, une sensation que la lumière rouge omniprésente ne faisait que renforcer. L'ambiance était oppressante et nul ne disait mot. Chacun se renfermait sur lui même, comme si la roche environnante ne suffisait pas à isoler les voyageurs du monde extérieur. Samel n'osait rompre le silence et son imagination débordante lui faisait envisager toutes sortes de scénarios catastrophiques. Au centre de toutes ces affabulations se trouvaient les moines Nains, qui, Samel s'en rendait compte, lui faisaient peur depuis le jour du départ. Contrairement à Midenir, ces Nains semblaient guidés par un fanatisme étrange, et capables de tout. Leur vénération pour la grotte qu'ils avaient découverte semblait surréelle à Samel, et il n'osait rester près d'eux trop longtemps...

Perdu dans ses sombres pensées, Samel ne vit pas que Talakhos s'était arrêté, et heurta le Sorcami. Ce dernier se rendit à peine compte du choc, tant il était captivé par ce qui se trouvait en face de lui. Midenir était lui aussi bouche bée, et Samel se demanda ce

qui avait pu surprendre ainsi les deux guides de l'expédition. Le jeune homme constata alors qu'ils se trouvaient au bout du tunnel. Le chemin s'arrêtait net sur une ouverture brillamment illuminée. Avaient-ils traversé les Losapic pour se retrouver en Sortelhûn ? Le visage de Samel s'éclaira alors qu'il s'approchait pour observer.

Le jeune homme comprit vite ce qui avait provoqué la surprise de ses compagnons.

Devant lui se trouvait une caverne si vaste qu'on n'en distinguait même pas le bord opposé. La voûte était à une hauteur telle qu'elle aurait tout aussi bien pu être le ciel lui-même, surtout avec l'éclairage brillant qui s'en dégageait. Mais ce qui était le plus impressionnant n'était pas les dimensions de la caverne, mais bien ce qu'elle contenait.

Faute d'un autre mot, Samel l'aurait décrit comme une ville, mais une ville si merveilleuse et étrange qu'elle dépassait l'entendement. De hautes tours reliaient le plafond de la caverne à son sol. Ces tours étaient elles-même connectées par de petits couloirs fermés qui apparaissaient à intervalles réguliers. C'était une construction fantastique, que seule la magie des Anciens avait pu produire. Que des hommes aient été capables de fabriquer une telle merveille sous la montagne dépassait l'entendement de Samel, tout comme la réaction des moines Nains de Ginûfas.

A la vue de la ville sous la montagne, les Nains s'étaient en effet agenouillés, et ils marmonnaient des prières quasi-incompréhensibles. Les seuls mots que Samel parvenait à distinguer étaient Erû (Dieu) et Blûnen (Mage ou Ancien). Midenir et Talakhos ne prêtaient cependant aucune attention aux fanatiques, et commençaient déjà à s'approcher de la cité.

Soudain, à la grande surprise de Samel, les moines se mirent à leur barrer la route.

— Nous sommes désolés, mais les hérétiques n'ont pas le droit de fouler le sol de la cité sacrée de Goldarkin, où les Anciens ont créé le monde.

Talakhos regarda le Nain qui avait parlé d'un air mauvais.

— Cette cité et les grottes sous la montagne sont les clés qui permettront à votre peuple de vaincre l'Empire de Dûen. Nous devons l'explorer pour savoir où elle mène.

Le Nain ne se démonta pas.

— Ce n'est pas votre tâche mais celle de l'ordre de Ginûfas. Notre mission sacrée est de protéger les oeuvres souterraines des Anciens, et rien ne se mettra en travers de notre route. Nous repousserons toute force qui n'aura pas prêté le serment de Ginûfas, qu'elle vienne de l'Empire de Dûen ou du général Orbût Frinir. Ceci est la tâche sacrée de notre peuple.

Le Nain rejeta alors sa capuche et l'épais vêtement de toile qui le protégeait pour révéler une armure et des haches. Ses neufs compagnons firent de même, et leur regard ne laissait aucun doute quant à leurs intentions belliqueuses. Talakhos s'apprêtait à leur répondre, mais Midenir le retint.

— Laissez, Talakhos. C'est ce que nous avons prévu. Lorsque vous nous avez parlé de ces grottes, le général Frinir et moi avons tout de suite compris qu'elles correspondaient aux croyances des moines de Ginûfas. Cela a toujours été notre intention de leur confier la mission d'empêcher quiconque de passer au travers des montagnes. Et même si j'aurais moi aussi souhaité explorer les mystères de ce joyau sous la roche, mes ordres sont de laisser la main aux moines. Notre mission à présent consiste à prévenir le reste de leur ordre pour qu'ils puissent retourner dans ces grottes et accomplir leur devoir.

Samel et Talakhos regardèrent Midenir avec surprise. Une lueur de colère passa dans les yeux du Sorcami, mais il finit par céder à la logique de son compagnon.

— Très bien, Midenir. J'espère que vous savez ce que vous faites. Mon rôle n'était de toute manière que de vous ouvrir la porte, le reste est entre vos mains.

Midenir s'inclina. Puis se tournant vers les moines, il dit :

— L'un de vous devra revenir avec nous à Orwolia avec la preuve de ce que nous avons trouvé afin que le reste de votre peuple le suive ici."

— Trûm est le plus jeune d'entre nous. Il ira avec vous. Allez et ne remettez plus jamais les pieds ici. Nous repousserons l'Empire pour vous, mais nous ne voulons plus voir d'hérétiques en ce lieu sacré.

Midenir fit alors demi tour et se dirigea vers le couloir qu'ils venaient d'emprunter, suivi par Talakhos et l'un des Nains. Samel leur emboîta le pas, réalisant à peine ce qui venait de se produire. Se trouver en face d'un tel trésor des Anciens et s'en voir refuser l'accès était très frustrant. Mais il savait qu'il faudrait qu'il revienne rapidement à lui, car il avait ses propres décisions à prendre.

20.

Samel était de retour dans le froid des Losapic. Le vent glacial semblait presque un soulagement après tant de temps passé sous terre. A ses côtés, Talakhos et Midenir observaient le paysage couvert de neige, évaluant intérieurement la distance qu'ils avaient à parcourir pour rejoindre Orwolia et les troupes d'Orbût Frinir.

Samel élaborait quant à lui ses propres plans. Il avait passé beaucoup de temps à étudier les cartes de Midenir, et il savait qu'il lui faudrait agir vite. Son objectif était de rejoindre Losamûnd, qui était encore aux mains de l'Empire, afin de prévenir les hommes de la ville de ce qui les attendait. La ville se trouvait à l'est de leur position actuelle, et Samel savait qu'il devrait agir cette nuit même. Quelque chose le retenait cependant... Était-ce la crainte de devoir affronter seul le froid des Sordepic ? Ou quelque chose de plus profond ? Que devait-il réellement à l'Empire de Dûen ? En récompense de sa loyauté, les Impériaux avaient assassiné son meilleur ami et l'avaient fait fouetter... Samel se remémora cependant que s'il agissait ainsi, ce n'était pas pour les hommes de Dûen, mais pour les habitants du nord de Sorcasard. Ceux-ci ne méritaient pas de se retrouver au milieu d'une guerre qui détruirait leurs villages.

Alors qu'ils descendaient vers la vallée, la résolution de Samel se renforçait. Il n'était loyal ni aux Nains ni à l'empire, mais à son peuple, et il ferait tout pour les protéger. Et pour cela, il devait les

prévenir du risque que les montagnes recelaient en leur sein. Il était temps d'agir !

Les voyageurs s'arrêtèrent à l'abri d'une anfractuosité de la montagne alors que le soleil dardait ses derniers rayons à l'ouest, illuminant le ciel d'une couleur rouge sang. Midenir alluma un feu et tous se placèrent autour. Nul ne disait mot, et chacun semblait perdu dans ses pensées. Le jeune moine Trûm semblait le plus renfermé de tous, réalisant que les autres ne faisaient que le tolérer dans leur groupe. Bientôt, les quatre voyageurs se placèrent sous leurs couvertures, s'apprêtant à dormir.

Samel attendit une petite heure afin d'être bien sûr que Talakhos, Midenir et Trûm dormaient réellement. Il entreprit alors de préparer un sac avec quelques vivres et sa couverture, dans le plus grand silence. Une fois prêt, il se dirigea vers l'est sans même un regard en arrière, guidé seulement par la lumière des étoiles.

L'air glacial était pur et limpide, et pour tromper sa peur de la solitude, Samel se prit à énumérer les constellations : il reconnaissait le grand ver, la maison, et tant d'autres dont les histoires avaient bercé son enfance.

Le jeune homme avançait le plus rapidement possible : il savait qu'il devrait mettre une grande distance entre lui et ses compagnons s'il ne voulait pas être rattrapé. La progression dans le noir était cependant difficile et dangereuse, et malgré son expérience de la marche en montagne, Samel ne vit pas la crevasse qui se tenait devant lui. Il sentit tout d'un coup le sol se dérober sous ses pas et tomba dans le noir...

*

* *

Lorsque Talakhos se réveilla, il réalisa tout de suite que quelque chose n'allait pas. Samel n'était plus là ! Que s'était-il donc passé ?

— Midenir, réveillez-vous ! cria le Sorcami. Samel a disparu !

Instantanément, le Nain sauta sur ses pieds.

— Que dites-vous ? J'aurais dû m'en douter. Cela fait un moment que le jeune homme observe mes cartes et prépare son plan. J'aurais dû être plus prudent. Venez Talakhos, il n'a pas pu aller bien loin, et je suis assez bon traqueur.

En un instant le Nain et le Sorcami avaient rangé leurs affaires et étaient déjà en route, suivis de près par Trûm. La piste de Samel était assez aisée à suivre, pour quelqu'un d'aussi expérimenté que Midenir et les trois voyageurs avançaient rapidement sur les pas du jeune homme. Ils s'arrêtèrent cependant devant une faille qui balafrait la montagne. Midenir semblait perplexe.

— La piste semble s'arrêter ici... C'est comme si Samel s'était jeté dans la crevasse. Je ne comprend pas.

— Il est peut être tombé, supposa Talakhos. Appelons le !

Tous deux se mirent alors à crier le nom du jeune homme. Un faible écho leur parvint du fond de la crevasse.

"Je suis là..."

Prudemment, le Nain et le Sorcami observèrent le gouffre, et virent une forme se trouvant au fond.

— Il faut le tirer de là, dit le Sorcami.

Midenir semblait hésiter.

— Cela pourrait se révéler dangereux. Surtout pour sauver quelqu'un qui a tenté de nous trahir. Je...

— Si vous ne voulez pas y aller, j'irai, Midenir. Nous ne pouvons pas tenir rigueur à un jeune homme qui pensait faire son devoir.

— Vous avez raison Talakhos. Laissez moi préparer la corde, nous allons le tirer de là.

D'un geste sûr, le Nain attacha une corde à un gros rocher. Talakhos entreprit alors de descendre le long de la crevasse. Au bout d'un temps interminable, il remonta enfin, transportant Samel sur son dos. Le jeune homme ne disait rien. Il avait visiblement une jambe cassé, et de belles égratignures, mais semblait bien vivant.

"Nous allons lui poser une attelle, et nous repartirons, dit Midenir. Nous avons perdu assez de temps. J'ose espérer que cette expérience vous aura servi de leçon Samel, dit le Nain. N'essayez plus de nous fausser compagnie à l'avenir..."

21.

Le retour jusqu'à Orwolia se fit sans incident supplémentaire. Samel n'osait cependant plus adresser la parole à ses compagnons, et restait perdu dans ses pensées. Ses réflexions portaient principalement sur sa tentative d'évasion. Le jeune homme était toujours surpris par le fait que Talakhos et Midenir l'avaient sauvé malgré sa trahison. Pourquoi ? Ils auraient pu le laisser mourir. C'était un acte de compassion auquel les officiers impériaux ne se seraient jamais livrés. Quelles étaient les motivations de Talakhos ? Pour quelle raison avait-il sauvé son ennemi, un membre du peuple qui avait si durement combattu les homme-sauriens. Autant de questions qui restèrent sans réponse jusqu'à leur arrivée à Orwolia.

Samel fut conduit à l'hôpital tandis que Talakhos, Midenir et Trûm partaient faire leur rapport à Orbût Frinir. Là il fut accueilli par Selea, qui ne cacha pas sa surprise et sa joie de revoir le jeune homme. Lorsqu'elle vit sa jambe cassée, cependant, elle prit un air bien plus professionnel, et se mit à lui préparer une attelle bien plus élaborée que le rafistolage rudimentaire de Midenir.

— Que s'est-il passé ? demanda-t'elle.

Samel n'avait aucune raison de mentir à sa jeune amie. Il lui raconta donc toute l'histoire : la marche dans les montagnes, la découverte de la cité des Anciens, le revirement des moines Nains, et sa tentative d'évasion. Cela faisait du bien à Samel de pouvoir enfin parler de ce qu'il ressentait.

— C'était donc ça que tu mijotais quand tu as accepté de partir, dit Selea d'un ton désapprobateur. Cela aurait pu bien plus mal finir...

— Je devais le faire, Selea. Les hommes des montagnes n'ont aucune idée du danger qui les guette. C'est pour eux que j'ai agi ainsi.

— Peut être que le danger n'est pas si grand que cela. Cela fait quelques jours à présent que je côtoie les Nains, et contrairement à certains soldats impériaux, ils ne me paraissent pas du type à massacrer des hommes et des femmes sans défense. Ils cherchent

juste à se construire un nouveau foyer, ici au Nord de Sorcasard, pas à annihiler l'Empire.

Samel mit un moment avant de répondre.

— Tu as peut-être raison. Pour l'instant, ceux que je considère comme mes ennemis ont fait preuve d'un plus grand sens de l'honneur que nos propres officiers. Mais que faire à présent ? Je crains que les Nains ne puissent plus jamais me refaire confiance.

— Je ne sais pas Samel. Mais voilà le général Orbût Frinir. Je suppose qu'il vient te voir.

Le jeune homme se redressa tandis que le général approchait, accompagné de Talakhos et Midenir.

*
* *

Talakhos observait attentivement le jeune humain. Il n'était pas encore très doué dans le déchiffrement des expressions des hommes, mais il lui semblait que Samel affichait un regard plus humble qu'à l'accoutumée, presque soumis.

Le général Orbût Frinir parla le premier.

— Talakhos et Midenir m'ont tout raconté, mon garçon. Sache avant tout que je ne te tiens pas rigueur de tes actions. Tu ne t'es jamais engagé devant moi à ne pas t'évader. J'aimerais juste savoir quelles étaient tes raisons. Car, enfin, il me semble tout de même que l'Empire n'a pas fait grand chose pour mériter une telle loyauté.

Samel déglutit avant de répondre.

— Ce n'est pas pour l'Empire que j'ai pris ce risque, mais pour les humains des villages de la montagne, qui n'ont rien à voir avec cette guerre et risquent d'en être les victimes. Malgré tout le respect que je vous dois, et la gratitude que j'éprouve envers Talakhos et Midenir pour m'avoir sauvé, je ne peux pas vous laisser les mettre en danger sans rien faire.

Le ton de défi avec lequel ces paroles avaient été prononcées fit sourire Orbût Frinir.

— Voilà qui est bien parlé, jeune Samel. Mais si je te disais que je n'ai aucune intention de détruire les villages de la montagne ? Mon but est simplement d'attaquer les renforts venant du Sud pendant qu'ils tenteront de franchir les Losapic. Les territoires du Nord sont bien suffisant pour mon peuple. Je n'ai ni l'envie ni les moyens de porter la guerre en Sortelhûn, n'en déplaie à notre ami homme-saurien. L'Empire saura bien se désagréger par lui-même.

Le visage de Samel s'emplit d'étonnement. Il allait dire quelque chose, mais se ravisa, voyant qu'Orbût Frinir reprenait la parole.

— En fait, je vais même avoir besoin de toi. J'aimerais bien que tu deviennes mon ambassadeur auprès des populations humaines des territoires que j'ai conquis, à commencer par Orwolia. Si tu les convains de ne pas m'affronter, je leur promets un traitement équitable. Je suis sûr que les Nains et les hommes du Nord de Sorcasard peuvent vivre en bonne intelligence.

Talakhos fut agréablement surpris de cette proposition. Contrairement au jeune Samel qui restait bouche bée, le Sorcami venait d'en réaliser toutes les implications. Si des humains de Sorcasard vivaient sous l'influence des Nains, ils réaliseraient peut-être la cruauté de l'Empire, et ce serait un pas de plus vers la division de ce dernier, son objectif principal... Orbût Frinir était vraiment un habile politicien.

Le Sorcami entendit à peine Samel acquiescer à la proposition d'Orbût Frinir. Il venait de se rendre compte que sa mission était presque terminée. Si les Nains parvenaient à tenir les Losapic, il aurait accompli sa tâche. Bientôt il pourrait rentrer chez lui, et montrer au Lûakseth Gerûgh sa véritable valeur...

Epilogue.

Samel contemplant l'océan. Le ressac était comme une douce musique à ses oreilles, alors qu'il goûtait l'air marin de Leosûmar. Les Nains, comme toujours, s'affairaient comme des fourmis sur les docks. Alors qu'il méditait sur le caractère industriel de ce peuple,

un léger mouvement attira l'attention de Samel : c'était Selea, qui se tenait en silence à côté de lui.

— Tu es toujours décidée à m'accompagner ? Ça risque de ne pas être une partie de plaisir tu sais.

— On en a déjà discuté. Je ne vais pas, moi, ta femme, rester à l'abri ici alors que tu parcoures les mers et les continents dans ta quête insensée. Il faut bien quelqu'un pour amener un peu de raison dans tes idées.

Samel sourit.

— Très bien, dit-il sobrement.

Ses pensées vagabondaient déjà. Il se remémorait cet instant, quinze ans auparavant, qui avaient changé sa vie : le jour où il avait accepté de devenir l'ambassadeur des Nains auprès des populations humaines de Sorcasard. C'était jute avant que les moines du Ginûfas ne s'emparent des cités sous la montagne, consommant la victoire d'Orbût Frinir sur l'Empire. Les impériaux avaient bien des fois tenté de passer la barrière des Losapic. Après une série de batailles sanglantes, ils avaient cependant fini par abandonner, laissant aux Nains, sur ordre de l'Empereur lui-même, la maîtrise du Nord de Sorcard.

Samel avait été présent lors de la signature du traité qui avait fait d'Orbût Frinir le premier seigneur de Ginûgen, le royaume des Nains. Il avait lu la haine dans les yeux du duc lorsqu'il avait vu ce jeune homme, autrefois son sujet, accompagné d'un Sorcami et de Nains. Le mot traître n'avait pas été prononcé, mais c'était comme s'il flottait dans l'air. Samel avait compris deux choses à ce moment là. Premièrement, il savait qu'il ne pourrait jamais remettre les pieds dans les territoires contrôlés par l'Empire de Dûen tant que le duc vivrait. Deuxièmement, il ne connaîtrait pas le repos tant que les humains de Sorcasard n'auraient pas été libérés du joug des tyrans de l'Empire. L'asservissement de son peuple ne pouvait durer éternellement. Samel s'était alors fait le serment de mettre tout en œuvre pour que les populations de Sorcasard connaissent enfin la liberté, et après tant d'années au service des Nains, il allait enfin pouvoir commencer à y travailler sérieusement.

Son premier objectif était de se rendre au Royaume des Mages pour y apprendre tout ce qu'il pouvait, et surtout pour tenter de recruter quelques-uns des maîtres du savoir des Anciens au service sa cause, si une telle chose était possible. Il ignorait ce qui l'attendait à Dafashûn, mais il savait que pour lui et pour Selea, l'aventure ne faisait que commencer...

*
* *

Talakhos sirotait un délicat jus de fruit tout en admirant le jeu de la lumière sur les plantes du jardin Ūesakial. Il avait entre les mains une missive dont le contenu ne pouvait que le ravir. Après toutes ces années d'hostilité latente, les Nains avaient donc fini par signer un accord commercial avec les provinces impériales. Les premières caravanes Nains, chargées de métaux précieux du Nord et de magnifiques ouvrages allaient bientôt sillonner l'ensemble de Sorcasard, de Setigat à Niûrelhin. Et, songeait Talakhos avec un certain plaisir, les biens matériels ne seraient pas la seule chose que les Nains apporteraient avec eux. Ils répandraient, probablement sans le savoir, l'idée que l'Empire de Dûen n'était pas invincible, et qu'il était possible de lui tenir tête. C'était probablement une idée qui mettrait beaucoup de temps à porter ses fruits, mais Talakhos était intimement convaincu que tôt ou tard, la mainmise des Empereurs sur Sorcasard verrait sa fin. Et ce jour là, peut-être que le peuple des Sorcami pourrait retrouver une partie de sa gloire passée.

En attendant, il restait beaucoup à faire. Après le succès de sa mission auprès des Nains, Talakhos était revenu avec les honneurs à Sorcakin. Il avait réussi à capitaliser sur cette célébrité pour évincer Gerûgh du poste de Lûakseth du clan de la montagne et ainsi prendre sa place.

Contrairement à beaucoup de ses semblables, Talakhos souhaitait que les Sorcami prennent une part plus active dans les affaires des hommes. Mais la haine de certains était telle qu'ils refusaient même de parler du sujet. Il restait encore beaucoup de chemin à

parcourir, si les hommes et les Sorcami voulaient un jour pouvoir vivre ensemble.

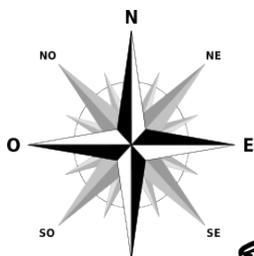
Talakhos repensa au jeune Samel, qui avait su, au bout d'un certain temps, comprendre l'avantage de ne pas laisser la haine et les préjugés guider ses actions. Si seulement une fraction des humains de Sorcasard arrivaient à penser comme lui, alors l'espoir était permis...

Laissant la douce chaleur du soleil caresser sa peau, Talakhos se mit à rêvasser. Qui savait ce que réservait le futur aux hommes et aux Sorcami ?

Chapitre 5

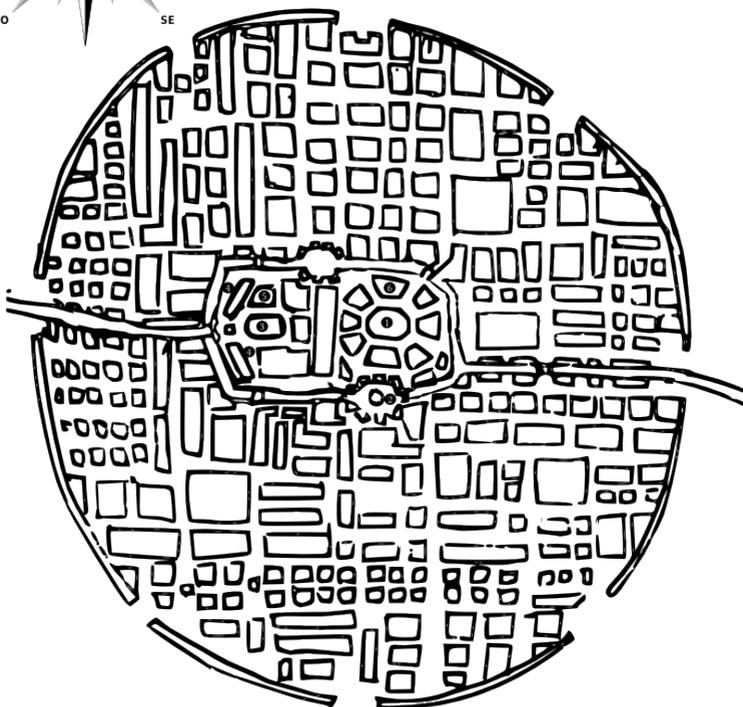
Nemosor

Quittons à présent le continent de Sorcasard, pour nous rendre sur l'île-continent de Lanerbal, et plus précisément à Dafashûn, le royaume des mages. Nous sommes en 1272 E.D. et un jeune homme venant de Sûsastel vient d'être accepté à l'université de Dafakin. Il se nomme Nemosor, et nous allons le suivre sur le long chemin qui va l'amener à devenir l'un des plus habiles mages de son époque.



La Cité de Dafakin

1. Palais Royal
2. Fontaine de Focrûn
3. Centre administratif de l'université : le Noyau
4. Dortoirs de l'Université
5. Laboratoire de Physique Appliquée
6. Palais de justice



1.

C'était la première fois que Nemosor se rendait à Dafakin, capitale du royaume des mages, et la première vision qui le frappa en

sortant de la plateforme du magnéto-porteur fut le dôme. La gigantesque structure nacrée couvrait complètement l'horizon, son éclat surpassant presque celui du soleil. La cité de Dafakin avait toujours exercé une grande fascination sur Nemosor. Enfant, il avait passé des journées entières à décortiquer des livres racontant l'histoire de la dernière cité de l'empire de Blûnen, témoin de la grandeur des Anciens.

Nemosor était le deuxième fils d'un couple de fermiers des alentours de Sûsastel. Rien ne le prédestinait donc à devenir un maître de la connaissance des anciens, ceux que les profanes appelaient les mages. La plupart des habitants de Dafashûn n'accédaient en effet jamais à ce statut, se contentant d'utiliser les machines que leur fournissaient ces détenteurs du savoir.

Nemosor n'était cependant pas comme les autres enfants de son village. Dès tout petit, il avait manifesté un grand intérêt envers toutes les étranges machines qui l'entouraient, allant même parfois jusqu'à en démonter certaines, au grand dam de son père. La suite logique de cette fascination pour la technique était de devenir lui même un mage. Encouragé par ses parents, le jeune Nemosor avait donc étudié, passant des nuits entières à lire tous les livres qu'il pouvait sur la science des anciens, et avait finalement soumis sa candidature à l'université des mages de Dafakin. Il avait alors reçu par lettre un test de sélection qu'il avait brillamment réussi. Et c'est ainsi que Nemosor avait été admis dans ce temple du savoir qu'était l'université, lui ouvrant les portes vers une brillante carrière au sein de l'élite de Dafashûn.

L'optimisme du départ avait cependant laissé place à un sentiment d'écrasement lorsqu'il était arrivé à destination. La splendeur et la technique des mages d'autrefois étaient presque accablantes, une véritable leçon d'humilité pour le jeune homme de dix-huit ans. Même s'il savait que le dôme de Dafakin était là pour permettre à la cité de réguler sa température et son humidité, la simple vue de la construction suffisait à lui rappeler qu'il lui restait tout à apprendre.

Alors qu'il méditait cette pensée, une voix se fit entendre derrière lui :

"Tu comptes passer la journée ici ?"

Nemosor se retourna, pour se trouver nez à nez avec une jeune fille de son âge, à la belle chevelure blonde. Surpris, il tenta de brouiller quelques mots qui lui restèrent en travers de la gorge.

"Tu dois être un des nouveaux, reprit la jeune fille. Dafakin fait toujours cet effet la première fois. Mais ne t'inquiète pas, on s'y habitue vite. Je m'appelle Codelia, et je suis en deuxième année d'apprentissage à l'université. Et tu es ?

— Ne... Nemosor, balbutia l'intéressé. Je ne sais pas trop où aller à présent. Pourrais-tu m'aider ?"

La jeune fille se mit à rire.

"Ah ces nouveaux ! Allez rejoins ton petit camarade là derrière, je vais vous montrer où se trouvent les logements des apprentis

— Camarade ?" commença Nemosor, avant de se rendre compte de la présence d'un autre jeune homme à l'allure quelconque, juste derrière Codelia. Ce dernier tendit alors la main à Nemosor, se présentant.

"Salut, Nemosor. Mon nom est Egidor. Je viens d'Apiadomar. Tu..."

— Vous aurez le temps de faire connaissance plus tard, les bleus, coupa Codelia. Suivez moi, nous avons pas mal de marche à faire."

La jeune fille se mit alors à trotter rapidement, les deux novices à sa suite. Ils avançaient en direction du dôme. A mesure qu'ils s'approchaient de la cité des Anciens, Nemosor réalisait qu'il commençait une nouvelle vie, très différente de ce qu'il avait connu jusqu'à présent...

2.

L'amphithéâtre était déjà noir de monde et les étudiants continuaient à affluer par les portes se trouvant en haut de la salle. La plupart étaient comme Nemosor de jeunes adultes découvrant les merveilles de Dafakin pour la première fois. Le brouhaha était assourdissant, chacun souhaitant montrer à son voisin qu'il en savait plus que lui. La vérité, se disait Nemosor, était probablement que

personne ne savait rien de ce qui allait être dit ce jour, et tous étaient à la fois anxieux et énervés. Il s'agissait tout de même de la session d'accueil des étudiants de première année, et ils avaient hâte de savoir ce qui les attendait.

Nemosor était assis à côté d'Egidor, le garçon d'Apiadomar qu'il avait rencontré la veille. Ils s'étaient en effet liés d'amitié après que Codelia les eût mené jusqu'aux logements étudiants. Leurs chambres étaient en effet très proches l'une de l'autre, et ils avaient discuté jusqu'à très tard dans la nuit, échangeant leurs points de vue et leurs rêves d'avenir. Egidor, timide de premier abord, s'était révélé bien plus ouvert après que les deux étudiants se furent installés. Le jeune homme avait même révélé à Nemosor qu'il était musicien à ses heures perdues, jouant de la guitare et du violon. Il était donc naturel que les deux jeunes hommes se soient rendus ensemble à leur premier cours.

Alors que Nemosor se remémorait la soirée de la veille, le brouhaha se tut soudainement. Un homme âgé était apparu sur la scène de l'amphithéâtre et avait levé les deux mains, intimant le silence à la salle. Ce mage portait une longue robe pourpre, indiquant qu'il occupait une position d'autorité dans l'ordre des Dalflûnen. Il se mit alors à parler, sa voix retransmise par des appareils se trouvant tout autour de la salle.

"Bienvenue à tous ! Mon nom est Amisor et je suis le doyen de l'université de Dafakin. C'est à moi qu'incombe la lourde tâche de vous accueillir au sein de ce temple du savoir. Vous avez tous passé le test d'admission, mais sachez que pour vous, les difficultés ne font que commencer. Le chemin à suivre pour devenir un mage de Dafashûn est long et difficile, et certains d'entre vous devront probablement s'arrêter en route. Votre motivation et votre soif de savoir seront mises à rude épreuve, mais les récompenses seront à la hauteur..."

Le doyen marqua une pause, laissant à son auditoire le temps de réfléchir à ses propos. Puis il reprit :

"Sachez que nous tous, vous comme moi, sommes des privilégiés. Nous sommes en effet les derniers habitants de ce monde à posséder

le savoir des Anciens, ou du moins une partie de celui-ci, ce que nous avons pu sauver de la destruction des hommes-sauriens. Cela nous donne un grand pouvoir sur les autres peuples de cette planète, mais nous apporte aussi une lourde responsabilité. Il nous incombe de rester humbles face à ce savoir et de l'utiliser avec parcimonie. C'est notre règle la plus importante, et je tiens à ce que vous la reteniez : n'utilisez jamais votre savoir à des fins personnelles et ne bravez jamais les interdits de l'université. C'est en maintenant ces règles strictes que nous éviterons de retomber dans les erreurs qui ont causé la chute des Anciens."

Amisor s'arrêta de nouveau, observant les étudiants qui semblaient rivés à ses propos.

"Pour revenir à un aspect plus pratique, sachez que la formation de mage s'effectue sur un minimum de sept ans. Les deux premières années, vous devrez maîtriser les savoirs de base nécessaires à tous les mages. Si vous arrivez au bout de cette formation initiale, vous pourrez alors choisir une ou plusieurs spécialisations : physique, biologie, botanique, médecine, ingénierie, pilotage de dragon. Vous approfondirez alors vos connaissances dans ces spécialités pendant les cinq ans à suivre, jusqu'à ce que vous soyez en mesure d'effectuer vos propres recherches ou de partir en mission sur les autres continents."

Nouvelle pause du doyen qui jeta un regard appuyé à son auditoire.

"C'est à peu près tout ce que j'avais à vous dire, mais avant de laisser ma place à maître Wicor qui va vous donner votre premier cours, j'aimerais ajouter une dernière pensée. La chose la plus importante qu'un mage doit apprendre est de séparer la réalité de l'illusion. Vous manipulerez tous les jours des forces qui vous sembleront incompréhensibles. Et bien sachez que rien n'est au dessus des lois de la nature, et votre travail en tant que mage sera d'appréhender et d'analyser tout ce qui vous entoure. Ce n'est que lorsque vous aurez intégré cette philosophie que vous pourrez vraiment vous considérer comme mage de Dafashûn..."

Le doyen s'écarta légèrement, alors qu'un nouveau personnage s'approchait.

"Voici donc maître Wicor qui va vous parler de l'histoire des Anciens. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance, et pour les plus doués d'entre vous, rendez-vous dans sept ans."

Amisor s'en alla alors comme il était venu, laissant la place à son subordonné. Nemosor avait à peine eu le temps de digérer le discours du doyen que déjà son premier cours commençait. Ce discours, loin de le rassurer, lui avait plutôt fait douter du bien-fondé de sa présence à l'université. Serait-il vraiment capable de devenir un mage ? Mais le jeune homme n'avait pas le temps de s'attarder sur ces sombres pensées. Maître Wicor avait déjà commencé à parler et il devait suivre son cours avec attention. Ses inquiétudes devaient attendre : le travail était sa première priorité.

3.

Nemosor était encore en train d'observer le dôme. Depuis son arrivée à Dafakin, la structure n'avait cessé de le fasciner. Elle était déjà très impressionnante vue de l'extérieur, mais ce n'était rien comparé à ce qu'on pouvait voir une fois à l'intérieur. Le dôme était composé d'une multitude de facettes hexagonales reflétant les rayons les plus nocifs du soleil pour ne laisser passer que sa lumière bénéfique. Il était comme la peau de Dafakin, la protégeant du monde extérieur, lui permettant de réguler sa température et son humidité, et lui conférant sa beauté d'un autre âge. Mais c'était lorsque venait la nuit que le dôme révélait sa véritable magie. Lorsque le soleil se couchait, chacune des faces du dôme retenait la douce lueur rougeâtre de ses derniers rayons et la restituait tout au long de la nuit, offrant à Dafakin une lumière ininterrompue du coucher au lever du soleil. Cette lumière restait cependant faible, permettant aux habitants de la ville de dormir sans être gênés.

Enfin, presque tous les habitants, se dit Nemosor avec un sourire. Le jour perpétuel était en effet une aubaine pour tous les étudiants en magie de la cité qui en profitaient pour faire la fête, évacuant la pression de leurs longues journées. Le nombre de bars et d'établissements musicaux était d'ailleurs très élevé à la périphérie du dôme,

et ces derniers ne désemplissaient pas. C'était à l'entrée de l'un de ceux-ci que se trouvait à présent Nemosor, accompagné d'Egidor et de Codelia. L'étudiante de deuxième année s'était en effet improvisée guide auprès des deux jeunes hommes, souhaitant leur montrer les "endroits intéressants" de la ville. Ceux-ci étaient si nombreux qu'au bout de deux mois les trois compagnons n'en avaient toujours pas fait le tour. Ils visitaient ce jour là le "Ciel des Anciens", un établissement particulièrement réputé.

"Tu es sûre qu'il nous laisseront entrer, Codelia ? demanda Egidor.

— Je ne suis sûre de rien. Il se peut très bien qu'en voyant deux imbéciles de votre espèce, les gardes décident de nous refouler. Mais je suis déjà entrée plusieurs fois, donc restons confiants."

Tout en parlant, les trois compagnons s'étaient rapprochés de l'entrée du bar où un homme corpulent menait la garde. A la vue des nouveaux arrivants, il se plaça devant la porte.

"Vos certificats, s'il vous plaît," demanda l'homme d'un ton sévère.

Il parlait bien sûr des certificats d'étude qui avaient été remis à tous les élèves mages, leur donnant accès à l'ensemble des institutions de Dafakin, mais aussi à ses lieux de loisirs. Une fois qu'Egidor, Codelia et Nemosor eurent présenté leurs papier, le vigile ouvrit la porte, les faisant entrer dans l'enceinte du "Ciel des Anciens".

L'établissement méritait bien son nom. Il était constitué d'une grande salle dont le plafond voûté atteignait une hauteur phénoménale. Des lumières colorées le parcouraient, brisant par intermittence la douce pénombre de la pièce. Au centre se trouvait une scène sur laquelle un groupe de musiciens jouaient une musique entraînante. Autour de la scène se trouvaient d'ailleurs un grand nombre de jeunes élèves mages, dansant sans retenue. Au fond de la pièce se trouvait un bar duquel originait l'âcre odeur de bière qui emplissait la pièce. C'est vers ce dernier que Codelia se dirigea sans hésiter, les deux nouveaux à sa suite.

Bientôt les trois compagnons se retrouvèrent assis à une table, une bière à la main. Aucun d'entre eux n'avait particulièrement envie

de danser et ils se contentaient donc de discuter de tout et de rien.

Alors qu'Egidor et Codelia entamaient une conversation sur les divers ordres de mages, un homme vient s'asseoir à leur table sans y être invité. Surpris, les deux étudiants s'arrêtèrent net, observant le nouvel arrivant. Celui-ci semblait être un peu plus âgé qu'eux, plus proche de trente ans que de vingt. Sirotant une bière, il dit d'un ton moqueur :

"Alors les nouveaux on profite de la vie nocturne de Dafakin ? Je suis sûr que vous en avez encore beaucoup à découvrir. Mais avant toute chose, avez-vous pensé à rejoindre un cercle ?

— Un cercle ? Nemosor regarda Codelia d'un air interrogateur, mais la jeune fille semblait tout aussi ignorante que lui et Egidor.

— Oui un cercle. C'est ainsi que nous nommons les groupes d'étudiants se formant autour d'un intérêt commun. Il y en a plusieurs dans la ville. Mon nom est Lonin, et je fais partie du cercle de la tunique noire. Nous cherchons en ce moment de nouveaux membres, donc si vous êtes intéressés, rejoignez moi demain soir à huit heures près de la fontaine de Focrûn. Je vous ferai passer le test.

— Le test ? quel test ?" Le dernier mot de Nemosor s'adressa cependant à une chaise vide. Le dénommé Lonin était parti comme il était venu, laissant ses interlocuteurs face à leur curiosité. Nemosor se tourna vers Codelia.

"Sais-tu de quoi il parle ?

— Absolument pas. Je n'ai jamais entendu parler de ces cercles. Mais cela ne fait qu'un an que je suis ici, il me reste encore plein de choses à voir. Je vous propose de suivre son invitation. Vous êtes d'accord ?

— Oui !" répondirent les deux jeunes hommes, excités à l'idée de découvrir un nouvel aspect de leur ville d'adoption. Mais alors que, leurs bières vidées, ils partaient se mêler à la foule des danseurs, un léger doute vint s'insinuer dans l'esprit de Nemosor. N'était-il pas dangereux de se rendre tête baissé à un rendez-vous fixé par un inconnu ? Le jeune homme effaça cependant bien vite cette inquiétude. Il se trouvait à Dafakin, la cité la plus sûre de tout Erûsarden. Les cercles étaient probablement juste une manière de s'y intégrer plus

facilement. Et sur cette réflexion, le jeune homme se laissa totalement porter par la musique, dansant sans penser au lendemain.

4.

La fontaine de Focrûn se situait au centre de la ville, non loin de l'imposante forme dodécaédrique du palais royal. La fontaine elle-même était un plan d'eau contenant en son centre une statue de marbre de Focrûn II, le roi ayant guidé les mages vers la victoire contre l'empire de Dûen il y avait de cela plus de cinq cents ans. Autour de la fontaine s'étendait une vaste place au sol de marbre éclatant, et de nombreux restaurants y avaient leurs terrasses. La fontaine de Focrûn était un lieu de rassemblement pour beaucoup des habitants de Dafakin, et les étudiants avaient l'habitude de s'y retrouver avant de commencer leurs soirées.

Nemosor, Egidor et Codelia étaient donc parfaitement dans leur élément, attendant l'arrivée du mystérieux Lonin. Ils étaient tous trois impatients d'en savoir plus sur ce cercle de la tunique noire. Lonin n'avait cependant pas l'air de se montrer. Il était huit heures passées de dix minutes, et aucun signe de lui. Alors que les trois étudiants commençaient à se dire qu'il s'était payé leurs têtes, l'intéressé fit soudainement son apparition, comme venu de nulle part.

"Ainsi vous êtes venus ! fit-il d'un air qui se voulait surpris mais ne trompa pas Nemosor. J'en suis ravi. Vous souhaitez donc faire partie du cercle de la tunique noire ?

— Nous aimerions déjà savoir de quoi il s'agit exactement, répondit Codelia d'un ton de défiance.

— Ah ah... Mais nos activités sont très secrètes. Je ne peux rien vous dire avant que vous n'ayez passé le test, et ainsi prouvé que vous êtes dignes de faire partie de notre groupe."

Codelia était plus petite que Lonin, mais elle soutint son regard pendant un moment avant de dire finalement.

"Humm et en quoi consiste ce test ?"

Egidor et Nemosor étaient restés silencieux, attendant de savoir ce qui les attendaient.

"Oh c'est très simple." dit Lonin d'un air légèrement suffisant. "Il s'agit simplement pour vous d'emprunter chacun un livre à la bibliothèque de l'université."

Les trois étudiants se regardèrent d'un air étonné.

"Mais tout le monde peut le faire." finit par dire Nemosor. "Il suffit de ..."

Il fut coupé par Lonin.

"J'ai peur que vous ne m'ayez pas bien compris. Vous devez emprunter un livre, peu importe lequel, mais sans que les bibliothécaires soient au courant. Vous devrez ensuite me l'amener et me le montrer, puis vous pourrez le ramener."

Nemosor regarda Lonin d'un air incrédule.

"Mais c'est du vol! Nous risquons d'être renvoyés si nous nous faisons prendre.

— Ce n'est pas vraiment du vol puisque vous ramènerez l'ouvrage au final. Quand au fait que vous risquiez de vous faire renvoyer, c'est comme ça que nous évaluons votre motivation à rejoindre notre cercle. Vous êtes bien entendu libre de ne pas le faire, et dans ce cas ce sera la dernière fois que nous parlerons. Mais si vous voulez vraiment rejoindre le cercle de la tunique noire, retrouvez moi ici demain à la même heure avec vos livres. A présent, je dois partir. Au revoir j'espère."

Lonin repartit d'un pas rapide, laissant les trois amis stupéfaits au milieu de la place. Après un long moment de silence, Nemosor fut le premier à parler.

"Je ne le ferai pas, dit-il fermement. Le jeune homme avait trop investi dans ses études de mage pour tout gâcher sur la demande d'un inconnu. Codelia le regarda un moment avant de lui rire au nez.

— Cela ne me surprend pas de toi, Nemosor. Cela ne fait que deux mois que nous nous connaissons mais tu ressemble un peu trop à l'étudiant modèle pour prendre des risques. Pas comme moi : je tenterai l'aventure. Et je suis sûre qu'Egidor sera avec moi."

Ce dernier n'avait pas dit un mot de toute la conversation, et lorsque Codelia le prit à parti, il se mit à balbutier.

"Euh.. oui... enfin peut-être."

"Allez Egidor, tu ne vas pas me lâcher non plus? Je sais que tu n'es pas un peureux comme Nemosor. Montre moi que tu es un homme!"

Nemosor s'était apprêté à dire quelque chose, mais les derniers mots de Codelia lui avaient coupé la parole, le blessant profondément. Il se tut donc, laissant son ami sous l'influence de la jeune fille. Egidor finit donc fatalement par dire.

"D'accord Codelia. Je suis avec toi.

— Très bien, suis moi, j'ai une idée de comment nous allons procéder..."

Et tous deux s'éloignèrent, laissant Nemosor seul dans ses pensées. Avait-il vraiment pris la bonne décision? Il ne voulait pas risquer sa future carrière de mage, mais ne venait-il pas de perdre ses deux seuls amis à Dafakin? Nemosor savait cependant qu'Egidor ne lui en voudrait pas. Il était moins sûr pour Codelia : la jeune fille avait apparemment perdu le peu d'estime qu'elle avait pour lui...

C'est en ressassant ces sombres pensées que Nemosor se rendit à sa chambre. Il n'avait pas vraiment envie de sortir ce soir là, et il partit directement se coucher, oubliant dans le sommeil ce qui venait de se produire.

5.

"Nemosor! Vous m'écoutez?"

Le tuteur, un imposant mage du nom de Focernor, avait les sourcils froncés. Il venait de surprendre Nemosor en train de rêvasser à son cours, ce qu'il n'appréciait pas particulièrement. Le jeune homme avait en effet été distrait ces derniers temps. Il revivait dans son esprit la conversation qu'il avait eu avec Egidor et Codelia à la fontaine de Focrûn, deux jours auparavant. Nemosor n'avait pas revu ses amis depuis ce jour là. Egidor était rentré très tard les deux nuits qui avaient suivi et Nemosor n'avait pas pu lui parler. Le jeune homme ignorait donc si ses deux ex-compagnons avaient accompli la

tâche que leur avait fixée Lonin, et cela le rongea, expliquant son manque d'attention aux cours.

L'éthique de la magie n'était d'ailleurs pas un sujet qu'appréciait particulièrement Nemosor, et ces cours en petit groupe commençaient à devenir une véritable torture. Le jeune essaya cependant de faire bonne figure et répondit à Focernor :

"Oui, maître.", puis prit son air le plus concentré.

Le mage regarda son élève d'un air dubitatif puis reprit sans autre forme de procès.

"Je disais donc que les anciens, malgré leurs innombrables connaissances avaient un grand défaut : ils ne savaient pas où s'arrêter. Ils pensaient que leur savoir les autorisait à accomplir tout ce qu'ils voulaient. Et c'est comme ça qu'ils ont commis leur plus grande erreur : la création de la race des hommes-sauriens. L'empire des anciens était en effet vieillissant, et le nombre de jeunes hommes ayant la capacité et la volonté d'effectuer les travaux les plus durs se réduisait. Les anciens cherchèrent donc à créer une force de travail qui leur permettrait de ne plus avoir à effectuer ces tâches. Pour cela ils croisèrent le génome des humains à celui de divers reptiles et oiseaux afin d'obtenir une race aussi intelligente que l'homme mais plus résistante physiquement. Et ils y parvinrent dans la race des Sorcami. Ces derniers avaient été créés avec un gène de sécurité qui assurait aux anciens le contrôle de leur création. Du moins c'était ce qu'ils croyaient : au bout de quelques générations, le gène de sécurité disparut de certains individus Sorcami, entraînant la première révolte des hommes-sauriens. Révolte qui eut pour conséquence, cent-cinquante ans plus tard, la destruction complète de l'empire de Blûnen, ainsi que s'appelaient les anciens."

"C'est donc l'arrogance et le manque de respect des anciens pour le savoir qu'ils avaient obtenu qui les a menés à leur perte. Et c'est une leçon que, en tant que mages, nous ne devons jamais oublier. Tout ce que vous apprendrez ici à un prix et implique une grande responsabilité. Nous devons veiller à toujours utiliser nos connaissances avec discernement et dans le respect de..."

La sonnerie de fin de cours vint heureusement couper ce discours pontifiant qui commençait à lasser Nemosor.

"Très bien nous continuerons demain", dit Focernor. "Vous pouvez disposer."

Nemosor et les autres élèves mages du cours s'empressèrent de prendre leurs affaires et de quitter la salle. Absorbé dans ses pensées, Nemosor ne remarqua pas la forme qui s'était dressé devant lui et fonça dedans, se retrouvant à terre. Recouvrant ses esprits, le jeune homme leva alors les yeux et s'écria.

"Egidor !

— Salut Nemosor ! répondit l'intéressé avec un sourire. Tu as l'air distrait."

Il semblait à Nemosor qu'Egidor avait un peu plus d'assurance dans sa voix qu'avant.

"Comment vas-tu ? Ça fait deux jours que je cherche à te parler..."

— Ça va. J'ai été un petit peu occupé, mais tout va bien."

Nemosor ne put réfréner son impatience.

"Tu fais partie du cercle de la tunique noire maintenant ? Tu ne m'en veux pas de vous avoir laissé vous débrouiller seuls ?"

Egidor fronça légèrement les sourcils.

"Je ne suis pas censé en parler, dit il d'un air mystérieux. "Mais je ne t'en veux pas du tout. Tu es libre de ton choix, et pour moi, nous sommes toujours amis.

— Et Codelia ?

— Elle est toujours en colère contre toi, mais je pense que ça lui passera. Allez il me semble que nous sommes ensemble au cours de physique élémentaire, suis moi."

Nemosor suivit son ami sans mot dire, rongé par sa curiosité. Il aurait aimé savoir comment s'était déroulé le "test" de Lonin, mais il n'osait insister auprès d'Egidor. Alors qu'ils s'apprétaient à entrer dans leur nouvelle salle de cours, Egidor se tourna vers son ami :

"Ce soir nous allons boire un verre à l'auberge des Dûeni avec Codelia. Si tu veux joins-toi à nous. Ce sera peut-être l'occasion pour vous deux de faire la paix."

Egidor acquiesça avec un sourire. Il y serait. Tout semblait redevenir comme avant, remplissant de joie l'esprit du jeune homme. Cette affaire du cercle de la tunique noire serait vite oubliée!

6.

"Woohoo!"

Le cri d'excitation et de joie d'Egidor saturait les écouteurs de Nemosor, le déconcentrant. Et à vingt mille pieds au dessus de la surface du sol, il valait mieux rester attentif à ce que l'on faisait, ce que ne manqua pas de rappeler l'instructeur.

"Calmez-vous un peu, Egidor! Ce n'est pas votre premier vol, que diable! Restez en formation derrière moi."

Il ne s'agissait certes pas du premier vol de Nemosor et d'Egidor à bord d'un dragon, mais c'était la première fois qu'ils se retrouvaient en solo, sans instructeur présent avec eux dans le cockpit. Et Nemosor ne pouvait s'empêcher d'admettre que la situation était grisante. Il ressentait dans tous ses membres l'incroyable vitesse du dragon, et le simple fait de penser que le sol se trouvait si loin rendait le jeune mage presque euphorique. Nemosor était cependant plus posé que son compagnon, et réussissait à garder un semblant de calme.

"Très bien, dit l'instructeur. A présent voyons si vous vous rappelez de ce que vous avez appris. Faites un tonneau à droite."

"Oui maître," répondirent Nemosor et Egidor.

Nemosor tira la manette du dragon vers la droite, le faisant instantanément pivoter sur son axe longitudinal. Rapidement le dragon de Nemosor se retrouva sur le dos, le sang montant à la tête du jeune homme. Mais, suivant ce qu'il avait appris, le jeune homme continua à tirer vers la droite, ne s'arrêtant que lorsque le dragon fut presque de nouveau à l'horizontale. L'appareil se réajusta alors de lui même. Le cap de Nemosor n'avait changé que d'un degré, ce qui était relativement correct.

"Très bien", dit l'instructeur. "Vous semblez avoir l'appareil en main. Nous allons arrêter pour aujourd'hui et rentrer à Dafakin.

Mais je pense que dès la semaine prochaine nous pourrons aborder des manœuvres plus complexes."

Nemosor ne put s'empêcher de sourire. Cela faisait seulement trois mois qu'il avait commencé à voler, mais il adorait cela, et attendait avec impatience l'occasion d'apprendre de nouvelles techniques ou manœuvres. C'est donc l'esprit joyeux qu'il guida son appareil jusqu'à la piste d'atterrissage se trouvant non loin de Dafakin. Les roues du dragon touchèrent le sol avec grâce, et bientôt Nemosor fut dans le hangar où étaient entreposés les dragons en attente d'entretien.

La bonne humeur de Nemosor s'envola cependant rapidement lorsqu'il vit Codelia. La jeune fille se jeta dans les bras d'Egidor, qui avait atterri juste avant Nemosor, éveillant en ce dernier un tourbillon de sentiments contradictoires. Cela faisait plus de trois ans qu'Egidor et Codelia avaient intégré le cercle de la tunique noire, et bien qu'ils n'en parlassent que rarement, Nemosor savait que cette appartenance avait rapproché les deux amis de manière intime. Egidor avait d'ailleurs bien changé depuis qu'ils étaient arrivés à Dafakin. De timide et réservé, il était devenu extraverti, n'hésitant pas à utiliser ses talents de musicien et de beau parleur pour accroître sa popularité. Ses notes à l'université n'étaient pas en reste pour autant, et il avait, comme Nemosor, passé avec brio le test pour entrer à l'école des Sùblûnen, les mages responsables de la fabrication et de l'utilisation des moyens de défense de Dafashûn. Nemosor se devait d'admettre qu'il était un peu jaloux d'Egidor, à qui tout semblait réussir. Cela ne remettait cependant pas en cause leur amitié, et les deux étudiants étaient presque inséparables. Nemosor voyait cependant moins souvent Codelia. La jeune fille avait intégré l'ordre des Pleblûnen, les mages spécialistes des arbres et des plantes, et étudiait dans un bâtiment se trouvant à l'opposé de l'université.

Nemosor se rapprocha de ses deux amis, le casque sous le bras.

"Salut Codelia!", dit-il.

— Nemosor, répondit la jeune fille avec un signe de tête. Egidor me racontait que votre premier vol solo avait été génial.

— Génial mais trop court. Tout parait si différent quand on est là haut..."

Egidor coupa son ami.

"Que dirais tu de fêter ça ce soir ? Je vais jouer au Ciel des Anciens."

Nemosor savait qu'il ne pourrait pas supporter une autre de ces soirées où il devait rester dans l'ombre d'Egidor.

"Je ne pense pas que je pourrai. Je dois réviser..."

Nemosor fut interrompu par un étudiant deuxième année qui venait de rentrer dans le hangar en criant.

"Au vol ! Quelqu'un vient de dérober des pièces de rechange des dragons !"

Tous les mages présent dans le hangar se tournèrent vers le nouvel arrivant. L'instructeur de Nemosor fut le premier à répondre.

"De quoi parles-tu ? Encore des vols ?"

Cela faisait en effet quelques mois que des objets disparaissaient mystérieusement de l'université sans que nul ne sache qui en était responsable et pourquoi. Pour l'instant ces vols n'avaient pas touché les Súblünen, mais c'était apparemment maintenant chose faite.

"Oui, maître. Venez vite !"

L'instructeur se précipita à la suite du jeune apprenti, laissant seuls Nemosor, Egidor et Codelia. Nemosor ne pouvait s'empêcher s'empêcher de faire le rapprochement entre ces vols et le cercle de la tunique noire, particulièrement à leur épreuve d'intégration. Cela faisait un bon moment que cette idée le tenaillait, mais il n'osait en parler à ses amis de peurs de les vexer.

"Tu as l'air pensif, Nemosor, remarqua Egidor. Tu devrais réellement venir te détendre avec nous ce soir.

— Je suis désolé, je ne peux vraiment pas.", dit Nemosor. "J'ai beaucoup de travail à faire pour demain. Mais j'espère que vous en profiterez bien. Bonne soirée !"

Après avoir reçu le bonsoir de ses amis, Nemosor s'éloigna. Son esprit était toujours focalisé sur les vols et leur possible relation avec le cercle de la tunique noire. S'il arrivait à prouver que le cercle était responsable de ce qui se passait, peut-être pourrait-il convaincre

Egidor et Codelia de quitter ce groupe qui se mettait en travers de leur amitié. C'était décidé : Nemosor mènerait sa propre enquête sur les vols dès le lendemain et il espérait bien trouver quelque chose de probant...

7.

Le laboratoire de physique appliquée était un grand bâtiment tout en verre non loin des quartiers où dormaient Nemosor et Egidor. C'était en ce lieu qu'avait été perpétré le premier vol : une petite quantité d'adakan, un métal lourd aux propriétés étranges, avait disparu. Ce métal était peu utilisé dans les machines des mages : il émettait une faible radiation qui le rendait potentiellement dangereux. Il y en avait d'ailleurs très peu à l'état naturel sur toute la surface d'Erûsarden. La disparition d'une simple pincée de ce métal avait cependant mis en émoi tout le département de physique, et Nemosor se demandait pourquoi. Il avait donc décidé d'interroger l'un de ses instructeurs, un mage âgé du nom de Leokil. Ce dernier était dans son laboratoire, penché sur un appareil émettant des crépitements étranges. Il semblait très concentré et sursauta lorsque Nemosor l'interpella :

"Bonjour, maître !

— Qui... Quoi ? Ah Nemosor c'est toi ? Je suis en train d'analyser la quantité de radiation qui est émise par ce liquide. Je voudrait savoir s'il contient de l'adakan. Que puis-je faire pour toi ?

— Je viens vous parler de l'adakan, justement. Je voulais savoir pour quelle raison quelqu'un voudrait en voler. C'est un métal inutilisable, non ?"

Leokil se releva, le regard soudain très sérieux. Nemosor ne lui avait jamais vu cette expression.

"Tu me poses là une excellente question, Nemosor, et même si je ne suis pas censé pouvoir te répondre à ce stade de ta formation, je vais le faire quand même car il est important de comprendre les dangers de l'adakan.

— Dangers ? Que voulez-vous dire ?

— Ne m'interromps pas s'il te plaît. Comme tu le sais, l'adakan émet des radiations qui peuvent, à long terme, se révéler dangereuses pour la santé. La source de ces radiations est une réaction prenant place au cœur même de l'atome d'adakan. Cet atome, en libérant une partie de sa masse, produit de l'énergie : c'est cette énergie qui se traduit sous forme d'ondes nocives. A l'état naturel, très peu de cette énergie est produite, car la réaction est très faible, mais il est possible de catalyser artificiellement cette réaction pour produire une puissance incommensurable. C'est un fait que connaissaient très bien les anciens, et ils ont, dans les premiers temps de l'empire de Blûnen, utilisé l'adakan pour créer des bombes dont la puissance rivalisait avec celle du soleil. Ils l'ont aussi utilisé afin de produire l'énergie de leurs villes, mais l'ont rapidement abandonné après la construction des producteurs géothermiques. Mais je m'égare. Les bombes à l'adakan étaient les armes les plus meurtrières que l'humanité ait construites. C'est pour cela que lorsque nos ancêtres ont fondé le royaume de Dafashûn, ils se sont interdit l'utilisation de ce métal. Ainsi, nous éviterions les erreurs du passé. C'est bien pour cela que le vol d'adakan est pour nous un acte très grave : il faut absolument éviter qu'il ne tombe entre de mauvaises mains.

— De mauvaises mains ? A qui pensez vous ? Nemosor n'en revenait pas. Il n'aurait jamais pensé que l'adakan puisse être si dangereux.

— Je t'en ai déjà trop dit Nemosor. A présent laisse moi, je t'en prie, je suis justement en train de mettre au point un détecteur qui nous permettra de trouver où se trouve l'adakan volé."

Nemosor n'insista pas et quitta le laboratoire la tête pleine de questions. Il faillit presque ne pas voir Egidor qui venait à sa rencontre.

"Salut Nemosor ! Que fais-tu ici ? Ne devrais-tu pas être en train de réviser à cette heure ?

— Salut Egidor. Pour te dire la vérité, j'étais en train de me renseigner sur l'adakan qui a été volé. Apparemment c'est une substance qui était utilisée par les anciens pour produire des armes très puissantes. J'espère que ceux qui l'ont pris ne cherchent pas à recréer

ces armes."

Le visage d'Egidor prit une expression indéchiffrable. Après un petit instant de réflexion il finit par dire.

"Vraiment ? Je trouve cela étrange que l'on ne nous ait jamais mentionné cette utilisation de l'adakan auparavant. Encore un de ces stupides interdits qui nous empêchent d'utiliser le savoir des anciens à son plein potentiel."

Ce fut au tour de Nemosor de regarder son ami avec surprise. Il n'arrivait pas à croire que de tels propos sortaient de sa bouche.

"Les interdits sont là pour nous permettre d'éviter de reproduire les erreurs des anciens.

— Tu parles ! Ils sont là pour que les mages aux pouvoirs le restent. Sans ces stupides interdits, cela ferait longtemps que nous aurions pu faire renaître l'empire des anciens. Aucun autre pays, pas même l'empire de Dûen, n'aurait été capable de résister à notre puissance. Au lieu de cela nous nous complaisons dans notre petit confort à Dafakin, sans apporter notre savoir au reste du monde."

Nemosor était abasourdi. Jamais il n'aurait pensé que son ami avait de telles idées. Se pouvait-il qu'elles aient été inspirées par le cercle de la tunique noire ? Nemosor s'apprêtait à mentionner l'organisation mais Egidor le devança.

"Je dois te laisser Nemosor. J'ai un rendez-vous important dans moins de dix minutes. On se revoit ce soir, d'accord ?

— D'accord, répondit Nemosor, prit par surprise.

Alors qu'il regardait son ami s'éloigner, une pensée se forma dans l'esprit de Nemosor. Il allait le suivre discrètement. Comme cela, peut-être pourrait-il en apprendre plus sur le cercle de la tunique noire...

8.

On s'approchait de midi, et Dafakin était particulièrement animée à cette heure de la journée. Des groupes de mages et d'étudiants allaient et venaient en discutant de leurs travaux, en quête d'un endroit où manger. Il était facile de se fondre dans cette foule,

et Nemosor avait de plus en plus de mal à suivre Egidor. Le seul avantage pour lui était qu'il ne risquait probablement pas d'être vu. Egidor ne faisait d'ailleurs que très peu attention à ce qui l'entourait, avançant rapidement avec un regard déterminé. Il menait Nemosor vers un endroit de la ville que l'étudiant ne connaissait que très peu, un complexe d'habitations réservées au personnel d'entretien des locaux de l'université. Nemosor se demandait d'ailleurs ce que son ami pouvait bien y faire : la plupart des étudiants évitaient cette zone de la ville qui ne recelait aucun intérêt particulier.

La foule se faisait d'ailleurs de plus en plus clairsemée, à tel point que Nemosor devait maintenant se cacher pour éviter d'être aperçu par son ami. C'était l'occasion pour lui de questionner ce qu'il était en train de faire : espionner son meilleur ami n'était pas vraiment un acte honorable. Mais il avait commencé et ne pouvait pas s'arrêter là. Et quelque part c'était aussi un peu pour Egidor qu'il se devait de continuer...

Nemosor interrompit le cours de ses pensées : Egidor venait de s'arrêter devant une grande bâtisse carrée, une sorte d'entrepôt à l'allure sinistre. Il sortit de sa poche une grande clé sombre qu'il inséra dans la porte du bâtiment, et entra à l'intérieur, refermant derrière lui.

Nemosor attendit un petit temps pour voir si son ami ne ressortait pas puis se rapprocha à son tour du bâtiment. La bâtisse ne semblait avoir aucune fenêtre, et la seule ouverture que pouvait voir Nemosor était la porte par laquelle était rentré son ami. Nemosor, ne possédant pas la clé de cette porte, décida de faire le tour de l'entrepôt. A l'arrière se trouvait une unique fenêtre au carreau brisé, et le jeune étudiant s'en rapprocha.

Des bruits étranges sortaient du carreau brisé. Risquant le tout pour le tout, Nemosor leva la tête et regarda au travers du carreau.

Egidor se tenait là, penché sur une table de travail, assemblant les pièces d'une machine étrange. Codelia se trouvait à côté de lui, une expression triste peinte sur son visage. Elle parlait à Egidor, semblant arguer un point de vue que le jeune étudiant ignorait royalement. Nemosor était trop loin pour distinguer ce qu'elle disait,

mais à son regard, il devinait que ses propos devaient être d'une extrême gravité.

C'est à ce moment que Nemosor remarqua la boîte se trouvant à côté d'Egidor. C'était une lourde boîte de métal marqué du symbole runique pour 'A'. Il n'y avait aucun doute possible : cette boîte contenait de l'Adakan, probablement celui-là même qui avait été volé à l'université. Nemosor commença alors à remarquer tous les autres objets se trouvant près de son ami. Ils correspondaient pour la plupart à la description des divers objets volés à l'université. Nemosor se baissa, se retenant pour ne pas crier. C'était impossible ! Se pouvait-il qu'Egidor soit responsable de tous ces vols ? Nemosor ne voyait qu'une seule explication possible : Egidor avait été d'une manière ou d'une autre forcé à commettre ces actes par le cercle de la tunique noire. Il fallait absolument qu'il obtienne des renseignements sur ce cercle avant toute autre chose. Nemosor ne pouvait dénoncer son ami aux autorités sans comprendre ce qui l'avait poussé à de telles actions. Mais il répugnait aussi à le confronter directement, lui avouant ainsi qu'il l'avait espionné. Nemosor ne voyait qu'une solution : il devait parler à Codelia, qui devait en savoir long sur ce qui se passait.

L'heure avançait, et il allait bientôt être temps pour Nemosor de reprendre ses cours. Le jeune homme s'éloigna donc de l'entrepôt la tête embrouillée et remplie de questions. Il fallait absolument qu'il parle à Codelia le soir même. Il devait savoir ce qu'il en était réellement...

9.

Nemosor n'avait pas dormi de la nuit. Il avait retourné dans son esprit les événements de la veille, se demandant encore quelle était la meilleure ligne de conduite à adopter. Il était clair pour lui qu'il ne pouvait pas dénoncer Egidor aux autorités de l'université sans en savoir plus. Il n'avait pas pu voir Codelia le soir précédent car ni elle ni Egidor n'étaient rentrés dans leurs quartiers cette nuit là, un fait qui inquiétait particulièrement Nemosor. Cela ne pouvait

en effet signifier qu'une seule chose : quel que soit ce qu'était en train de préparer ses deux amis, la fin en était proche. C'est donc avec la ferme intention de retrouver Codelia que Nemosor quitta ses quartiers. Il n'avait pas de cours ce matin là et avait donc tout le loisir de se rendre à la faculté des Pleblûnen.

Les bâtiments réservés aux Pleblûnen avaient un aspect très particulier : tous étaient de hautes tours se ramifiant à leur sommet afin de rappeler une forme d'arbre, objet d'étude principal de cet ordre de mages. Les bâtiments étaient d'ailleurs entourés par de magnifiques jardins, des lieux paisibles et accueillants qui permirent à Nemosor de recouvrer un peu de son calme. Le jeune homme savait quel était le bâtiment où Codelia était censée étudier, et il s'y dirigea rapidement. A sa grande surprise, il vit que la jeune fille se trouvait dans le hall d'entrée.

Codelia avait les yeux rougis par la fatigue. Son regard semblait absent, perdu dans ses pensées. Nemosor se dirigea droit vers elle, et la prenant par le bras, lui dit :

"Codelia, j'ai à te parler, sortons s'il te plait."

La jeune fille eut un petit mouvement de recul lié à la surprise, puis se ravisant, elle répondit, d'une voix légèrement tremblotante.

"Nemosor ! Que fais-tu ici ?

— Je vais t'expliquer. Mais il vaut mieux que nous parlions dehors."

Codelia acquiesça et tout deux sortirent d'un pas rapide. Une fois dehors, la jeune fille fit face à Nemosor et parla d'un ton un peu plus ferme, comme si elle avait repris de l'assurance :

"Vas-tu m'expliquer ce qui te prend ?"

Nemosor se sentit un peu pris de court. Mais il ne pouvait plus reculer, à présent. Il décida de dire la vérité : il verrait bien où cela le mènerait.

"Codelia, j'ai suivi Egidor hier. J'ai vu ce avec quoi vous travailliez dans cet entrepôt, et je sais que vous avez quelque chose à voir avec les vols dont a été victime l'université. Je n'ai pas encore été voir le doyen car je veux vous laisser une chance de vous expliquer. Dis moi ce qui se passe exactement s'il te plait."

L'expression d'horreur qui apparut sur le visage de la jeune fille ne laissa plus aucun doute à Nemosor. Elle savait évidemment de quoi il parlait. La jeune fille semblait d'ailleurs sur le point d'explorer, les émotions s'entrechoquant en elle comme autant de lames acérées. Elle s'assit sur banc à proximité et fondit en larmes.

C'était une réaction que n'avait pas prévue Nemosor. Pris d'un soudain sentiment de culpabilité le jeune homme s'assit à côté de Codelia et l'entoura d'un de ses bras, le temps que la jeune fille se calme. Une fois que les sanglots se furent réduits, Nemosor reprit la parole.

"Codelia, il faut que tu me dises ce qui se passe. Je ne peux pas vous aider si je ne sais rien. Il y a sûrement une solution à ce problème."

Codelia regarda Nemosor d'un air triste.

"Tu ne comprends pas, Nemosor. Il est allé trop loin cette fois. Même moi je n'arrive plus à le raisonner. J'étais prête à le dénoncer quand tu es arrivé mais je n'arrivais pas à m'y résoudre. Je ne sais pas quoi faire."

La jeune fille semblait prête à repartir en sanglots, mais Nemosor la coupa.

"Il faut que tu me racontes tout depuis le début. Peut-être qu'ensemble nous trouverons comment empêcher Egidor de commettre une bêtise.

— Tu as raison. Je vais tout te dire. Depuis que nous sommes entrés, Egidor et moi, au cercle de la tunique noire, nous nous sommes vu confier toutes sortes de missions. La plupart étaient innocentes et bénignes, et à chaque retour de mission, nous avions droit à des enseignements de la part de nos supérieurs. Ils nous parlaient des machines des Anciens et du pouvoir de l'Empire de Blünen. Mais leurs paroles allaient bien plus loin que la simple nostalgie : le cercle de la tunique noire veut voir l'empire restauré. Cela me paraissait totalement irréaliste et je me suis contentée d'apprendre ce que je pouvais. Mais Egidor a totalement adopté la doctrine du cercle, à tel point que le grand maître lui a confié les plans d'une machine basée sur l'adakan. Il a dit à Egidor que s'il arrivait à construire cette

machine, les mages pourraient dominer le monde comme à l'époque des anciens. Il fallait cependant beaucoup de pièces pour assembler cet appareil, et Egidor s'est mis en tête de les voler. J'ai essayé de l'en dissuader, mais poussée par sa détermination, j'ai fini, à mon grand regret, par l'aider. Et c'est ainsi que j'ai appris que la machine était une bombe : une bombe à l'adakan d'une puissance terrifiante. J'ai alors pris peur et j'ai tenté une nouvelle fois de convaincre Egidor d'arrêter, mais il semble pris d'une frénésie incomparable et rien ne peut l'arrêter. Il ne lui reste plus qu'une chose à faire avant de terminer la machine : pénétrer dans le noyau."

Les paroles de Codelia étaient comme autant de poignards pour Nemosor, mais sa dernière phrase fut le coup de grâce. Egidor voulait pénétrer dans le noyau ? C'était pure folie ! Le noyau était la bibliothèque centrale de Dafakin, une gigantesque machine stockant toutes les informations que les mages avaient pu sauver après le jihad mené par les Sorcami qui avait détruit l'empire de Blûnen. Son accès était strictement réservé au plus hautes instances de Dafashûn, et le commun des mortels risquait sa vie en y pénétrant. Il fallait absolument empêcher Egidor de commettre cette folie, et Nemosor ne voyait qu'un moyen.

"Suis-moi, dit il à Codelia. Nous n'avons pas de temps à perdre."

10.

Nemosor courait, Codelia à sa suite. Tous deux se dirigeaient vers l'entrepôt qui avait servi d'atelier à Egidor. Il y avait une bonne chance que ce dernier s'y trouve encore et Nemosor espérait pouvoir ainsi arrêter cette folie. De plus même si Egidor n'était pas là, Nemosor pourrait toujours s'emparer de ce qu'il avait construit, rendant ainsi inutile l'excursion de son ami dans le Noyau.

Nemosor ignorait comment Egidor comptait outrepasser la sécurité qui entourait le Noyau, mais il supposait que le cercle de la tunique noire lui en avait donné les moyens. Le jeune mage n'avait pas le temps de s'appesantir sur le rôle du cercle dans cette affaire, mais il comptait bien en apprendre plus une fois que les choses se

seraient calmées.

Mais le plus important était pour le moment d'empêcher Egidor de commettre l'irréparable. Nemosor avait brièvement considéré le fait de prévenir les autorités, mais il voulait laisser une chance à son ami. Peut-être pouvait-il encore être raisonné. Il savait cependant que si son plan échouait, il ne lui resterait pas d'autres options.

Codelia avait peine à suivre Nemosor, le souffle court et les yeux encore embués de larmes. Il était cependant important qu'elle soit présente lors de leur confrontation. Sa voix ajouterait probablement du poids à celle de Nemosor.

Après une petite demi-heure de cette course haletante, les deux amis arrivèrent enfin à l'entrepôt. Codelia sortit une clé de sa poche et en ouvrit la porte. Au grand soulagement de Nemosor, Egidor se trouvait à l'intérieur, penché avec concentration sur une table de travail. Il ne s'aperçut de la présence de ses deux compagnons qu'au bout d'un certain temps, et manifesta sa surprise par un mouvement de recul.

"Que signifie ?" dit-il avec un étonnement non feint. "Tu oses amener Nemosor ici, Codelia ? Cela viole toutes les règles du cercle !"

Codelia, sous le choc de cet assaut frontal, resta sans voix, et Nemosor dut prendre la parole.

"Ne blâme pas Codelia, Egidor. Je t'ai suivi hier jusqu'ici et je connaissais déjà cet endroit avant qu'elle ne m'explique ce que tu y faisais. Je suis venu avec elle pour t'empêcher de commettre une bêtise. Tu pourrais te faire emprisonner si tu tentes d'entrer illégalement dans le Noyau."

Egidor eut un petit rire nerveux.

"Je savais que tu ne comprendrais pas ce que je suis en train d'accomplir, Nemosor. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne t'en ai jamais parlé. Mais je ne te laisserai pas me barrer la route : ma tâche est trop importante pour que j'échoue."

Nemosor n'en croyait pas ses oreilles.

"Mais de quoi parles-tu ? Tu es en train de construire une bombe ! Cela viole toutes les règles de Dafashûn, tout ce que nous avons appris à l'université !

— Toi et tes règles ! Tu ne vois pas que ce sont ces règles mêmes qui nous empêchent d'atteindre notre plein potentiel, faisant de nous une simple nation dans un monde primitif alors que nous pourrions restaurer la puissance de l'empire de Blûnen.

— Un empire que son arrogance a poussé à sa perte. Ne retombe pas dans les erreurs des Anciens !

— Erreurs ? Lorsque j'aurai réussi à construire cet appareil, le cercle pourra montrer au reste du monde quelle est la véritable puissance des mages. Et je te garantis qu'aucune nation ne pourra nier notre suprématie."

Nemosor n'aurait jamais imaginé que son ami s'était engagé si loin sur cette voie. Comment avait-il pu ne pas déceler les signes de ces pensées sur Egidor ? Il semblait à présent que rien de ce que Nemosor ou Codelia pourraient dire ne le convaincrerait. Il ne restait plus qu'une solution : agir ! En un bond, Nemosor se jeta sur Egidor dans le but de l'immobiliser, criant :

"Je ne peux pas te laisser faire ça !"

Mais au moment où les bras de Nemosor allaient se refermer sur le torse d'Egidor, il sentit comme une décharge d'énergie et fut violemment projeté en arrière, retombant douloureusement par terre. Etourdi, Nemosor mit un petit moment avant de recouvrer une vision normale pour constater qu'une nouvelle surprise l'attendait.

Il était seul dans l'entrepôt. Il n'y avait plus trace d'Egidor ni de Codelia, ni même de la bombe sur laquelle avait travaillé le jeune mage. Nemosor réalisa alors que son ami avait probablement utilisé un système de téléportation, emportant Codelia avec lui pour une raison inconnue. Les téléporteurs étaient normalement interdits aux étudiants, particulièrement dans l'enceinte de Dafakin, mais cela n'aurait clairement pas arrêté Egidor. Dans un accès de lucidité, Nemosor comprit qu'Egidor comptait probablement utiliser cette même téléportation pour pénétrer dans le Noyau.

Il ne restait à présent à Nemosor plus qu'une chose à faire s'il voulait éviter le pire. Il prit donc à contrecœur le chemin de l'université, décidé à informer le doyen des intentions d'Egidor.

11.

C'était la première fois que Nemosor s'approchait de si près du centre administratif de l'université. Tout comme le palais royal de Dafakin, le bâtiment avait la forme d'un dodécaèdre, ses douze faces couvertes d'une matière étincelante qui se voyait de très loin. Il abritait un ensemble de salles de réunion et de bureaux, dont celui du doyen. En son centre se trouvait le Noyau, la gigantesque machine contenant tout le savoir des mages. L'entrée du bâtiment était protégée par deux hommes de la garde pourpre, la force de protection de la famille royale de Dafakin, responsable de la sécurité de l'ensemble de la capitale. Lorsqu'ils virent arriver Nemosor, à bout de souffle et échevelé, ils se mirent immédiatement en travers de son chemin.

"Halte !" héla le garde de droite. "Veuillez énoncer votre nom et le but de votre visite."

Nemosor dut attendre un petit moment, le temps de retrouver une respiration normale, avant de pouvoir répondre.

"Mon nom est Nemosor. Je suis étudiant à la faculté des Sûblûnen. Je dois absolument voir le doyen ou quelqu'un responsable de la sécurité ! Un étudiant s'apprête à pénétrer illégalement dans le Noyau."

Les gardes regardèrent Nemosor avec surprise, puis, prenant conscience de la gravité des propos du jeune homme, entrèrent en action. L'un deux saisit le bras de Nemosor vigoureusement alors que son homologue courait à l'intérieur du centre administratif. Il revint rapidement accompagné d'un autre homme vêtu de la tenue pourpre, visiblement un officier.

"Mon nom est Semorel, capitaine de la garde pourpre. Je suis responsable de la sécurité de l'université. Mes hommes me disent que vous avez eu vent d'une menace sur le Noyau ?"

Nemosor savait qu'il ne pouvait plus protéger Egidor s'il voulait éviter le pire. Il fallait absolument qu'il dise la vérité. Le capitaine Semorel semblait intelligent, et Nemosor décida donc de risquer le tout pour le tout.

"Je sais qui est responsable des vols qui ont eu lieu ces derniers temps à l'université. Il s'agit d'un étudiant du nom d'Egidor. Il cherche à construire une bombe utilisant l'adakan. Pour la terminer il ne lui manque qu'une information se trouvant dans le Noyau. Il faut absolument que vous l'en empêchiez."

Le capitaine Semorel regardait Nemosor avec des yeux ronds.

"Le Noyau est extrêmement bien gardé et même si ce que vous dites est vrai, je ne vois pas comment un étudiant pourrait y pénétrer sans autorisation. Et puis, avez vous une preuve de ce que vous avancez ? Je ne vois pas comment un simple étudiant, aussi habile soit-il, aurait pu apprendre à construire une bombe à l'adakan."

Nemosor s'était attendu à rencontrer de l'incrédulité. Il n'avait pas de preuve formelle de la culpabilité d'Egidor, mais il pensait pouvoir présenter des arguments convaincants.

"Egidor est affilié à un groupe qui se fait appeler le Cercle de la Tunique Noire. Ces derniers lui ont fourni un téléporteur. Je l'ai vu s'en servir de mes propres yeux. Je pense qu'il compte s'en servir pour entrer dans le Noyau directement."

A la mention du cercle de la tunique noire, le visage de l'officier s'était durci. Lorsque Nemosor eut fini de parler, il se tourna vers l'un des gardes.

"Soldat, placez immédiatement le bâtiment en alerte maximale et faites venir des effectifs supplémentaires. Informez le doyen que nous avons une tentative d'infiltration par les mages noirs. Au pas de course !"

Le garde s'éloigna en courant. Le capitaine se retourna alors vers Nemosor.

"Quant à vous, suivez moi. Je suppose que vous connaissez bien cet Egidor ?"

Le capitaine s'était mis à marcher rapidement vers l'intérieur du bâtiment. Nemosor avait peine à le suivre.

"Oui, c'est mon ami le plus proche."

"Et bien il est heureux que vous ne l'ayez pas suivi lorsqu'il a rejoint ce cercle de la tunique noire. Nous surveillons depuis quelques années cette organisation et nous sommes à présent quasi certains

qu'il s'agit d'une façade que les mages noirs utilisent pour subvertir nos étudiants."

Malgré toutes les émotions conflictuelles qu'éprouvaient Nemosor, sa curiosité était toujours forte.

"Les mages noirs ?"

"Ah j'oubliais que ce pan de notre histoire n'était plus enseigné. J'adorerais vous en apprendre plus, mais nous sommes pressés par le temps. Il nous faut nous rendre directement au noyau. Si votre ami y apparait, peut-être pourrons nous le raisonner."

Nemosor et le capitaine étaient en effet entrés dans le bâtiment, et s'enfonçaient à l'intérieur rapidement. Alors qu'il parlaient, une alarme se mit soudain à retentir, emplissant les couloirs d'un son strident. Le capitaine se mit alors à courir, suivi de Nemosor.

"Violation du périmètre de sécurité ! Je crains que vous ne soyez arrivé trop tard, Nemosor."

Nemosor n'en croyait pas ses oreilles ! Egidor avait-il déjà commis son méfait ? Avait-il réussi à déjouer la garde pourpre ? Ce n'était pas possible ! Alors qu'il courait à la suite du capitaine, Nemosor commençait à désespérer...

12.

Le noyau était véritablement le point central du bâtiment administratif. Tout comme ce dernier, la salle avait une forme dodécédrique, donnant à l'ensemble une architecture fractale. Les douze faces du Noyau étaient recouvertes de machines et d'écrans, toutes émettant un bourdonnement qui en devenait presque assourdissant. Même le sol, protégé par une dalle de verre renfermait une partie de la machine. A l'intérieur de ces murs se trouvait regroupé l'ensemble du savoir des mages, un fait qui imposait à tous les visiteurs un silence révérencieux.

Nemosor n'aurait jamais cru pouvoir pénétrer un jour dans ce saint des saints et malgré les circonstances hautement inhabituelles et urgentes qui entouraient sa visite, le jeune homme ne put s'empêcher de marquer une pause.

Il fut cependant vite ramené à la réalité : la salle, qui était sensée rester vide en temps normal, contenait déjà une présence humaine, en plus de Nemosor et du capitaine Semorel. Egidor les avait devancés et était en train de travailler sur une des machines, Codelia à ses côtés.

Il ne fallut pas longtemps à Nemosor pour se rendre compte que la jeune fille n'était pas là de son plein gré. Elle était bâillonnée, ses mains ligotées, une corde les reliant au poignet d'Egidor. Ce dernier se rendit quasi-instantanément compte de la présence de Nemosor et du capitaine. A leur approche, il leva sa main, qui contenait un petit appareil.

"N'approchez plus ! J'ai recouvert Codelia d'une ceinture de poudre explosive, que je peux faire sauter d'une simple pression sur ce détecteur. Vous pourrez alors dire adieu à Codelia et à votre précieux Noyau. Je savais que tu préviendrais la sécurité, Nemosor, et je suis venu préparé, comme tu peux le voir."

C'est à ce moment que Nemosor remarqua que son ami portait une tenue de pilote de dragon, combinaison qui apportait une excellente protection contre le feu. Ce fait plus que tout autre convainquit le jeune homme que la menace d'Egidor était sérieuse. Jusqu'où était-il donc prêt à aller pour accomplir ce qu'il croyait être sa mission ? Nemosor tenta tout de même une dernière fois de le raisonner.

"Je t'en prie, Egidor : arrête cette folie avant que quelqu'un ne soit blessé. Même si tu parviens à sortir d'ici avec l'information que tu souhaites, tu ne pourras jamais terminer ta machine maintenant que la garde pourpre est au courant.

— Ça c'est ce que tu crois. Permets-moi de douter de la capacité de la garde à déjouer mon plan."

Ce fut le capitaine Semorel qui répondit.

"Ne soyez pas stupide. Nous sommes parfaitement au courant de la présence de mages noirs au sein de Dafakin, et à l'heure qu'il est mes hommes doivent déjà être en train de les arrêter. Vous n'avez aucune chance."

Un éclair de colère passa devant les yeux d'Egidor.

"C'est ce que nous verrons", dit-il simplement. Il retourna alors à son travail. Ni Nemosor ni Semorel n'osaient s'approcher. D'autres gardes étaient entrés, mais le capitaine leur avait fait signe de s'arrêter, conscient du danger qu'ils risquaient.

Ce statu quo dura une dizaine de minutes qui parurent une éternité à Nemosor. Egidor finit alors par se relever et poussa d'un geste Codelia, coupant la corde qui la reliait à lui. Il lâcha alors un "Merci de votre coopération." sarcastique avant de disparaître dans un éclair aveuglant. Le téléporteur, bien entendu.

Malgré son désir de reconforter Codelia, Nemosor n'avait pas le temps de s'attarder sur le sort de la jeune fille. Dans un éclair de lucidité, il avait deviné le plan d'Egidor, et il fallait agir vite s'il voulait le contrecarrer.

"Je suis certain qu'il se rend à la piste d'essai des dragons de la faculté des Sûblûnen." dit-il au capitaine Semorel. "Il a probablement l'intention de voler un dragon pour s'enfuir de Dafakin."

Le capitaine regarda le jeune homme d'un air surpris puis répondit au bout d'un moment.

"Cela paraît en effet logique. Les téléporteurs sont difficiles à utiliser sur de grandes distances, car notre maîtrise de la grille dimensionnelle est bien plus faible que celle des Anciens. Votre ami va donc en effet chercher un autre moyen de transport, et sa tenue est un indice en faveur de votre hypothèse. Suivez-moi!"

Tous deux se mirent alors à courir hors du noyau, laissant sur place Codelia et les gardes pourpres qui attendaient toujours des ordres de leur chef. Une fois hors du bâtiment administratif, ils se précipitèrent en direction de la faculté des Sûblûnen.

13.

La piste d'essai de la faculté des Sûblûnen se trouvait à l'extérieur du dôme de Dafakin, et il fallut plus d'une demi-heure avant que Nemosor et le capitaine Semorel arrivent en vue des premiers hangars. L'alerte avait apparemment été donnée car il régnait sur place une effervescence que Nemosor n'avait jamais vue, même lors des exer-

cices les plus intenses. Les mages chargés de l'entretien des dragons semblaient bouleversés. Quelque chose de terrible s'était peut-être déjà produit.

Le capitaine Semorel n'avait pas manqué de remarquer cet état de fait et il attrapa au vol l'un des Sûblûnen.

"Que s'est il passé, ici ?" demanda-t-il d'un ton impératif.

Le mage allait répliquer mais lorsqu'il vit la tunique rouge de son interlocuteur, il se ravisa.

"Un des élèves de la faculté s'est emparé d'un dragon sans que nous puissions rien faire. Et tous les pilotes sont en ce moment à l'autre bout de la ville, nous n'avons personne à envoyer à sa poursuite."

Semorel et Nemosor se regardèrent. Ils étaient arrivés trop tard encore une fois. Mais une idée venait de germer dans l'esprit de Nemosor.

"Depuis combien de temps est-il parti ? demanda-t-il au technicien.

— Un quart d'heure environ."

Il était donc peut-être encore temps d'agir.

"Capitaine Semorel, je suis pilote. En partant tout de suite j'ai peut être une chance de rattraper Egidor : se croyant seul il ne va sûrement pas utiliser la puissance de réserve de son dragon, nous laissant ainsi un espoir. Mais il faut agir vite."

Le capitaine sembla hésiter une seconde, mais il savait que le temps était essentiel s'ils voulaient rattraper Egidor.

"Très bien, dit il. Trouvez un dragon pour ce jeune homme et faites le partir sur le champ. Nous n'avons pas une seconde à perdre."

Semorel s'était adressé au Sûblûnen qui le regarda d'un air incrédule. Le mage n'osa cependant pas contredire le garde pourpre qui semblait savoir ce qu'il faisait.

*

* *

Nemosor n'avait jamais été aussi rapide à décoller dans un dragon. Il s'était à peine passé dix minutes entre le moment où lui et Semorel étaient arrivés à l'aéroport et l'instant où les roues du dragon avaient quitté le sol.

Se sachant pressé par le temps, Nemosor poussa la manette des gaz de l'appareil à fond, et une fois passé le seuil d'altitude de deux mille pieds, il enclencha la réserve de puissance d'urgence, qui n'était normalement à utiliser qu'en cas de guerre. Le jeune homme se retrouva collé sur son siège, écrasé par l'incroyable accélération de l'appareil. Nemosor savait que le dragon ne pourrait pas tenir cette allure plus d'une heure avant que le moteur ne surchauffe, et il espérait que cela serait suffisant pour rattraper Egidor. Le dragon de ce dernier apparaissait comme un petit point vert avançant lentement vers l'ouest sur l'écran se trouvant en face de Nemosor et à cette allure, il pourrait probablement le rejoindre en une demi-heure.

Il ne fallut en fait que vingt minutes à Nemosor pour commencer à distinguer la forme noire de l'appareil de son ami. Celui-ci avait dû le détecter car il s'était mis à accélérer. Il était cependant trop tard pour lui. Nemosor avait un clair avantage en altitude et en vitesse. Il lui suffisait de piquer pour intercepter Egidor. Nemosor envoya donc un signal au dragon de son adversaire lui intimant de se rendre, signal qu'Egidor ignora superbement.

Nemosor n'avait plus le choix. Egidor avait beau être son ami, il ne pouvait pas le laisser détruire tout ce en quoi il croyait. Il devait agir. Le jeune homme activa donc le viseur de son dragon ainsi que ses armes. Celles-ci consistaient, en plus du lance-flammes utilisé pour détruire les cibles au sol, en deux canons de gros calibre capable de percer le métal le plus solide.

Une fois le viseur en place, Nemosor baissa le nez de son appareil, amenant l'hélice du dragon d'Egidor dans la cible. Ce dernier avait cependant dû se rendre compte du danger qui le guettait car il s'était mis à zigzaguer, enchaînant sans répit des manœuvres toutes plus dangereuses les unes que les autres.

Ce n'était cependant pas suffisant pour semer Nemosor dont l'avantage ne pouvait être comblé. Le jeune homme pouvait suivre

sans peine les mouvements de son adversaire. Ajustant son viseur pour prendre en compte la déflexion du tir, Nemosor appuya doucement sur la gâchette de son arme.

Les vibrations du canon secouèrent le dragon, faisant presque perdre prise à Nemosor. Les projectiles, sortant à une vitesse supérieure à celle du son, vinrent frapper de plein fouet la queue du dragon d'Egidor, détruisant son gouvernail.

L'appareil était à présent incontrôlable et Nemosor le vit avec horreur partir en vrille. C'était la première fois qu'il tirait à balle réelle, et à présent qu'il était confronté à la dure réalité de son acte, le remords l'envahissait.

Egidor n'avait cependant pas perdu tout contrôle. Il avait réussi à ouvrir la verrière de son dragon et en était sorti. Nemosor vit avec soulagement un parachute s'éloigner de l'appareil en perdition. Il lança immédiatement un appel de détresse afin que l'on vint secourir Egidor, et surtout l'arrêter...

14.

La prison de Dafakin était située un peu à l'extérieur de la ville, loin des regards des citoyens "honnêtes". Nemosor n'avait jamais imaginé qu'il puisse exister un tel endroit si près de la cité des mages, et encore moins le visiter un jour. C'était pourtant bien là qu'Egidor se trouvait après son arrestation par les forces armées de Dafashûn, et Nemosor avait enfin pu se résoudre à rendre visite à son ami. Etant en grande partie responsable de l'incarcération d'Egidor, le jeune homme avait beaucoup hésité avant d'effectuer cette visite. Nemosor savait que son ami (mais pouvait-il encore l'appeler ainsi) lui en voudrait terriblement. Le jeune mage était cependant de nature optimiste, et il voulait croire qu'Egidor pouvait encore être ramené à la raison.

De plus, le procès d'Egidor devait commencer deux semaines plus tard, et Nemosor étant un témoin clé dans cette affaire, les visites allaient sous peu lui être interdites. Nemosor, tout comme Codelia, n'avait plus le droit de continuer ses études jusqu'à ce que le procès se

termine. Tous deux avaient donc beaucoup de temps libre. Nemosor s'employait à lire et à occuper son esprit, mais Codelia ne pouvait s'empêcher de ressasser les derniers événements, et le poids de sa responsabilité dans les vols commençait à se faire sentir. A chaque fois que Nemosor la croisait, elle avait les yeux rougis et le visage cireux, et ne prononçait pas plus de quelques mots à la fois. Il était bien loin le temps où la jeune fille l'emmenait en riant faire le tour des bars de Dafakin.

C'est donc le cœur lourd que Nemosor franchit les portes de la prison de Dafakin. Le bâtiment était une véritable forteresse dont les murs en béton gris accentuaient l'impression d'inviolabilité. Un homme de la Garde Pourpre accompagna Nemosor au travers des longs corridors bordés de cellules vides aux barreaux rouillés jusqu'à la geôle où dormait Egidor.

Ce dernier était assis sur la paille qui lui servait de lit, les yeux fermés comme s'il essayait de se remémorer quelque chose. Le garde frappa aux barreaux à l'aide de sa matraque, faisant retentir un son métallique dont les échos allèrent se perdre au fond du couloir.

"Un visiteur pour vous!"

Egidor ouvrit les yeux, et, apercevant Nemosor, il eut un petit ricanement.

"Tiens donc! Je me demandais si tu allais venir me voir avant le procès. Je vois que tu es plus courageux que je n'aurais pensé. Mais tu as fait le voyage pour rien. Je n'ai rien à te dire, Nemosor."

Nemosor s'était attendu à ce type de sarcasme et il ne se laissa pas démonter.

"Je suis pourtant ton dernier espoir. Si tu reviens à la raison, je pourrais peut-être faire en sorte que mon témoignage pèse en ta faveur. Tu dois bien te rendre compte que tu es à présent seul : les membres de ton cercle de la tunique noire ont réussi à fuir, ne laissant que toi comme responsable de ce qui s'est passé. Et la présence d'adakan dans les restes de ton dragon montre que tu es lié aux vols. Ta culpabilité ne fait aucun doute. Ta seule chance de t'en sortir est de l'admettre et de montrer que tu souhaites te repentir.

— Me repentir ! Laisse moi rire Nemosor ! Je me demande comment j'ai jamais pu t'appeler mon ami. Je ne vais pas renier ce que je sais être la vérité pour les beaux yeux de quelques vieillards corrompus. C'est à cause de ceux-là même qui vont me juger que Dafashûn ne peut réaliser son plein potentiel. Ils ont de la chance de disposer de fidèles chiens de garde à l'esprit étroit comme toi, sinon je leur aurais montré ce qu'est le véritable pouvoir. "

Nemosor n'allait pas se laisser abattre pour si peu.

"Tu parles de pouvoir, mais c'est toi qui es à présent derrière les barreaux. Ne reste-t-il donc plus rien d'Egidor le musicien qui aime tant s'amuser et apprendre ? Tu risques le bannissement à vie, voire pire pour ces actes de trahison et de vol. Ne souhaites-tu pas atténuer cette peine ?"

A ces mots, un léger voile de tristesse sembla passer sur le visage d'Egidor, mais sa réponse fut sans appel.

"J'ai fait mes choix, Nemosor, et je les respecterai. Je ne vais pas me détourner de mon objectif juste pour alléger ma sentence. Si tu t'attendais à un acte de rédemption de ma part, je crains que tu ne restes sur ta faim.

— Mais..., commença Nemosor, avant d'être coupé par cet ami qu'il ne reconnaissait plus.

— Je n'ai rien d'autre à te dire. A présent va-t-en et ne reviens plus ici. Nous nous reverrons au procès."

Nemosor essaya de dire quelque chose, mais le garde, qui était resté présent durant tout l'échange, lui fit signe de le suivre, lui indiquant que l'entrevue était terminée. Nemosor obtempéra, pensant en son for intérieur : "Oui, Egidor, nous nous reverrons au procès."

15.

Nemosor s'assit, suivant les indications du garde l'accompagnant, sur un banc situé au premier rang de la salle d'audience. La pièce, bien que vaste, était étrangement sobre. Les murs étaient nus et le seul mobilier présent était constitué de rangées de bancs réservées au public et aux témoins, et bien sûr de la vaste table où siégeaient

les juges. Ces derniers étaient au nombre de trois, des archimages appartenant chacun à un ordre différent de Dafashûn. Ils n'étaient pas encore présents au moment où Nemosor était arrivé.

Malgré sa grande capacité, la salle accueillait en général peu de monde. Les procès étaient en effet, dans la plupart des cas, des affaires privées qui n'intéressaient que les personnes y étant impliquées. Le cas d'Egidor était cependant une exception, et, après l'ouverture des portes, la salle se remplit quasi-instantanément. Codelia faisait partie des nouveaux arrivants et vint s'asseoir auprès de Nemosor. La jeune fille semblait avoir retrouvé un peu de ses couleurs, mais son regard trahissait le tourment qui l'animait. Elle était un témoin clé de l'affaire et une forte pression reposait sur elle. Nemosor allait lui dire un mot quand une porte située sur le côté de la salle s'ouvrit brusquement, laissant apparaître un greffier qui annonça :

"La cour !"

Les trois archimages entrèrent alors, impressionnants dans leur robes colorés, et prirent place sur leurs sièges. Le plus âgé des trois prit alors le marteau se trouvant devant lui et frappa trois fois, intimant le silence à la salle.

"Nous sommes réunis aujourd'hui pour décider du sort d'Egidor d'Apiadomar, étudiant à l'école des Sûblûnen. Faites le entrer s'il vous plait."

Un garde ouvrit alors une porte, laissant apparaître Egidor qui vint se placer en face des juges. A sa vue, Codelia détourna le visage, n'osant regarder son ancien ami dans les yeux. Le juge reprit alors :

"Egidor, voici la liste des accusations vous concernant : vol à l'université de Dafakin ; possession illégale de dragon ; accès illicite à l'enceinte du Noyau ; collusion avec les mages Noirs, aussi connus sous le nom de Sarblûnen ; et enfin crime de haute trahison envers le Royaume de Dafashûn. Nous examinerons bien sûr ces chefs d'accusation un par un, mais tout d'abord, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?"

Egidor ne semblait pas le moins du monde impressionné, et sa détermination paraissait plus forte que jamais, comme s'il savait

qu'il ne risquait rien. Nemosor peinait toujours à comprendre son attitude.

"Je ne peux que vous affirmer que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour pouvoir permettre à Dafashûn d'accomplir sa véritable destinée."

Une clameur s'éleva dans la salle. Les juges eux mêmes parurent surpris de cette réponse. Le président dut jouer du marteau pour pouvoir parler de nouveau.

"Vos propos ont été notés, dit il. Nous pouvons a présent commencer l'examen des pièces d'accusation."

S'ensuivit alors une série de témoignages sur les vols qui avaient été commis à l'université, ainsi que sur les agissements du cercle de la tunique noire. Nemosor savait à présent que ce cercle était en fait une cellule d'espionnage mise en place par les mages noirs. Ces derniers étaient, d'après ce qu'avait compris Nemosor, un ordre de mages rebelles dont le but avoué était la restauration à n'importe quel prix de l'empire de Blûnen, la nation des Anciens. Les Sarblûnen avaient été chassés il y a longtemps par les autorités de Dafashûn, mais constituaient un danger permanent. Nemosor n'avait pas pu en apprendre beaucoup plus car tout ce qui concernait les mages noirs relevait presque du secret d'état. Alors qu'il réfléchissait encore à la nature des mages noirs, le jeune homme fut appelé à la barre.

Nemosor appréhendait bien sûr ce moment, mais sa résolution n'était pas moins forte que celle de son ancien ami. Évitant soigneusement de regarder Egidor, il relata les événements des dernières semaines, n'omettant aucun détail. Il savait que son témoignage était sans appel, et même lors du contre-examen, l'avocat d'Egidor ne put y trouver aucune faille.

Nemosor alla se rasseoir à la fin de son récit et Codelia fut à son tour appelée à témoigner. Elle était bien plus hésitante que Nemosor et jetait des regards fuyants à Egidor qui restait, quant à lui, impassible. Le témoignage de Codelia, bien que moins détaillé que celui de Nemosor, ne laissa lui aussi aucune chance à Egidor. Ainsi lorsqu'elle eut terminé, les juges annoncèrent :

"Nous allons à présent nous retirer pour délibérer. Nous reprendrons dans une heure."

Tous trois quittèrent alors la salle, suivis de près par Egidor. Le public fut ensuite prié de sortir. Nemosor en profita pour interpeller Codelia.

"Comment te sens-tu, Codelia ?"

Les yeux de la jeune fille semblaient voilés de tristesse.

"Aujourd'hui, j'ai trahi l'homme que j'aurais voulu épouser, Nemosor. Tu comprendras donc que je n'ai pas trop envie de parler."

Nemosor ne put cependant s'empêcher de répliquer :

"C'est Egidor qui nous a trahis tous les deux. Nous lui avons donné plusieurs occasions de se racheter et il les a rejetées. Ce qui lui arrive est de son fait et tu n'as rien à te reprocher."

Pour toute réponse, le jeune fille s'éloigna de Nemosor, les larmes aux yeux.

*

* *

La cour fut appelée une heure plus tard comme prévu. Contrairement au début de l'audience, Cependant, les juges restèrent debout, faisant amener Egidor devant eux.

"Egidor d'Apiadomar, nous avons décidé d'un verdict vous concernant. Etes vous prêt à l'entendre ?"

Egidor acquiesça.

"Nous vous déclarons coupable de tous les chefs d'accusation. Les crimes que vous avez commis sont impardonnables et doivent être sévèrement punis. Étant donné votre jeune âge nous avons cependant décidé d'épargner votre vie. Nous vous condamnons donc au bannissement à vie. Vous serez conduit à la prison de Dafakin où un implant vous sera inséré nous permettant de savoir si vous vous trouvez sur le sol de Dafashûn. Une fois cet implant posé, vous rejoindrez Sorcasard par le premier bateau en partance de Sorcastel et vous pourrez vivre là votre vie. Mais si jamais vous remettez un

jour les pieds en Dafashûn, nous n'aurons d'autre choix que de vous mettre à mort. Comprenez vous cette sentence ?"

Egidor acquiesça. Il n'avait pas cillé à un seul instant. D'un geste, le juge le fit sortir, indiquant que l'audience était terminée. Le sort d'Egidor était scellé, mais Nemosor savait qu'il se devait de le revoir une dernière fois avant qu'il ne parte...

16.

Les quais de Sorcastel étaient presque vides, chose étrange pour une ville de cette importance. Nemosor avait récemment appris que le commerce avec Sorcasard était en fait extrêmement réduit durant la saison des pluies. La plupart des navires préféraient en effet emprunter les routes du Sud, plus longues mais plus sûres en cette période. C'était pour cela qu'Egidor avait dû attendre près de deux mois avant de pouvoir embarquer pour Sorcasard.

Nemosor avait repris ses cours à la faculté des Sûblûnen peu après la fin du procès de son ancien ami et s'était plongé dans son travail, essayant d'oublier les événements des semaines précédentes. Il avait cependant été ramené à la dure réalité lorsque Codelia lui avait annoncé sa décision d'abandonner ses études. La jeune fille, même si elle avait obtenu le pardon du doyen pour ses actions, n'arrivait plus à travailler en ces lieux qui lui rappelaient trop de douloureux souvenirs. Elle avait donc quitté Dafakin pour se rendre dans sa ville natale de Dafenhin un mois auparavant. Nemosor n'avait plus de nouvelles d'elle depuis son départ, et le jeune homme savait qu'il était peu probable qu'elle le recontacte. Encore une victime à l'actif d'Egidor, pensa-t-il, ressentant une rancune peu commune envers celui qu'il avait appelé ami.

L'heure n'était cependant pas à la vengeance, se dit Nemosor, debout sur le quai où se trouvait amarré le Goldeo, le navire qui devait emmener Egidor à Sorcasard. Une fine brise marine vint soudain tempérer l'étouffante chaleur qui régnait à Sorcastel, rappelant à Nemosor que le départ était proche. Le jeune homme avait réussi à obtenir une dispensation spéciale pour revoir une dernière fois Egi-

dor, et il comptait profiter de cette dernière chance pour tenter de le convaincre de ses erreurs.

Comme en réponse à ses pensées, Nemosor vit s'approcher deux gardes pourpres, escortant avec attention un Egidor à l'air détaché. Le moment était venu. Nemosor s'approcha des gardes, son autorisation à la main.

"Bonjour, dit-il. Mon nom est Nemosor et je suis celui qui a permis l'arrestation d'Egidor. J'ai obtenu de l'archimage des Sûblûnen l'autorisation de lui parler avant son départ."

Le garde de droite regarda d'abord Nemosor d'un air suspicieux, mais lorsqu'il vit le sceau apposé sur le papier qu'il tenait à la main, l'homme se détendit et indiqua :

"Très bien. Vous avez cinq minutes, le temps que j'aie régler les modalités du voyage avec le capitaine du Goldeo.

— Merci", répondit Nemosor. Le jeune homme se tourna alors vers Egidor, qui affichait toujours son air détaché, nullement surpris de la présence de son ancien ami.

"Eh bien Egidor, je crois que voilà le temps des adieux. Lorsque nous nous sommes rencontrés, il y a plus de deux ans, je n'aurais jamais cru que nous nous séparerions ainsi. Tu t'es cependant bien trop éloigné de tout ce en quoi je crois pour que je puisse continuer à t'appeler mon ami. J'espère seulement que ton exil t'amènera à y voir plus clair et à recouvrer la raison."

Egidor regarda alors pour la première fois son interlocuteur droit dans les yeux.

"Je vois que tu n'as toujours pas pris conscience du fait que c'est toi qui déraisonne, Nemosor. Ce que j'essaie d'accomplir est ..."

Nemosor le coupa sans vergogne.

"Quelles que soient tes raisons, tes actions t'ont mené à trahir tes deux meilleurs amis et l'université qui t'avait accueilli. Aucune philosophie, aussi juste te paraisse-t-elle, ne justifie de tels actes. Et tu te retrouves à présent seul, sur le chemin d'un continent inconnu, sans personne pour te soutenir. Ne ressens-tu donc aucun remord?"

Egidor eut un rire sardonique.

"Tu ne comprendras jamais, Nemosor. Dans le grand océan qui nous anime, ce que je vous ai fait, à Codelia et à toi, n'est qu'une goutte d'eau. Et si le prix à payer est de perdre votre amitié, c'est quelque chose que j'abandonnerai volontiers. Il y a ici bien plus en jeu que tes sentiments d'adolescent attardé."

Les mots d'Egidor étaient comme autant de poignards au cœur de Nemosor. Le jeune homme réussit cependant à garder sa contenance pour répondre.

"Il me semble alors que nous n'avons effectivement plus rien à nous dire. Je ne sais pas qui sont ces mages noirs et ce qu'ils ont fait pour te fanatiser ainsi, mais j'entends bien le découvrir. Sache aussi que j'ai déposé une demande pour partir en mission à Sorcasard dès que mes études seront terminées. Nous nous reverrons donc peut-être un jour, mais je doute que nous puissions alors faire abstraction du passé. En attendant, adieu."

Egidor s'inclina en une courbette moqueuse.

"Au plaisir de ne plus te revoir, Nemosor..."

Nemosor commençait déjà à s'éloigner lorsque le garde revint, mais alors qu'il marchait en direction de la ville il réussit à discerner ce qu'il dit à Egidor, et put entendre les derniers mots de son ancien ami sur le sol de Dafashûn.

"Nous sommes prêts à embarquer. Le capitaine souhaite cependant que vous preniez un nom d'emprunt pour le registre. Cela vous permettra de passer plus facilement les contrôles une fois arrivé à Nirûmar. Avez-vous une idée du nom que vous pourriez utiliser ?

— Oui, inscrivez moi sous le nom d'Apisûn..."

Epilogue - Rêves

Son esprit s'éveilla lentement, encore perdu dans les brumes des souvenirs qu'il venait de revivre. Il avait l'impression de fonctionner au ralenti, comme si le temps s'était étiré sous l'effet d'une singularité. Cette sensation mit un moment à se dissiper alors qu'il prenait conscience de l'instant présent. Il fut alors saisi par une vision qui, malgré toutes ces années, n'avait rien perdu de sa beauté.

Au dessous de lui s'étendait majestueusement un globe bleu marbré de vert et blanc. Les rayons du soleil apparaissant à l'horizon faisaient flamboyer son atmosphère d'un éclat rougeoyant. Erûsarden, le monde qu'il s'était juré de protéger. Sa vision était un spectacle envoûtant. Le pôle nord était parcouru d'une lumière bleu-vert : une aurore boréale, causée par la rencontre des vents solaires avec l'atmosphère de la planète. Plus au sud, on distinguait les formes brun-vert des îles d'Oritebal et de Ginûbal, et plus bas encore, les trois continents d'Erûsarden : Erûsard, Lanerbal et Sorcasard, là où l'histoire de son peuple avait commencé, plus de quatre mille ans auparavant.

C'était sur ces terres que s'étaient déroulés tous les événements qu'il venait de revivre. Il était encore imprégné des émotions de ces

hommes et femmes qui avaient parcouru Erûsarden, sans connaître le sort qui leur était réservé. Tant d'espoir, souvent déçu, tant de souffrances, et pourquoi ? Il était difficile de justifier toutes ces morts si réelles par une vision abstraite de l'avenir, surtout après avoir partagé les souvenirs de ceux qui les avaient vécus...

C'était pourtant ce qu'il devait continuer à faire. C'était sa mission, et il savait que le plus dur restait à venir. La renaissance était proche, et comme toute création, elle se déroulerait dans la douleur.

Un mouvement attira son attention. C'était un des satellites du Grand Ver qui venait de se repositionner, indépendamment de sa volonté. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : Oeklos, tel qu'il se faisait appeler à présent, en avait enfin pris le contrôle. Tout se déroulait donc comme prévu : tous les événements, débutés quinze cents ans auparavant, abordaient la dernière phase de la spirale de convergence.

Le satellite, concentrant la lumière du soleil, se mit à luire faiblement, puis de plus en plus fort, se transformant petit à petit en l'un des objets les plus brillant du ciel, éclipsant même l'éclat de la Lune.

Tout d'un coup un rayon jaillit du satellite, se dirigeant vers le cœur du continent de Sorcasard, plongé dans l'obscurité.

La Guerre avait commencé...

Annexes

Annexe A

Chronologie

Toutes les dates sont données en ère du Dùen (E.D.) dont l'an 1 est l'année d'investiture du premier empereur en Erûsard, Bretôr Ier.

- 1** Fondation de l'Empire de Dûen - Couronnement de Bretôr Ier
- 124-130** Guerre des Sables - Fondation du Royaume de Sorûen
- 142** Guerre des Neiges - Fondation du Royaume de Setidel
- 722** Découverte de Dafashûn (Royaume des Mages) par l'Empire de Dûen
- 724-728** Guerre des Mages - Victoire de Dafashûn
- 813-814** Guerre de Sanif - Fondation du Domaine de Sanif
- 901** Découverte de Sorcasard par Censam Frisûn
- 922-930** Guerre des Sorcami - Sorcami confinés à Sorcamien
- 1015-1016** Guerre des Nains - Fondation des Royaumes des Nains
- 1043** Sécession de la République de Niûsanif
- 1214-1216** Guerres d'Indépendance
- 1216** Signature de la Constitution d'Aout - Fondation des royaumes de Sorcasard (Omirelhen, Setirelhen, Sortelhûn, Fisimhen)
- 1311** Bataille de Rûmûnd
- 1333** Couronnement de Leotel - (premier roi de la dynastie portant son nom) en Omirelhen
- 1457** Premières attaques du baron Oeklos sur Sorcasard - Début de la Guerre des Songes

ISBN numéro 978-2-9549838-1-3
Achévé d'imprimer en Août 2016
par TheBookEdition.com
à Lille (Nord-Pas-de-Calais)
Imprimé en France